B-VI
16

F.C.
B582 u

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS.

OUVRAGE PÉRIODIQUE,

DANS lequel on donne l'analyse raisonnée des Romans anciens & modernes, François ou traduits dans notre langue; avec des Anecdotes & des Notices historiques & critiques concernant les Auteurs ou leurs Ouvrages; ainsi que les mœurs, les usages du temps, les circonstances particulières & relatives, & les personnages connus, déguisés ou emblématiques.

MAI, 1777.

209682
4. 3. 27

A PARIS,

AU BUREAU, rue neuve Sainte-Catherine au Marais.

AU BUREAU, & chez DEMONVILLE, Imprimeur-Libraire de l'Académie Françoise, rue Saint-Severin, pour la Province.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

AVIS.

LA Bibliothèque universelle des Romans, ouvrage périodique, est composée de 16 volumes *in*-12 par année, dont le prix, rendus franc de port par la poste, est, à Paris, de. . . . . 24 liv.
Et en Province, de. . . . . 32 liv.

Ce Journal a commencé au premier Juillet 1775.

On peut s'abonner en tout temps, chez Demonville, Imprimeur-Libraire, rue S. Severin.

Messieurs les Souscripteurs sont priés d'affranchir le port de leurs lettres d'avis, & de leur argent.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS.
MAI, 1777.

PREMIERE CLASSE.

ROMANS GRECS, LATINS, ESPAGNOLS, ITALIENS, ANGLOIS, ALLEMANDS, ET DES PAYS DU NORD.

APRÈS avoir parlé de ce que nous connoissons de Romans dans les langues des pays du Nord, qui ont quelque rapport au Celtique, & que l'on parle dans la Suéde, le Danemarck & la Norwége, il nous reste à parler de ceux qui ont été com-

posés en langue Esclavone, & dans les différens dialectes de cet idiôme, qui se parlent sur les côtes de la Mer Adriatique, opposés à l'Italie, dans la Croatie, l'Esclavonie proprement dite, la Hongrie, la Bohême, la Moravie, la Silésie, la Lusace, la Pologne & même la Russie: mais nous ne pouvons dire des Romans de ces pays-là, que ce que nous avons déjà dit de ceux de la Scandinavie; c'est que tout ce que nous en connoissons d'anciens, ne sont que des histoires fabuleuses des Héros, des Conquérans, & des premiers Souverains des pays que nous venons de nommer, & où la langue Esclavone est en usage. S'il y a quelques Romans modernes, c'est tout au plus en Polonois, ou en Russe, & nous ne sommes point en état d'en rendre compte, tant parce que nous n'avons pas les originaux, que parce que nous ne trouvons point de Traducteurs assez habiles.

Nous regrettons, par exemple, de ne pouvoir faire connoître au Public François, un Roman Polonois qui a paru depuis peu d'années, & dont on nous a dit beaucoup de bien; il est intitulé: *Aventures de Nicolas Doswiadzinski*. On assure que c'est un Roman comique que les Polonois mettent en parallele avec ceux de *Dom Quichotte* & de *Gilblas*; apparemment qu'il auroit l'avan-

tage de nous instruire des mœurs Polonoises, autant que les Romans que nous venons de citer nous font connoître les mœurs d'Espagne.

Un autre Ouvrage Polonois, romanesque & historique, mais qui a, d'ailleurs, l'avantage d'être écrit en vers, est intitulé *Myschados*, ou *le Poëme des Rats*: il contient l'histoire d'un très-ancien Roi de Pologne, qui fut, dit-on, mangé par des animaux de cette espèce. En attendant que nous sachions quel parti le Romancier ou Poëte Polonois a tiré de ce sujet, si c'est par des épisodes, par des réflexions, ou peut-être par des allégories satyriques, qu'il l'a rendu piquant, nous croyons que nous ferons plaisir à nos Lecteurs de leur dire ce que l'on trouve, au sujet du Roi *Poppiel*, dans les anciennes histoires Polonoises, toujours, avec raison, soupçonnées d'être fabuleuses.

C'étoit au neuvième siècle que vivoit Poppiel: il étoit le second du nom, & fils de Poppiel premier, contemporain de Charlemagne. Aucun des deux Poppiel ne fit honneur à son nom: le premier étoit un vrai Sardanapale, qui vivoit sans gloire & sans vertu, au milieu d'une troupe de femmes, apparemment belles,

mais intéreſſées, injuſtes, & qui partageoient avec d'indignes Miniſtres les profits d'une tyrannie qui n'étoit ſeulement pas connue du Souverain, mais ſous laquelle les peuples gémiſſoient avec peine. Il fut pacifique, mais ce ne fut que par indolence, & par foibleſſe; il tranſféra ſa réſidence de Cracovie à Gneſne, & de-là à *Cruſvicie*. Cette ville, dont on trouve à peine encore les traces en Pologne, étoit ſituée au milieu d'un lac; Poppiel la regardoit comme un ſéjour délicieux, peut-être parce qu'il s'y divertiſſoit très-bien. L'hiſtorien *Herburt* prétend que quand il juroit, (ce qui lui arrivoit ſouvent) ſon ſerment ordinaire étoit *que les rats me puiſſent manger*. Si ce vilain ſerment ne lui porta pas malheur perſonnellement, il en porta du moins à ſa poſtérité, comme nous le verrons dans un moment. Il mourut de maladie, n'étant point encore vieux.

Poppiel ſecond, ſon fils, s'il ne ſuivit pas tout-à-fait ſes exemples, fit encore pis; il étoit incapable de recevoir aucuns bons conſeils; on lui avoit donné pour tuteurs ſes oncles, braves guerriers, & perſonnages expérimentés, capables de le

bien guider ; mais il n'écouta leurs avis que sur un seul point : il épousa une Princesse qui s'empara bientôt de son esprit, lui rendit d'abord ses oncles suspects, ensuite odieux ; enfin elle lui persuada de commettre une énorme injustice & un grand crime en les empoisonnant. Ce barbare projet fut exécuté avec artifice : les oncles furent attirés dans le château de *Crusvicie*, au milieu du lac de *Dablo*, sous prétexte que le Prince avoit à leur communiquer quelques affaires importantes. On les y reçoit avec empressement ; on les traite à dîner magnifiquement ; & à la fin du repas, on leur sert une coupe de vin empoisonné : comme ils ne le trouvent pas trop bon, on redouble la dose pour leur prouver, dit-on, qu'ils se trompent. A peine ont-ils le temps de sortir de la salle, qu'ils meurent tourmentés des plus violentes douleurs. La Cour frémit & est indignée ; Poppiel & son épouse soutiennent seuls cet événement avec l'audace propre aux grands criminels. Le Roi accuse, après coup, & sans aucun fondement, ses oncles de trahison ; il défend qu'on leur accorde ni bûcher, ni sépulture. Nouveaux frémissemens, nouvelle

horreur ! Mais l'on n'eût fait que plaindre les ordures sans les venger, si le ciel même ne se fût mis de la partie. C'est, dit-on, du milieu des restes de ces cadavres tombés en pourriture, que sortit cette armée de rats, que la Providence & la vengeance céleste destinèrent à punir Poppiel. Déja l horreur qu'inspiroit son crime, avoit fait fuir la plus grande partie de sa Cour; elle étoit presque réduite à la Reine & à lui seul, lorsque ces bêtes les assiégèrent & vinrent à bout de les dévorer.

Cette histoire, quoique très-fabuleuse, est morale & instructive ; aussi est-elle si accréditée en Pologne, qu'il n'y a pas un enfant qui l'ignore, ni une mère, une gouvernante, une nourrice même qui ne l'apprennent à leurs élèves. Elle a été copiée par les historiens de quelques autres pays; mais ces copies sont sûrement fort inférieures à l'histoire originale que nous venons de raconter. On prétend que *Hatton*, Archevêque de Mayence, fut de même mangé par les rats, pour avoir refusé de nourrir les pauvres dans un temps de famine, & avoir même fait brûler une grange pleine de gens qui lui demandoient du pain.

Enfin ce conte étant devenu à la mode, la chronique de l'Eglise de Strasbourg porte, qu'un Evêque nommé *Valeros*, périt de la même manière, pour avoir détruit un monastère de Religieuses qui devoit être sous sa protection. On voit, au reste, qu'il faut que le Romancier Polonois ait ajouté quelque intrigue à cette anecdote pour en faire un ouvrage long & intéressant.

Une Souveraine de Pologne, encore plus ancienne que Poppiel, puisqu'elle étoit fille de *Cracus*, Fondateur de Cracovie, qui vivoit environ cent ans auparavant, passe pour avoir eu des aventures trop singulières, pour qu'on ne les regarde pas comme un véritable Roman Polonois. Ces aventures ont fait la matiere d'un Roman François & d'une Tragédie, dont l'Auteur est M. de *Linant*, mort à Paris en 1749. Mais c'est des Auteurs Polonois que nous allons tirer ce que nous en allons dire, d'autant plus que les Auteurs François ne se sont nullement conformés au costume & aux mœurs Polonoises du dix-huitième siècle.

Cracus, Duc de Pologne, avoit laissé deux fils & une fille. Les deux malheu-

reux Princes se donnèrent, pour ainsi dire, réciproquement la mort : le cadet assassina d'abord l'aîné, qui, suivant son droit, étoit parvenu le premier à la couronne. Comme ce crime s'étoit commis à la chasse, dans un endroit écarté, & qu'il n'avoit eu aucun témoin, il resta pendant quelque temps secret & impuni, & *Lech* second monta sur le trône ; mais ayant été enfin connu pour l'auteur de l'assassinat de son frère, il excita l'horreur & l'indignation de ses propres sujets ; ils se révoltèrent contre lui, & il alla mourir consumé de honte & de regret dans un pays éloigné de sa patrie, & abondonna sa couronne à la Princesse Venda, sa sœur. Celle-ci étoit une de ces beautés dignes d'être célébrées par les anciens Historiens & Poëtes du Nord. Sa taille étoit haute, son regard fier, son ame élevée : elle avoit presque dès l'enfance suivi son père aux combats, & dans les dernières années du règne de Cracus, il lui avoit donné lui-même des leçons de politique ; en un mot, cette Princesse étoit capable de vaincre & de gouverner. Mais appellée au trône par sa naissance & par le libre choix des Polonois, elle ne vouloit le partager avec

perſonne. Elle craignoit d'être dominée ou même ſéduite par un époux: elle réſolut donc de ne ſe jamais marier; & pour s'en ôter les moyens, elle ſe plaça elle-même au rang des Vierges conſacrées aux Dieux qu'adoroit alors la Pologne. Cette réſolution lui procuroit encore un nouvel avantage; elle devenoit à la fois Prêtreſſe, Prophéteſſe, Générale & Souveraine de ſa nation.

Un Prince Allemand, nommé *Ritiger*, entra, ſuivi d'une armée formidable, ſur les terres de Venda, & lui fit avec audace une déclaration d'amour barbare; il l'aſſura qu'il s'eſtimeroit heureux de la poſſéder; mais que s'il ne recevoit d'elle que des mépris, il ſauroit s'en venger & obtenir par la force des armes ce que ſa ſoumiſſion ne pourroit lui procurer. Venda, également indignée de l'objet & de la forme de ſes propoſitions, les rebuta avec hauteur, & Ritiger marcha contr'elle. La Princeſſe, à la tête des guerriers de ſa nation, ſe préparoit au combat; elle parcouroit les rangs à cheval, encourageoit les ſiens, & ſe laiſſoit voir à l'armée ennemie, qui ne pouvoit s'empêcher d'admirer la grâce avec laquelle elle animoit

les siens au combat. *Ritiger*, lui-même, frappé de l'éclat d'une beauté qu'il ne connoissoit que de réputation, se repent d'avoir mis dans ses propositions une fierté qui ne pouvoit être agréable à une Princesse que son courage & ses charmes rendent également respectable. Tout-à-coup il quitte le premier rang de son armée rangée en bataille, s'avance seul & sans suite, s'approche de la Duchesse de Pologne, descend de cheval, embrasse l'étrier de celui de Venda, & lui demande la grâce d'un malheureux Prince qui l'a offensée, ne la connoissant pas. Venda est troublée un moment, peut-être son cœur inclina-t-il d'abord pour le foible & amoureux *Ritiger*; mais sa fierté reprit bientôt le dessus; elle laissa, en présence des deux armées, le Prince Allemand dans la situation humiliante où il se trouvoit à ses pieds : Prince, lui dit-elle, que mon refus obstiné punisse ta barbare audace; c'est la peine la plus légère que je puisse t'imposer.

Cependant l'armée Allemande est frappée de la démarche de son chef, elle raisonne, & bientôt elle admire celle devant qui Ritiger s'humilie. Quelle est donc,

disent les Allemands, cette Divinité aux genoux de laquelle notre Prince se prosterne ? Si c'est une femme ordinaire, nous aurions honte & regret de la combattre ; si c'est une Divinité, nous devons l'adorer comme Ritiger ; si c'est une illustre guerrière, il nous donne l'exemple, & nous devons plutôt la prendre pour notre Chef, que chercher à lui disputer la victoire. La conséquence de ces réflexions, fut que l'armée entière des Allemands passa du côté des Polonois, & se rangea sous les étendarts de Venda. Le Prince s'apperçut de cette désertion générale ; il en frémit, voyant qu'il lui avoit été plus aisé de forcer ses soldats à le mépriser, que d'engager la Princesse à le traiter avec bonté. Son cœur & son esprit se troublèrent ; & tirant son épée, il se perça le sein. Venda n'eut pas le temps d'empêcher cette prompte & cruelle résolution, qui ne détourna pas les guerriers de Ritiger du parti de se soumettre à l'empire de la fille de Cracus ; cette Princesse, en les recevant pour ses sujets, augmenta sa domination de tout ce qui forme aujourd'hui la grande Province de Silésie.

Après avoir joui quelque temps de sa gloire & de sa liberté, Venda crut n'y pouvoir rien ajouter que le sacrifice de ses jours, aux Dieux barbares de son pays. On ne sait si ce fut par un effet de la seule superstition, ou par un principe de gloire & de vanité mal entendu, ou enfin par la crainte que quelque sentiment tendre n'amollit son courage, & ne ternît sa réputation, qu'elle s'y détermina; mais enfin, elle prit tout d'un coup son parti. Elle sort de Cracovie avec un cortége nombreux & brillant; elle s'avance à une lieue de la ville, sur les bords d'une rivière encaissée & profonde, que l'on appelle la Dlubina. Là, après avoir fait à sa Cour & à ses guerriers une harangue dont ils furent quelque temps à comprendre le véritable sens, après avoir offert à ses Dieux l'hommage qu'elle croit leur devoir, elle se précipite dans le fleuve; &, chargée du poids de ses armes, elle s'y noie. Un cri général s'élève, la nation Polonoise frémit & s'afflige; mais s'il fut impossible de sauver la Princesse, les sentimens qu'elle avoit inspirés, s'exprimèrent du moins par un dernier hommage. Un superbe monument fut con-

ſacré à ſa mémoire. Il étoit ſous une monticule très-élevée, que l'on voit encore à une lieue de Cracovie, & qui a retenu le nom de *Venda Mogile*, c'eſt-à-dire, ſépulture de Venda.

Huit vers de la tragédie de Venda, par M. de Linant, ſont les ſeuls qui nous paroiſſent peindre le caractère de cette Princeſſe, ſa grandeur d'ame & la haute opinion que les Polonois avoient d'elle. les voici :

Maitreſſe de l'Etat, qui ſeroit votre maître ?
En devez-vous avoir ? Sachez mieux vous connaître :
Votre ame eſt ſage, grande incapable d'effroi ;
C'eſt l'ame d'un Héros : Madame, ſoyez Roi :
La Pologne en veut un, non une Souveraine :
Ses arrêts, devant vous, vont ſe taire ſans peine ;
Mieux que nous la Nature a voulu vous traiter ;
Elle vous excepta, la Loi doit l'imiter.

Le Roman de Venda, qui a été imprimé dès 1706, & ſe retrouve dans quelques recueils plus modernes, s'éloigne beaucoup plus de l'hiſtoire que la Tragédie. On ſuppoſe, dans ce Roman, que

les deux frères de Venda, que l'on n'appelle pas tous deux Léchus, mais l'un Cracus, comme son père, & l'autre Léchus, avoient conçu un violent & incestueux amour pour leur sœur; que ce fut cette passion aveugle & criminelle qui engagea le cadet à faire assassiner l'aîné; & que voyant que ce crime ne le rendoit que plus odieux à Venda, il se tua lui-même à ses yeux. Après la mort de ces deux frères, les Polonois choisirent Venda pour leur Reine; mais un guerrier fameux & considéré dès le temps de Cracus, (qu'on appeloit Sigifroy) ayant voulu l'obliger à l'epouser & à partager le trône avec lui, elle le refusa avec hauteur, d'autant plus qu'elle aimoit & étoit aimée secrettement du jeune Prémislas, fils de Sigifroy. Des Princes étrangers étant venus attaquer la Reine, pour l'obliger à partager son trône avec eux, ils furent vaincus, moins par Sigifroy que par le brave Prémislas son fils. Cependant, le père voulant se prévaloir de ces victoires, étoit sur le point de forcer la Reine à l'épouser; celle-ci ne voyant pas d'autre moyen d'échapper à cette persécution, se précipite dans la Vistule, en déclarant

qu'elle se dévoue aux Dieux de ce fleuve. Ce qu'il y a de plus singulier dans ce Roman, c'est que quoique toute l'armée & toute la nation l'eut vue se précipiter & périr, l'Auteur dit qu'elle ne périt pas ; que le Prêtre d'un temple la retrouvant sur l'eau, la recueillit, la rappella à la vie, & la conserva dans le sanctuaire intérieur de son temple, que Prémislas étant venu dans ce temple pour y pleurer la Reine, & se sacrifier lui-même aux Dieux par une suite du désespoir auquel il étoit livré, Venda lui parla d'abord comme un oracle, & lui ordonna de conserver sa vie, en lui faisant espérer de revoir sa Princesse ; enfin, que Venda se fit reconnoître, & convint avec Prémislas des moyens de reparoître aux yeux des Polonois, & de partager son trône avec lui ; il ajoute que cela s'exécuta le plus heureusement du monde, & que Prémislas, d'abord mari, puis successeur de Venda, fut surnommé *Lesko*, c'est-à-dire, l'*adroit*.

Le Roman dont nous venons de donner une légère idée, est, d'ailleurs, bien écrit pour le temps où il a été composé ; on y trouve quelques épisodes assez inté-

reſſans, tels que celui de Suénon, Prince & puis Roi de Danemarck ; & de Thorixène, Princeſſe de Pruſſe ; & celui de Thorix, Prince de Pruſſe, amant de la belle Caſimire, amie & confidente de Venda.

Un troiſième trait de l'Hiſtoire de Pologne, qui a été orné de circonſtances fabuleuſes & romaneſques, leſquelles en altèrent bien plutôt la beauté qu'elles ne le font valoir, c'eſt l'élection de Piaſt, ſimple habitant de Cruſvicie, dont la vertu & l'honnêteté furent couronnées par ſon élévation au trône.

Après la mort de Poppiel ſecond, la Pologne étoit gouvernée par douze Palatins, qui compoſoient une Ariſtocratie mal concertée & tyrannique. Pour comble de maux, la famine ravagea le pays, & ſe fit ſentir ſur-tout à Cruſvicie, où la Nation avoit réſolu de s'aſſembler pour choiſir un Roi, voyant bien qu'une autorité unique étoit le ſeul moyen de remédier aux déſordres qui étoient réſultés de l'autorité partagée. Les douze Palatins, avec leur nombreuſe ſuite, & le reſte des Gentilshommes, épuiſant le peu que les environs

de Cruſvicie pouvoient fournir de ſubſiſtances, les Electeurs étoient auſſi embarraſſés pour vivre que pour ſe choiſir un Souverain. A la porte de la ville habitoit un bon & honnête Laboureur, qui s'appelloit Piaſt, fils de Coſſiſcon. Les Hiſtoriens Polonois diſent qu'il étoit de taille moyenne, mais robuſte, & qu'il avoit l'âge d'environ quarante ans : ſa femme s'appelloit Répicha ; l'un & l'autre étoient des modèles d'honneur, de vertu & de charité. Comme leurs champs étoient les mieux cultivés de la contrée, & qu'ils avoient ſoigneuſement recueilli le miel que l'on trouve dans le creux des arbres qui compoſent les forêts du Palatinat de Cracovie, ils avoient une ample proviſion de farine & de miel, & étoient en état de diſtribuer, à ceux qui en avoient le plus de beſoin, du pain & une eſpèce d'hydromel, que l'on appelloit alors du *médon*. Ils ne refuſoient donc à perſonne l'hoſpitalité & les vivres ; ce qui attira à Piaſt la bénédiction & l'affection du peuple, & même une grande conſidération parmi la nobleſſe, ſouvent obligée de recourir à lui, & conſéquemment peu diſpoſée à prendre avec lui des airs de hauteur.

Dlugloſſ, Chanoine de Cracovie, & un des plus anciens & des meilleurs Hiſtoriens de Pologne, mais ſujet à conter ſouvent des hiſtoires pieuſes tout-à-fait apocriphes, avance que deux Anges ou deux Génies (car les Polonois étoient alors Payens) fournirent à Piaſt le moyen d'avoir toujours abondamment le pain & la liqueur néceſſaires pour ſatisfaire au déſir qu'il avoit de nourrir & d'abreuver tous ſes compatriotes; mais écartons toutes ces ſuppoſitions de prodiges & de miracles, & croyons plutôt que la vertu, l'honnêteté & la généroſité de Piaſt, lui méritèrent les ſuffrages de tous ſes compatriotes. Quand il fut queſtion d'élire un Roi, les douze Palatins parurent des tyrans odieux ſe diſputant les membres de la Pologne qu'ils vouloient déchirer; & Piaſt parut un père qui vouloit la nourrir, l'élever & la gouverner ſagement. Les ſuffrages ſe réunirent donc en ſa faveur, & il fut placé ſur le trône : il y monta revêtu de ſes habits & de ſa chauſſure ruſtiques, & il gouverna l'Etat comme il avoit gouverné ſa maiſon, avec ſageſſe, modération, courage, fermeté & honnêteté. On prétend qu'il paſſa encore quatre-vingt ans

sur le trône, & vécut jusqu'à l'âge de cent-vingt ans, toujours aimé & honoré dans sa patrie, estimé & respecté au-dehors.

Son fils Zémovitz, après l'avoir aidé, sur la fin de ses jours, dans le gouvernement de l'Etat, lui succéda, & hérita de sa douceur, de sa sagesse & de ses vertus.

Son arrière petit-fils, Miécislas, fut le premier Prince Chrétien de la Pologne, & le premier qui eut le titre de Roi. Sa postérité régna, en Pologne seulement, jusqu'à la fin du quatorzième siècle; mais elle a subsisté, par une branche cadette, en Silésie, jusques en l'an 1675, qu'est mort Georges Guillaume, dernier Duc de Lignitz de Brieg, qui descendoit de Piast par une succession constante & non interrompue, depuis près de 850 ans.

Enfin, tous les Rois de Pologne qui ont été choisis dans la nation depuis neuf siécles, se font honneur du titre de *Piastes;* & il n'y en a pas eu beaucoup, car ils se réduisent à Michel Wiecnowiecki, mort en 1673; au grand Roi Jean Sobieski, mort en 1696; à Staniſtas Leczinski, mort en 1766, long-temps après

avoir abdiqué ; & au Roi Staniſlas Poniatouski, actuellement régnant & couronné en 1764.

Nous ſommes forcés de nous exprimer ſur les Romans Ruſſes comme ſur les Romans Polonois. Nous connoiſſons à peine le titre de quelques-uns, & on nous feroit plaiſir de nous en faire connoître le fonds : en attendant, nous tirerons de quelques anciennes hiſtoires & de quelques Pièces de Théâtre Ruſſe, quelques circonſtances romaneſques qui ont ſervi ou peuvent ſervir de matière à quelques Romans. Quand nous ſaurons ſur la Ruſſie quelque choſe de plus précis & de plus anologue aux mœurs préſentes, nous nous ferons un plaiſir d'en amuſer le Public.

Les peuples qui habitent à préſent la Ruſſie, ſont deſcendans de deux races différentes de Barbares, dont les uns, (les Eſclavons) venus de l'Occident, font partie de ce que l'on appelle encore aujourd'hui l'Eſclavonie ; & ayant traverſé la Hongrie & paſſé le Danube, ont pénétré dans ce qu'on appelle encore aujourd'hui

d'hui la Ruſſie Polonoiſe ; & par la Pologne & la Lithuanie, dans ce qu'on appelle la Ruſſie blanche, centre du grand Empire actuel de Ruſſie.

Les autres habitans de cet Empire ſont originaires d'Aſie, & de race Tartare Scythe. La langue Ruſſe eſt un dialecte de l'Eſclavon, un peu altéré par le Tartare ; les caractères d'écriture dont on ſe ſert en Ruſſie ſont Grecs, parce que c'eſt par Conſtantinople que les Ruſſes ont eu les premières connoiſſances de la Religion Chrétienne, & que c'eſt aux Grecs qu'ils doivent les premières notions des ſciences : au contraire, en Pologne, en Hongrie, en Bohême, on ſe ſert des caractères latins, parce que ce ſont des Prêtres de l'Egliſe Romaine qui ont inſtruit les peuples de ces pays-là.

La ville de Novogorod eſt le berceau de l'Empire de Ruſſie ; & l'on reconnoît pour le premier Duc Souverain de ce pays, Ruric, qui vivoit au neuvième ſiècle. Il eut pour ſucceſſeur ſon fils Igor, qui, ſous la conduite de ſon beau-père Oleg, oſa courir juſqu'au bord de la Mer noire, la traverſer, & aſſiéger Conſtantinople.

Dès ce temps, (il y a 900 ans) les Souverains de cette Capitale de l'Empire Grec tremblèrent au nom des Ruſſes, & ne diſſipèrent qu'à force d'argent l'orage qui les menaçoit du côté de ces peuples barbares ; mais le plus grand profit que ceux-ci retirèrent de leur irruption en Grèce, fut d'en rapporter la connoiſſance de la Religion Chrétienne. Oléga, femme d'Igor, ſe fit baptiſer, & prit le nom d'Hélène : c'eſt la Clotilde des Ruſſes ; mais ſa dévotion ne l'empêcha pas d'être une habile guerrière & une grande politique, dans le goût de ſon ſiècle & de ſon pays, c'eſt-à-dire, en ſe procurant des victoires & des couronnes par des moyens qui nous paroîtroient aujourd'hui, & bien étranges & bien barbares. Elle fut tutrice de ſon fils Swiatoſlas : celui-ci, quand il eut atteint l'âge de régner par lui-même, montra qu'il étoit digne fils d'Igor & d'Oléga ; il retourna vers Conſtantinople ; & il y éprouva de la part de l'Empereur Grec un trait de fineſſe, qui ne fut pas capable de l'ébranler, mais qui en eut bien déconcerté d'autres. L'Empereur Nicéphore-Phocas le voyant arriver avec une

troupe déterminée, mais qu'il le doutoit bien n'être pas fort nombreuse, lui envoya dire qu'il étoit tout prêt à lui faire payer une grosse somme d'argent, & à distribuer une gratification par tête à chaque soldat de l'armée Russe, si on vouloit seulement lui faire dire à quoi montoit le nombre de ses troupes, pour que la somme pût y être proportionnée. Le Prince Russe, qui n'avoit que dix mille hommes, crut devoir en annoncer vingt-mille, mais c'étoit encore bien peu en comparaison de cent mille hommes que l'Empereur Grec étoit en état de mettre sur pied : aussi dès que celui-ci eut connoissance de la foiblesse de l'armée Russe, il eut le courage de l'attaquer, mais il n'eut pas la force de la vaincre. Les guerriers de Swiatoslas se défendirent en désespérés ; malgré la différence énorme du nombre des attaquans & l'avantage que ceux-ci avoient d'être dans leur propre pays, les Russes en tuèrent un grand nombre, & la plupart des Barbares se retirèrent sains & saufs. Il est vrai qu'ils ne touchèrent point la somme qui ne leur avoit été promise que pour les amuser ; mais ils conservèrent dans leur cœur une rancune con-

tre les Grecs, qui retarda pendant assez long-temps les progrès de la Religion Chrétienne en Russie. Elle déplut toujours au fils de la pieuse Oléga : & ce ne fut qu'au bout de cent ans, que l'excellence de ses principes fondamentaux triompha de toutes les oppositions.

C'est dans ces temps anciens & presque romanesques de l'histoire de Russie, que l'on doit placer la scène de deux tragédies Russes dont nous allons donner l'extrait, faute d'autres Romans vraiment Russes.

La première de ces deux pièces est intitulée Sinave & Trouvore, tragédie écrite en vers Russes, par M. Soumarokoff, & traduite en François par le Prince Alexandre Dolgorouky, imprimée à Pétersbourg en 1751. La scène est à Novogorod, dans le palais de Sinave, Prince de Russie. Gostomisle, Boyar ou Seigneur Russe, veut engager sa fille Ilmène à recevoir la main du Prince Sinave. Ilmène avoue à son père qu'elle sent la plus grande répugnance pour ce glorieux hyménée ; non qu'elle ne trouve Sinave aimable, & que ce ne soit un grand & brave Prince, mais parce qu'elle ne peut l'aimer. (Son véritable motif est qu'elle en aime un autre.)Elle

demande que son hymen soit différé au moins de quelques jours. Sinave vient lui-même l'assurer qu'il lui accorde cette grâce, mais en même-temps, il lui fait les plus belles & les plus tendres déclarations; Ilmène lui promit avec soumission, mais avec froideur, de se prêter dans peu de jours à ce qu'il désire.

Trouvore, frère de Sinave, & qui est le véritable amant d'Ilmène, a avec elle une scène de tendres reproches, ils conviennent l'un & l'autre de dissimuler & de cacher leurs feux. Gostomisle vient les interrompre; il est instruit de leur amour, mais il leur conseille à l'un & à l'autre le secret & la patience.

Au second acte, les deux frères ont ensemble une scène assez délicate: le Prince Sinave soupçonne qu'il a un rival, mais il ne croit pas que ce soit *Trouvore*: cependant celui-ci veut persuader à son frère de ne se point marier, ou de s'attacher à tout autre qu'à Ilmène; mais *Trouvore* a beau faire, Sinave répète toujours qu'il est épris de la charmante Ilmène. Gostomisle (le pere de cette beauté) lui confirme le refus de sa fille; enfin dans une seconde scène entre les deux frères, les

allarmes de Sinave augmentant, Trouvore ne peut plus lui dissimuler que c'est lui qui est son rival. Sinave est au désespoir, mais après avoir essuyé dans son ame de rudes combats, il finit par plaindre Trouvore, & par conseiller à son frère de se détacher d'Ilmène. Elle survient; le Souverain de Novogorod veut lui persuader d'oublier son amant; & Ilmène veut l'engager à se vaincre lui-même: ils ne concluent rien.

Dans le troisième acte, Gostomisle tente un nouvel effort sur l'esprit de sa fille, & successivement sur les deux amans, pour obtenir que le Prince Sinave soit satisfait; mais celui-ci arrivant, & surprenant sa maîtresse avec son frère, ne peut s'empêcher de s'enflammer de colère, & tire son épée pour percer Trouvore. Ce dernier tire aussi la sienne, les Princes sont prêts à s'égorger, lorsque leur maîtresse & le père les séparent.

Dans une dernière scéne de cet acte, le Duc de Novogorod dit que ce n'est que sa couronne qu'il veut offrir à sa maîtresse, & qu'elle pourra ensuite, si elle le veut, la partager avec son frère.

Dans le quatrième acte, nouvelles la-

mentations, nouveaux efforts pour se vaincre. L'heure de la célébration de ce fatal hyménée est arrivée; on vient avertir la Princesse de se rendre à l'autel; Trouvore veut d'abord s'exiler; mais enfin il prend le parti de se rendre au temple, pour être témoin de ce qui doit arriver.

Au cinquième acte, Ilmène vient enfin d'épouser Sinave; elle arrive désolée; son père la suit; on ne sait ce qu'est devenu Trouvore; mais un page, ou espèce de confident, vient apprendre qu'au moment de la célébration dont il étoit témoin, il s'est percé de son épée. La Princesse au désespoir après avoir appris tous les détails de cette catastrophe, se donne aussi la mort entre les bras de son malheureux père. Sinave qui survient, veut se tuer aussi; mais on l'en empêcha, aussi bien que Gostomisle, père infortuné de la belle Ilmène.

L'extrait de cette Pièce, dont M. Soumarokoff prétend avoir tiré le sujet de l'Histoire de Russie, peut donner une idée du point de perfection où est déjà parvenu le Théâtre Russe. On voit que les règles de la Tragédie, les unités de temps, de lieu & d'action, sont par-

faitement observées dans celle-ci ; l'intérêt en est simple & unique, & ne l'est peut-être que trop ; la marche en est régulière ; & le sujet, après avoir été clairement exposé, est conduit avec une gradation & une augmentation d'intérêt convenables, jusqu'à un dénouement très-tragique & très-intéressant.

La seconde Tragédie dont nous allons parler, n'a jamais été traduite en François ; mais elle est, comme la première, fondée sur un Roman historique tiré de l'Histoire ancienne de Russie. Elle est intitulée *Plamène*, & l'Auteur est M. Chéraskow, Directeur de l'Université Impériale de Moskow. Nous ne pouvons assurément rien dire des vers ; mais l'intrigue est conduite aussi régulièrement, & est peut-être plus intéressante que celle de la Tragédie de *Sinave*.

Miciſlas & Poswède, tous deux fils d'un des plus anciens Ducs de Russie, nommé Volodimir, (qui résidoit à Kiovie, & qui établit au dixième siècle le Christianisme dans cette grande ville) ont fait prisonnier un autre Prince Russe nommé Pleusside, & sa fille Plamène. Poswède est amoureux de celle-ci ; elle

répond à son amour ; & cet amour, loin d'être traversé, est, au contraire, favorisé par Miciſlas. La seule difficulté qui s'oppose à l'union de ces deux amans, est la religion dont les deux Princes viennent de faire profession ; ils se sont déclarés Chrétiens, & veulent engager Plamène, & même Pleusside, à prendre le même parti. La jeune Princesse n'en est pas trop éloignée ; mais son père, zélé pour les faux Dieux, non-seulement s'y refuse, mais entre en fureur contre les Princes, & veut engager sa fille à favoriser une conspiration qu'il prépare contre eux. Plamène frémit de l'idée de se joindre à des rébelles contre son amant.

La rébellion excitée par Pleusside, éclate au troisième acte ; & ce Prince payen y fait un plaidoyer assez vif & assez fort en faveur des anciens Dieux du pays, contre le Christianisme. Il est vaincu, & n'échappe à la mort que par l'interceſſion de sa fille, qui se déclare Chrétienne pour le sauver, peut-être aussi pour lever tous les obstacles qui s'opposent à son union avec Poswède ; mais le père encore plus irrité par la conversion de sa fille qu'il ne l'étoit auparavant, forme une nouvelle

conſpiration, qui éclate à l'inſtant fixé pour le mariage de Plamène. Il pénètre dans le temple, & perce le cœur du nouvel époux, il ſe préſente enſuite à ſa fille, couvert de ſon ſang ; cette malheureuſe amante, après avoir fait à ſon père les reproches les plus ſanglans, s'évanouit. Miciſlas ſaiſit ce moment pour tuer Pleuſide ; Plamène revenue à elle, veut auſſi ſe percer, mais on l'en empêche, & la Pièce finit.

Ces deux Tragédies ſont tout ce que nous avons pu trouver juſqu'à préſent qui nous donne quelque idée des Romans hiſtoriques Ruſſes. L'Hiſtoire de Ruſſie un peu plus moderne, a fourni le ſujet d'un beau Roman François ; c'eſt celui du *faux Démétrius* ; mais nous ne croyons pas que ce ſujet ait jamais été traité dans la langue du pays.

Il y a des Livres écrits dans la langue des Vandales & dans celle que l'on parle dans la Luzace, en Bohémien, en Hongrois & dans l'Eſclavon, proprement dit, ou Illyrien ; mais ce ne ſont point des Romans, & nous n'en connoiſſons aucun dans ces différens dialectes.

Après avoir rendu compte de ce que

nous pouvons connoître des Romans du Nord, il ne nous reſte plus à parler que des Romans écrits dans les langues Orientales ; c'eſt de quoi nous comptons nous occuper dans le premier Volume du mois de Juillet prochain.

SECONDE CLASSE.

ROMANS DE CHEVALERIE.

Continuation des Contes & Fabliaux tirés des Manuscrits de M. de Sainte-Palaie, & qui sont relatifs à la Chevalerie de la Table Ronde.

Histoire du brave Frégus *& de la belle* Galienne.

UNE FÊTE de S. Jean, que le Roi Artus tenoit sa cour plénière au château de Cardigan, ce Monarque, suivi de toute sa Chevalerie, s'engagea dans une chasse qui les mena fort loin, &, à ce que dit l'Histoire, jusques par-delà la forêt de Glascou. Ils y passèrent la nuit le mieux qu'il leur fut possible, partie sous des tentes, partie dans des chaumières, ou à la belle étoile. Le lendemain, comme la compagnie cherchoit à se rapprocher du château, ils passèrent au pied d'un rocher, sur lequel étoit bâti un manoir fortifié, d'où l'on découvroit la mer, qui n'en étoit pas

fort éloignée. Le Roi demanda à qui appartenoit ce château ; on lui dit que le propriétaire étoit un riche vilain, c'eſt-à-dire, un homme qui n'étoit ni guerrier ni Chevalier, mais qui avoit de grandes poſſeſſions qu'il faiſoit cultiver par des payſans & des journaliers, ſous l'inſpection de ſes trois enfans, tous trois grands, vigoureux & bien faits, dont l'un lui ſervoit à labourer ſes terres, l'autre à recueillir les fruits de ſes vergers, & l'aîné à garder ſes nombreux troupeaux. Le Roi rencontra celui-ci, & lui trouva l'air très-délibéré, même hardi & courageux.

Frégus, c'étoit le nom du jeune homme) ſans ôter ſon bonnet ni donner d'abord la moindre marque de reſpect au Monarque, demanda à quelqu'un de ſa ſuite ce que vouloient dire tout ce train & ce cortége ; c'eſt, lui dit-on, le grand Roi Artus qui revient de la chaſſe avec cette foule de braves Chevaliers ſi renommés dans tout l'univers par leurs exploits, leurs conquêtes, & les terribles aventures qu'ils ont miſes à fin. A ces mots, le courage du jeune payſan s'enflamme, une ardeur guerrière s'allume dans ſes veines : ne pourrois-je pas me joindre à la troupe,

dit-il avec autant de grossièreté que de franchise ; pourquoi pas, lui répondit-on, si vous vous en sentez la force, & si vous en avez la ferme volonté. Si je l'ai, répliqua Frégus, oh ! je vous en réponds : cela étant, j'en vais dire deux mots à mes parens, & je vous aurai bientôt rejoint ; indiquez-moi seulement le lieu où vous vous rendrez, & le chemin que vous allez prendre. On lui nomma Cardigan, & on lui en apprit la route.

Frégus remonte aussi-tôt au manoir de son père, & le prie, sans façon, de le laisser aller à la Cour d'Artus, dans l'espérance d'y devenir Chevalier comme les autres. Le père ne paroît point du tout de cet avis ; au contraire, il trouve très-mauvais que son fils veuille être plus brave, plus noble, plus distingué que lui. Déjà il s'étoit saisi d'un bâton, & en alloit donner vingt coups sur les épaules du prétendu Chevalier, lorsque sa femme l'arrêta : mon ami, lui dit-elle, ne te fâche pas, & laisse Frégus suivre son inclination, puisqu'elle le porte à être Chevalier ; nous avons assez de nos deux autres enfans pour cultiver nos champs ; laissons aller celui-là à la guerre, peut être y réussira-t-il ; &

dès que cette fantaisie-là lui a passé par la tête, il ne nous seroit plus bon à rien dans notre ménage ; on ne fait bien que le métier qu'on a envie de bien faire. Nous devons avoir là-haut une vieille armure, qui depuis vingt ans n'a servi à personne, donnons-la lui ; nous avons assez de bons chevaux dans notre écurie, qu'il en prenne un ; qu'il parte, & que Dieu le bénisse. La bonne femme avoit raison, le bonhomme en convint à la fin ; & Frégus, après avoir reçu l'armure, le cheval & leur bénédiction, partit pour Cardigan.

Quoiqu'on lui eût bien enseigné la route, il ne laissa pas que de s'égarer, & se trouva dans une forêt, où il rencontra quatre homme, à qui il demanda le chemin du château d'Artus ; c'étoient des voleurs, qui remarquant la mauvaise grace avec laquelle il se tenoit à cheval, & observant que quoiqu'il fût armé, il n'avoit aucunes marques de Chevalerie, ses éperons n'étant point dorés, & seulement de simple fer, & très-rouillés, imaginèrent qu'ils tireroient bon parti de lui, étant, d'ailleurs, quatre contre un. L'un d'eux venant donc insolemment à lui, lui dit qu'il pourroit bien aller à pied si sans

armes à la Cour d'Artus ; & en même-temps il se saisit de la bride de son cheval, & voulut le forcer à descendre. Fregus, pour toute reponse, leve sa hache, & lui fend le crâne. Les trois autres accoururent pour venger leur camarade ; il en tue encore un, & les deux autres s'enfuyent : alors il descend de cheval, coupe la tête aux deux morts, les attache par la barbe à l'arçon de sa selle, & continue sa route.

Il arrive enfin à la Cour, il entre sans façon dans le château, & jusques dans la salle où étoit le Prince ; & en son langage naïf, il lui dit. *Roi Artus, veux-tu que je te serve ? Je sais qu'auprès de toi sont Princes, Barons, Chevaliers & Nobles gens qui sont merveilles, & ferai comme eux, car j'ai bon bras, bon pied, bon œil, & bon courage.* Le Roi sourit, & reçut avec bonté ce compliment plein de franchise : mais Messire Queux le Sénéchal, toujours mauvais plaisant, ne trouva dans la personne de Frégus & dans son compliment que matière à gaber : *Sire*, dit-il, *admirez la Providence ; nous cherchions un Chevalier pour aller conquérir le cor & la guimpe que Norgueſtan fait porter à son Lion, & pour combattre dans la noire*

montagne ce fier Géant qui vient de défier toute votre Chevalerie, le Ciel nous envoie à propos un Heros qui me paroît bien propre à mettre à fin cette aventure. Frégus le regardant fièrement, prit aussi-tôt la parole. *Eh, l'ami*, dit-il à Messire Queux, *il me semble que tu ricannes, en disant que je mettrai à bout je ne sais quelle aventure de Géant, de Lion, & de guimpe? je n'ai jamais vu de ma vie ni Lion ni Géant & je ne sais pas ce que c'est qu'une guimpe; mais je réponds que rien de tout cela n'est capable de me faire peur, ni toi non plus; vas voir les têtes des voleurs que j'ai tués dans la forêt, elles sont encore attachées à l'arçon de ma selle; ils étoient quatre contre moi, j'en ai tué deux; & si tu raisonnes, tu feras le troisième.* Queux, un peu déconcerté, répliqua qu'il ne se battoit que contre un Chevalier. *Eh ne le suis-je pas*, répondit le vilain, *puisque j'ai un bon cheval, une grande épée & une hache d'armes, qui depuis vingt-quatre heures a déjà fendu deux têtes!* Artus continuant de sourire, assura le jeune homme, que puisqu'il avoit si bonne volonté de tenter des aventures, il lui permettoit d'essayer de mettre à fin celle-là. *Allez vous*

reposer jusquà demain, lui dit-il, *& revenez ici ensuite ; on vous donnera les instructions nécessaires pour trouver la montagne noire, le Géant & le Lion que vous devez combattre.*

Frégus n'en demanda pas davantage, & se retira dans la ville pour pouvoir y passer la nuit. Il n'avoit point d'argent, mais seulement du pain dans sa poche ; il en fit son souper & celui de son cheval ; après quoi il alla se mettre sous un hangard, où il s'apprêtoit à passer la nuit & à coucher sur la dure, presque tout armé, n'ayant ôté que son casque, lorsqu'une fille, habitante de la maison auprès de laquelle il s'établissoit ainsi, l'apperçut par la fenêtre, & alla en avertir son oncle: celui-ci qui étoit Châtelain ou Concierge de cette maison, laquelle appartenoit au Roi Artus, descendit, ouvrit sa porte, & vint lui offrir d'entrer dans le logis pour y être plus commodément. Frégus accepta son offre ; & étant entré, il lui conta naïvement tout ce qui lui étoit arrivé depuis vingt-quatre heures, tant dans la forêt qu'à la Cour d'Artus : *Mais*, lui dit le Châtelain, *vous devriez recevoir l'ordre de Chevalerie avant de tenter une*

ſi grande entrepriſe. Bon, dit Frégus, *je n'ai pas beſoin de cela pour me bien battre. Mais*, continua ſon hôte, *cela vous donnera de la conſidération: Bon, bon*, répétoit toujours le nouveau Guerrier, *battons-nous bien, renverſons nos ennemis, tuons-les, la conſidération viendra après.* On lui fit pourtant entendre en ſoupant, que l'ordre de Chevalerie étoit reſpectable, que l'inſtitution en étoit utile, les loix ſages & juſtes, le ſerment capable d'élever l'eſprit & d'échauffer le cœur d'un Guerrier; & quoi qu'il dit toujours qu'il ſe conduiroit bien ſans tout cela, en brave & en honnête homme, il conſentit cependant à aller, le lendemain, avant que de partir pour ſa grande entrepriſe, demander au Roi la grace de l'armer Chevalier.

Après avoir bien ſoupé, ſans faire la moindre attention aux œillades que lui lançoit la nièce du Châtelain, qui s'appeloit Galienne, & étoit, dit le Conte, une gente pucelle, il paſſa tranquillement la nuit. Son hôte & ſa nièce le virent à ſon réveil; & le vieillard l'engagea à prendre un ajuſtement plus propre, & une armure plus brillante pour aller ſe pré-

ſenter au Roi Artus. Le généreux Châtelain lui fournit tout ce qui lui étoit néceſſaire ; & dans ce nouvel équipage, ſa bonne mine naturelle étant infiniment augmentée, la belle Galienne en devint tout-à-fait épriſe. Frégus n'y fit guère plus d'attention ; le langage des yeux étoit encore pour lui un langage inintelligible ; le Châtelain le conduiſit auprès du Roi, & demanda pour lui l'Ordre de Chevalerie. Le Monarque, qui avoit démêlé que ſous un extérieur rude & groſſier, il avoit les qualités eſſentielles, ne le lui refuſa pas ; & Frégus l'accepta, en diſant toujours qu'il n'avoit pas beſoin de cette dignité pour combattre le Lion & le Géant, mais que puiſqu'on la jugeoit néceſſaire pour le mettre en droit de donner ſur les oreilles à Meſſire Queux à ſon retour, il l'acceptoit avec plaiſir ; que d'ailleurs il ne voyoit rien dans les ſermens qu'on exigeoit de lui, que ce qu'il avoit envie de promettre & de tenir.

La journée fut remplie par la cérémonie de ſa réception ; après quoi on le renvoya ſouper encore & coucher chez le Châtelain ; & il promit de ſe mettre le

lendemain en route pour se rendre à la montagne noire, dont on lui indiqua le chemin.

La soirée se passa entre l'oncle, la nièce & lui, comme la précédente : on soupa bien, la nièce lorgna, & même soupira ; Frégus ne s'en apperçut seulement pas. Il alla se coucher, & dormit profondément.

Le jour n'avoit pas encore paru, que Galienne, conduite par la violente passion qu'elle avoit conçue pour lui, après avoir passé toute la nuit sans pouvoir fermer les yeux ; après s'être levée vingt fois & couchée autant ; enfin n'étant plus maîtresse des mouvemens de son cœur, passa dans la chambre où reposoit le Chevalier, & y entra au moment où le jour commençoit à paroître. Elle le trouva profondément livré au sommeil ; & l'ayant entrevu à la lueur des premiers rayons de l'aurore, elle fut quelque-temps à le considérer, à admirer sa beauté ; enfin, toute tremblante, elle osa s'approcher de lui, & lui donner un baiser. Frégus, que le bruit n'avoit pas réveillé, le fut enfin par une démonstration aussi palpable ; il se retourne, & croit d'abord qu'on vient l'avertir qu'il est jour, & qu'il faut partir ;

mais appercevant à ſes pieds une jeune & belle fille, tendre & timide, *qu'eſt-ce que ceci*, dit-il, *noble Damoiſelle, quel ſervice exigez-vous de moi ?* Galienne éperdue, troublée, ne pouvant cependant lui cacher la vérité, lui avoua qu'elle l'aimoit, & que l'amour l'avoit ſi vivement agitée, qu'elle étoit venue pour jouir du plaiſir de le voir. Frégus, qui ne ſavoit, dit le Conte, ce que c'étoit qu'amour, & qui ſur-tout n'entendoit abſolument rien aux beaux ſentimens, lui répondit : *belle Damoiſelle, vous répondrai que pour ce matin, & quelques jours ſuivans, autre choſe aye à faire que de m'occuper d'amour & de pucelle ; j'ai un lion & un Géant à combattre, mais nullement ne crains l'iſſue de ce combat ; ils ne me mangeront pas, ce ſera moi qui les occirai, qui enlèverai un cor & une guimpe qu'ils gardent, je ne ſais pourquoi ; j'apporterai ces inſtrumens au Roi Artus, à qui je les ai promis ; enſuite je n'aurai plus qu'à bien battre un certain Sénéchal, & puis je pourrai vous défendre, ſi beſoin eſt. Je ne ſais ce qu'eſt amour, comme je ne ſavois hier ce que c'étoit que Chevalerie ; mais par Saint-Georges, qui eſt encore un Saint*

que je ne connois que d'hier, je crois que je pourrai vous servir d'aussi bonne grâce que je pourrai me battre pour Artus. Connoîtrez que je suis franc & loyal, & vous rendrai tous service que brave Chevalier peut rendre à gente pucelle.

Il fallut bien que Galienne se contentât de ces assurances ; car Frégus ne les eut pas plutôt données, qu'il se leva, s'habilla, s'arma, prit congé du Châtelain, & partit pour la montagne noire. Il la trouva escarpée, d'une hauteur effroyable & coupée à pic de tous côtés, excepté dans un endroit qui offroit un sentier extrêmement roide, & si étroit qu'à peine pouvoit-on y monter à pied. Au bas de la montagne, étoit un grand olivier auquel les Chevaliers attachoient leurs chevaux quand ils devoient grimper la montagne. Notre Héros, qui étoit instruit de cette circonstance, y attache le sien, &, graviſſant sur ses genoux, à l'aide de ses mains & de son épée, il vint à bout de gâgner le sommet. Là étoit une large plate forme, couverte d'une forêt, à l'entrée de laquelle étoit un pavillon de marbre, d'où l'on découvroit jusqu'à la mer d'Irlande ; la porte en étoit gardée par une figure dans

une attitude menaçante, tenant une massue, & si horriblement hideuse, mais en même-temps si vraie, que l'on ne pouvoit s'empêcher de reculer de frayeur. Frégus prit la statue pour un guerrier véritable; &, sans la moindre crainte, lui demanda où étoient le Lion & le Géant qu'il falloit combattre. Comme il ne recevoit pas de réponse, il saisit de colère un éclat de rocher, & l'ayant lancé avec force, brisa la statue. Il s'apperçoit alors de son erreur; & se moquant du Géant qui employoit des Chevaliers de pierre pour le défendre, il entra dans le pavillon, où il vit le Lion qui portoit au col le cor & la guimpe. Après un combat qui coûta la vie au monstre, il les lui arrache; & ayant fait sonner l'instrument, il descendit de la montagne & reprit son cheval. A peine l'eut-il monté, que le Géant se présenta à lui. Alors commença un nouveau combat qui fut long & sanglant: le Géant étoit à pied; mais il paroissoit encore plus haut, en cet état, que Frégus à cheval; cependant le Chevalier, après avoir été blessé, & avoir vu son bon cheval tué sous lui, eut enfin l'avantage: il terrassa le Géant, & le força à lui deman-

der

der la vie ; Frégus la lui accorda, à condition qu'il iroit se présenter, de sa part, au Roi Artus, lui remettre & le cor & la guimpe. *Tu as de plus longues jambes que moi*, dit-il au géant, *je n'ai plus de cheval ; & quoique je fasse, ne pouvant aller aussi vîte, j'arriverai plus tard que toi : pars donc devant, & fais mes complimens au bon Roi & à toute sa Chevalerie, excepté à un certain Sénéchal à qui je la garde bonne, & qui aura affaire à moi dès que je serai à portée de le corriger.* Le géant eut beaucoup de peine à se résoudre à partir pour Cardigan. *Artus est mon plus cruel ennemi*, dit-il à Frégus ; *j'ai fait périr un gramd nombre de ses Chevaliers, je l'ai insulté mille fois, & je ne dois attendre que des tourmens horribles, si je me livre à lui. Vas-y en mon nom*, dit le vainqueur, *& je réponds qu'il te laissera la vie & la liberté ; il me l'a promis ; & lorsqu'il m'a fait Chevalier, il m'a dit que la loi de la Chevalerie étoit de tenir sa parole.* Le géant tranquillisé par cette assurance, partit ; & Frégus à pied, chargé du poids de ses armes, s'achemina plus lentement, & n'arriva à la Cour d'Artus que deux jours après son

prisonnier. En passant par la ville de Cardigan, il ne manqua pas de s'arrêter dans la maison où il avoit eté reçu avec tant d'humanité; il retrouva le bon Châtelain qui lui avoit procuré l'Ordre de Chevalerie, & lui demanda des nouvelles de sa niece. A cette question le bon homme se mit à verser un torrent de larmes: *Hélas!* lui dit-il, *je ne sais ce que vous avez dit à ma niece, le jour que vous partîtes pour aller à la montagne noire, mais elle n'a fait que soupirer toute la journée, & a même parue livrée au plus violent désespoir. Hélas!* disoit-elle, *l'ingrat est insensible à mon amour: suis-je donc faite pour essayer de pareils refus? Enfin le lendemain matin du jour de votre départ, elle est partie, elle nous a quitté sans nous dire où elle se proposoit d'aller; elle est accompagnée d'une seule suivante, & l'une & l'autre sont montées sur deux haquenées qu'elles ont prises dans mon écurie; peut-être Galienne compte-t-elle retourner dans le Château que possédoit son père; mais je sais qu'il est occupé par un voisin puissant, & qu'elle ne pourra y rentrer.*

A ces mots, Frégus sentit qu'il avoit

traité un peu trop cavaliérement une Demoiſelle auſſi charmante que Galienne ; il ſe rappella qu'on lui avoit dit, en l'armant Chevalier, qu'il devoit être courtois envers les Dames ; & il vit que dès le lendemain de ſa réception dans l'Ordre de Chevalerie, il avoit manqué à la courtoiſie, & par conſéquent à ſon ſerment : il en témoigna ſes regrets au bon Châtelain, & lui dit que pour réparer ſa faute, il vouloit aller chercher Galienne par toute l'Angleterre ; *& ſi je puis découvrir où eſt ſon Château*, ajouta-t-il, *ſoyez ſûr que je l'y ferai rentrer, qui que ce ſoit au monde qui s'en ſoit emparé. Procurez-moi ſeulement demain matin un bon cheval ; je ne ferai qu'une courte viſite à la Cour d'Artus, je m'informerai ſi le géant, le cor & la guimpe y ſont arrivés ; je pourfendrai le Sénéchal depuis la tête juſqu'aux talons, cela ſera bientôt fait ; je repars pour chercher Galienne.*

Après avoir ſoupé & couché dans le logis du Châtelain, Frégus ayant eu le cheval qu'il deſiroit, ſe préſenta à la Cour d'Artus, où il fut reçu avec tous les applaudiſſemens dûs à ſa valeur. Le géant y

étoit arrivé avec la nouvelle & la preuve de la victoire de Frégus, & en étoit déjà reparti. Queux ayant entendu le compliment du géant, s'étoit bien vîte soustrait à la vengeance du nouveau Chevalier : sous prétexte d'une expédition, il s'étoit absenté pour quelque temps ; & l'on assura Frégus qu'il ne reparoîtroit pas si-tôt. Cela étant, dit il, il ne me reste plus qu'à aller chercher Galienne ; & ayant pris un léger repas, & se dérobant aux complimens de ses confrères, il remonta à cheval, & partit.

Comme il cherchoit Galienne, pour ainsi dire, au hasard, & sans tenir de route certaine, il fut long-temps à la trouver. Il passa dans cette poursuite près d'une année entiere, rencontrant souvent dans sa route des aventures dont il sortoit toujours vainqueur, & que nous passerons sous silence parce qu'elles n'offrent rien de neuf. Nous dirons seulement qu'à chaque fois qu'il accordoit la vie aux vaincus, il les envoyoit à la Cour d'Artus, avec ordre de dire, sur-tout au Sénéchal Queux, qu'il ne l'oublioit pas

Cependant Galienne s'étoit retirée dans le Château qui avoit appartenu à son père;

mais elle y étoit inquiétée par un Seigneur puiſſant, riche & cruel, qui étoit ſon voiſin, & que l'on nommoit Artifoland. Il vouloit la forcer à lui donner la main ; &, ſur ſes refus, lui avoit déclaré une guerre cruelle. Il venoit ſouvent ravager ſes terres, & la menaçoit de venir l'aſſiéger au premier moment ; la Demoiſelle effrayée s'abandonnoit au déſeſpoir. Lorſque la pucelle qui l'avoit accompagnée en qualité de ſuivante, (laquelle s'appelloit Arundelle, étoit adroite, & avoit des reſſources dans l'eſprit) lui propoſa de l'envoyer à la Cour d'Artus, où elle eſpéroit de trouver des ſecours. *Je m'adreſſerai*, dit-elle, *aux plus braves & aux plus jeunes de ſes Chevaliers, & leur donnerai, s'il le faut, mon amour ; car il n'y a rien que je ne ſacrifie à vos intérêts : je n'oſerai rien promettre de votre part, puiſque vous avez le cœur encore ſi rempli de votre Chevalier Frégus ; mais j'eſpere bien que ſur ma ſeule phyſionomie nous trouverons un défenſeur. Dans huit jours je ſerai de retour.*

Galienne laiſſa partir Arundelle, qui, paſſant par des chemins détournés, pour éviter Artifoland, trouva moyen d'arriver

promptement à la Cour d'Artus. Le Roi la reçut très-bien, mais il ne put lui donner les secours qu'elle lui demandoit. Sa Cour plenière étant finie, tous ses Chevaliers étoient partis de Cardigan, & étoient allés chercher des aventures; quelques-uns même se proposoient de retrouver le brave Frégus, qui les avoit si brusquement quittés. On fit bien espérer à la Demoiselle que, sous quelques semaines, quelques-uns d'entr'eux pourroient revenir; mais voulant tenir la parole qu'elle avoit donnée à sa maîtresse, elle se résolut à repartir, ne s'étant reposée que trois jours à la Cour d'Artus.

Elle n'étoit qu'à une médiocre distance du château de Galienne, lorsqu'elle rencontra Frégus lui-même, qui, toujours occupé de sa recherche, & de la Demoiselle envers laquelle il reconnoissoit avoir manqué de courtoisie, erroit, sur son cheval, & étoit triste & pensif. Arundelie le reconnoît, l'aborde, & lui expose l'embarras dans lequel se trouve la belle Galienne, & la démarche inutile qu'elle vient de faire à la Cour d'Artus: elle ne lui laisse enfin rien ignorer de ce qui pouvoit le déterminer à secourir sa belle

maîtresse. Frégus, qui avoit enfin connu l'amour & la courtoisie, mais n'étoit pas plus habile à l'exprimer par des protestations & des complimens qu'avant que d'être Chevalier, se contenta de répondre en peu de mots à sa Demoiselle : *Demoiselle, ma mie, puisque nous sommes proches du château, rentrez-y, soignez votre maîtresse ; quant à moi, je sais à quoi mes sermens & mes vœux m'obligent.*

Arundelle trouva cette réponse assez froide & peu significative, parce qu'elle ne lisoit pas dans l'ame de Frégus. Ce ne fut point sans répandre des pleurs qu'elle rendit compte à Galienne du mauvais succès de son voyage, & même de celui qu'elle croyoit qu'avoit eu sa rencontre avec Frégus ; tous deux verserent des larmes amères. Galienne se reprochoit, comme une véritable folie, d'avoir conçu de l'amour pour un Chevalier incapable d'y répondre, mal élevé, discourtois, &c.

Les maux des deux Demoiselles parurent à leur comble, lorsque dès le lendemain, elles virent flotter dans la plaine des bannières, & approcher des gens armés & des chevaux. C'étoit Artifoland, qui, dans sa fureur, venoit se venger de

Galienne & assiéger son château. Bientôt on le vit lui-même, armé de toutes pièces, approcher fermement jusqu'au bord du fossé, & ordonner qu'on baissât le pont-levis; mais Galienne n'eut garde de consentir qu'on exécutât cet ordre : *Ah! Frégus, Frégus,* s'écrioit-elle tristement, *le moment est venu où tu devois me rendre service! Mais puisque tu m'abandonnes & me méprises, toi que j'aimois tant, plus ne me verras-tu, & plus ne veux vivre.* En disant ces mots, elle ouvrit la fénêtre d'une des tours de son château, & vouloit se précipiter dans les fossés, lorsqu'elle apperçoit un Chevalier vigoureux qui vient attaquer Artifoland, l'oblige à tourner la tête, & à fournir contre lui une carrière à la lance. Il le renverse, & les deux guerriers ayant recommencé un nouveau combat *à pied, à l'épée, à fer émoulu & à outrance,* l'injuste voisin de Galienne fut encore vaincu, & réduit à demander la vie. Frégus la lui accorde, à condition qu'il ira sur le champ, désarmé, demander pardon à Galienne, & lui offrir de réparer tout le tort qu'il lui a causé. Artifoland s'y soumet, & Frégus le conduit lui-

même aux pieds de sa maîtresse. La Demoiselle reçoit avec bonté ses soumissions, & les assurances qu'il lui donne de l'indemniser du tort qu'il lui a fait, en augmentant ses possessions. Tout cela s'arrange pour le mieux, sans que Frégus, qui n'entend pas les affaires, s'en mêle autrement, qu'en assurant à Artifoland, que si Galienne n'est par satisfaite, il va sur le champ couper la tête au voisin. L'accommodement étant heureusement terminé, le Chevalier & les Demoiselles soupèrent tranquillement. Les excuses que Frégus fit à sa belle maîtresse de ce qu'elle avoit pris de sa part pour manque de courtoisie, ne furent ni ingénieuses ni éloquentes, mais énergiques & démonstratives; aussi n'en rapporterons-nous ni la tournure, ni les paroles. Les actions de Frégus parloient pour lui: il persuada aisément à Galienne qu'il répondoit à l'amour dont elle étoit animée, & qu'il en étoit digne: il l'épousa, & passa délicieusement un mois avec elle dans son château.

Cependant la publication d'un tournoi qu'il devoit y avoir à la Cour d'Artus, réveilla encore une fois l'attention de notre Chevalier. *Par Saint Georges*, dit-il un jour

à Galienne, *il me souvient que j'ai encore une dette à payer à Cardigan ; il me reste à me venger du Sénéchal ; mais si je me fais annoncer sous mon nom au tournoi, ce couard ne s'y trouvera pas ; rendons-nous, vous, Arundelle, & moi, déguisés ; nous nous arrêterons chez votre oncle le Châtelain ; & c'est au milieu de la joûte que je me ferai connoître.*

En effet, tout se passa comme Frégus & Galienne le desiroient ; le jour fixé pour la première joûte du tournoi, Frégus s'y présente, la visière baissée, & revêtu de son armure vermeille, inconnue jusqu'alors. Le Sénchal Queux se panadoit sur l'arène, & défioit toute la Chevalerie, qu'il croyoit étrangère ; le Chevalier aux armes vermeilles se présente, l'attaque, & l'envoie, du premier coup de lance, dans un tas de boue, (car il avoit plu) ; ensuite il propose le combat à outrance, à l'épée, à fer émoulu ; mais il n'est point accepté ; le Sénéchal Queux savoit trop bien les règles du jeu de la Chevalerie, pour vouloir le jouer jusqu'à ce que mort s'ensuivît, & il connoissoit trop bien ses forces pour risquer un combat aussi sérieux. Il se reconnoît pour battu ; il est hué,

baffoué, & s'en conſole. Le Chevalier vainqueur ſe retire modeſtement & obſcurément chez le Châtelain. Le lendemain, nouvelle joûte. Gauvain ſe préſente, & après un vigoureux aſſaut, le ſage & brave Gauvain eſt cependant déſarçonné: on lui propoſe le combat à outrance, il ne le refuſe pas, mais demande le nom de celui contre qui il doit combattre. Frégus ſe nomme; il eſt reconnu, embraſſé, fêté; la Cour d'Artus eſt enchantée de le revoir; le tournoi n'étoit fait qu'à l'intention de le retrouver; il raconte ſes aventures; on va en pompe & en triomphe chercher Galienne chez ſon oncle le Châtelain; on l'amène, on l'admire; la Reine Genièvre lui fait l'accueil le plus diſtingué; Arundelle trouve aiſément un Chevalier qui s'unit à elle. Le bonheur, le plaiſir, la joie franche & naïve, l'amour pur, ardent & fidèle, fixent leur ſéjour à la Cour d'Artus. Heureux temps! c'eſt le ſiècle d'or, c'eſt celui des roſes & des lauriers.

TROISIEME CLASSE.

ROMANS HISTORIQUES.

Hiſtoire des deux nobles & vaillans Chevaliers, Valentin & Orſon, *fils de l'Empereur de Grèce, & neveux au très-Chrétien Roi de France*, Pépin, *contenant* 74 *Chapitres, leſquels parlent de pluſieurs & diverſes matieres très-plaiſantes & récréatives. Lyon*, 1495, in-folio; & 1590, in-8°. *& depuis à Troyes, chez Oudot*, in-4°.

NOUS avons annoncé dans notre avant-dernier Volume, que nous avions encore à parler d'un Roman ſingulier & intéreſſant concernant Pépin, Roi de France, premier de la ſeconde race, & pere de Charlemagne; c'eſt celui dont on vient de lire le titre: il eſt bien conſtamment hiſtorique, quoique l'hiſtoire y ſoit défigurée; que Pépin y voyage dans des pays dont il n'a jamais approché, tels que Conſtantinople & Jéruſalem; qu'on l'y faſſe

prisonnier d'un Roi des Indes, ainsi que ses douze Pairs de France ; qu'on ajoute à cette prétendue captivité les circonstances les plus ridicules, qu'on suppose à Pépin deux fils, une sœur & deux neveux, qui n'ont jamais existé ; enfin, quoique les commencemens de l'Histoire de Charlemagne, que l'on trouve dans ce Roman-ci, soient aussi éloignes de la vérité que ce qui y est dit du regne de Pepin, tout cela, cependant, se fait lire avec plaisir ; & nous croyons que nos Lecteurs ne trouveront point trop long l extrait très-détaillé que nous allons en faire, Chapitre par Chapitre, sans rien changer à sa marche, & respectant presque également le stile, qui n'est pas si Gaulois que celui des autres Romans de Chevalerie que nous avons extraits jusqu'à présent, car celui-ci peut être rangé dans la même classe : on peut aussi, si l'on veut, le compte r parmiles Romans d'Amour ; car, malgré les ridicules dont il est rempli, la marche en est très-régulière. L'Histoire des deux frères, qui en sont les Héros, y est conduite depuis l'instant de leur naissance jusqu'à leur mort ; tous deux sont amoureux, & épousent enfin leurs maîtresses.

Rien ne nous prouve que ce Roman soit fort ancien. Nous n'en connoissons aucuns Manus-

crits ; & ne pouvant parler d'après nous-mêmes de la première édition *in-folio*, qui eſt très-rare, nous ne trouverons rien dans la ſeconde (qui eſt celle de 1590) qui porte une certaine marque d'ancienneté, non-ſeulement dans le ſtyle, mais même dans les détails ; & nous ne croyons pas qu'on puiſſe en faire remonter l'époque plus haut que le règne de Charles VIII, temps où beaucoup de Romans de ce genre virent le jour, les uns étant tirés de quelques Manuſcrits plus anciens, les autres étant tout-à-fait nouveaux.

Ne pouſſons pas plus loin nos recherches & nos obſervations préliminaires ſur Valentin & Orſon, & commençons notre extrait, en ſuppliant nos Lecteurs d'avoir de l'indulgence pour la ſimplicité & la bonhomie avec leſquelles cet Ouvrage a été compoſé. On y trouvera bien des traits curieux & des ſituations très-intéreſſantes, mêlés avec mille circonſtances ridicules. La ſingularité de tout cela pourra, du moins, amuſer.

L'Auteur raconte d'abord, en peu de mots, la touchante Hiſtoire de *Berthe au grand pied*, qui a fait la matière d'un Roman entier, dont nous avons donné l'Extrait dans notre premier Volume du

mois dernier ; il suppose seulement que les deux fils de Pépin & de la fausse Berthe, vécurent, & se trouverent en état, à la mort de Pépin, de combattre le Roi Charlemagne, & de lui disputer la couronne : que celui-ci, après avoir été chassé de son Royaume par eux, y rentra pourtant, & les vainquit à son tour. Il suppose encore, que Pépin avoit une sœur nommée Béliſſane ou Béliſſante ; qu'elle épousa un Empereur de Constantinople, nommé Alexandre, & c'est ici que commence le Roman.

Chapitre premier.

L'on voit, dans le premier Chapitre, que l'Empereur Grec vint en personne à Paris, précédé & accompagné de Comtes & de Barons ; qu'on lui fit la plus magnifique réception ; qu'il demanda Béliſſante en mariage, & l'obtint ; que le Roi, son frere, la conduisit jusqu'au bord de la mer ; que les adieux y furent les plus beaux & les plus touchans du monde ; que Pépin donna à sa sœur les plus sages instructions pour se bien conduire, se faire aimer de son mari, & adorer de ses su-

jets; qu'elle promit de les suivre exactement, & que tout annonçoit que son règne seroit heureux, puisqu'elle étoit douce, aimable & vertueuse. Mais, hélas! un traître, également indigne du caractère sacré dont il étoit revêtu, & de la confiance du Monarque, vint troubler ces beaux jours, & les remplir d'amertume: c'étoit l'Archevêque de Constantinople.

Il n'y avoit pas encore un an que Bélissante étoit dans cette ville, lorsque l'indigne & déloyal Archevêque, qui avoit été épris des attraits de la Reine, dès l'instant qu'il l'avoit vue, résolut de pousser vigoureusement sa pointe pour réussir dans son infâme projet. La veille d'une grande fête, il se présente le matin pour entrer dans la chambre de l'Impératrice, & y est introduit comme un vrai Pasteur, quoiqu'il fût dans le dessein de s'y conduire en loup ravissant. Les propos qu'il tint à la Princesse, qu'il appelle, dans le Roman, sa chère & souveraine Dame, & dont il se dit le petit serviteur & Chapelain, sont précisément ceux du Tartufe dans la Comédie de Molière qui porte ce nom; ils sont exprimés ici avec moins de tournure & de modestie; il l'assure

qu'il peut donner aisément l'absolution des péchés qu'il fait commettre ; mais l'Impératrice, qui n'a garde de goûter une si abominable doctrine, le traite avec l'indignation qu'il mérite, le chasse de sa présence, & il ne reste à l'Archevêque que la triste espérance de perdre celle dont il n'a pu se faire aimer.

Chapitre 2.

Il va trouver l'Empereur, & prenant l'air & le ton de l'hypocrisie, il dit au Monarque, qu'il se croit obligé, en conscience, de lui révéler les désordres de la Reine ; que cependant il ne peut lui nommer les complices, parce qu'il n'est instruit de toutes ces choses que par la voie de la confession ; mais qu'il sait positivement, que non contente de le trahir, Bélissante en veut à sa vie. Alexandre aussi-tôt entre dans la plus grande fureur ; il passe dans l'appartement de l'Impératrice, la traite avec la derniere indignité, lui dit des injures que nous n'avons garde de transcrire, & la bat outrageusement, quoiqu'elle dise qu'elle est enceinte. Enfin il fait assembler ses Barons & la leur dé-

nonce comme coupable. Un ſeul d'entr'eux oſe lui repréſenter, que le Roi Pépin pourroit ſe venger du traitement qu'on feroit à ſa ſœur ; l'Empereur répond, que par conſidération pour le Monarque François, il ne la fera pas brûler toute vive ſur la place de Conſtantinople ; mais qu'il veut qu'elle ſorte dans vingt-quatre heures de la Capitale, & qu'il l'en bannit à jamais. La Cour & la Ville ſont dans une déſolation extrême; pluſieurs Seigneurs & Dames veulent l'accompagner; Alexandre ne permet de la ſuivre qu'au ſeul Blandimin ſon Ecuyer, qui l'avoit amenée de France. Elle part donc avec ce mince cortége, & dans l'habit d'une pauvre & ſimple femme. L'Ecuyer la conſole tant qu'il peut, & l'engage à prendre le chemin de France ; mais ils ſeront bien long-temps à y arriver à pied. Le troiſième jour de leur départ, ils n'étoient pas encore bien éloignés de Conſtantinople, lorſqu'an ſortir d'un petit bois, ils trouvèrent une belle & agréable fontaine, auprès de laquelle Blandimin engagea l'Impératrice à ſe repoſer.

Chapitre 3.

Ils n'y furent pas long-temps ſans voir arriver un Cavalier bien monté, dont la préſence les effraya d'abord. Blandimin raſſuroit la Dame, lorſque le Cavalier ayant mis pied à terre, Béliſſante frémit de rage encore plus qu'elle ne trembla de peur, en reconnoiſſant l'Archevêque. Ce Prélat, que l'Auteur appelle irrégulier, terme bien doux pour ſa conduite, s'étoit ainſi déguiſé pour faire un dernier effort auprès de l'Impératrice; mais l'on peut bien juger qu'il fut encore plus rebuté que la premiere fois. En vain offrit-il de raccommoder la Princeſſe avec ſon époux, & aſſura-t-il qu'il étoit le maître de tout réparer; on l'accabla de tous les reproches qu'il méritoit. Alors il voulut uſer de violence; mais Blandimin, en zélé ſerviteur de ſa Dame, lui donna un ſi grand coup, qu'il le jetta à terre, & lui rompit, dit l'Hiſtoire, deux dents dans la bouche. L'Archevêque tira ſon épée, Blandimin en fit autant, & ils commencèrent entr'eux un combat ſanglant; mais le Prélat eût eu l'avantage, parce qu'il étoit le plus

jeune & le plus fort, ſi, par bonheur, un Marchand qui venoit de Conſtantinople, n'eût paſſé par-là. Voyant des gens qui ſe battoient, & une femme éplorée, à laquelle il ſe doutoit bien qu'on vouloit faire inſulte, il s'empreſſa de mettre entr'eux le hola. Blandimin lui expliquant en peu de mots, quel étoit le perſonnage avec qui il ſe trouvoit obligé de ſe colleter; le coupable, qui ſe vit découvert & reconnu, prit le parti de remonter promptement à cheval, & s'enfuit dans les bois. Le bon Marchand, après avoir rendu à la malheureuſe Princeſſe, & à ſon Ecuyer, tous les ſervices que le temps & les circonſtances lui permettoient, continua ſa route. Béliſſante & Blandimin, marchèrent tant & ſi longuement, qu'après avoir traverſé nombre de pays & de Royaumes, ils arrivèrent en France, & s'avancèrent même juſques dans la forêt d'Orléans, à quelques lieues de cette Ville. Il y avoit environ ſix mois qu'ils étoient partis de Conſtantinople.

Chapitre 4.

Ce fut dans cette forêt que l'infortunée

Béliſſante ſentit des douleurs, avant-coureurs de l'enfantement. Blandimin la fit deſcendre du cheval ſur lequel elle étoit montée, la coucha au pied d'un arbre, & courut chercher, au plus prochain village, une ſage-femme ; mais il fut bien long-temps à revenir, & l'Impératrice de Conſtantinople, reſtée ſeule ſur l'herbe, au pied d'un arbre, abandonnée, dénuée de tous ſecours, ſe délivra elle-même de deux enfans, (ce ſont les Héros de cette Hiſtoire.) A peine étoit-elle revenue de l'évanouiſſement que lui avoit cauſé ſa dernière délivrance, que, regardant autour d'elle, pour voir ce qu'étoient devenus ſes deux fils, elle s'apperçut que l'un des deux étoit emporté par une groſſe ourſe, velue à merveille, (dit l'Hiſtoire) qui ne paroiſſoit cependant pas diſpoſée à le dévorer, mais qui l'entraînoit dans le fort du bois, &, ſuivant toute apparence, dans ſa caverne. Béliſſante, conſultant plutôt ſon cœur maternel que ſes forces, ſe traîne auſſi-tôt après l'ourſe, laiſſant l'autre de ſes enfans couché ſur l'herbe; elle n'alla pas bien loin ſans perdre connoiſſance; cependant elle s'écarta aſſez du lieu où elle avoit laiſſé ſon autre enfant, pour

n'être pas vue par ceux qui passèrent peu de temps après auprès de lui.

C'étoit le Roi Pépin son frere, suivi d'une nombreuse cour de Barons & de Chevaliers : il se rendoit à Orléans, pour de-là passer à Constantinople, dans le dessein de voir & d'embrasser sa sœur Bélissante, qu'il croyoit trouver comblée de gloire & de satisfaction sur le trône de l'Empire Grec. En traversant la forêt, un de ses Ecuyers ayant apperçu un enfant nouveau né, descendit de cheval, le prit dans ses bras, & le présenta au Roi. Le Monarque le trouvant joli & intéressant, ordonna qu'on en eût grand soin, & qu'on le fît baptiser, nourrir & élever à Orléans. Il donna, pour cet effet, une somme à l'Ecuyer, qui se nommoit Valentin : celui-ci se chargea, avec plaisir, de cette charitable commission, & donna, au baptême, son nom à l'enfant. Cependant Pépin, continuant son chemin, rencontra, un peu plus loin, Blandimin, qui amenoit une sage-femme pour secourir la Princesse. Quoi! c'est toi, fidèle Blandimin, lui dit le Roi, & d'où viens tu ? Hélas! dit Blandimin, d'un pays où j'ai éprouvé les plus horribles injustices & les plus terribles

chagrins. En même-temps il lui raconta, en peu de mots, l'affreuse accusation de l'Archevêque, & la légereté avec laquelle elle avoit été admise. Mais Pépin, sans lui donner le temps de lui en dire davantage, & de lui apprendre que la malheureuse Impératrice étoit près de lui : ah ! lui dit-il, Blandimin, ma sœur est coupable ; en vain veux-tu la justifier ; Alexandre ne l'eût pas condamnée sans des preuves évidentes & de fortes raisons ; mais, dis-moi, l'Empereur l'a-t-il fait *ardre*, (brûler) *non fait*, *Sire*, reprit Blandimin ; *eh bien*, dit le Roi, *si elle approche de mes Etats, c'est moi qui ferai cette justice.*

Le malheureux Ecuyer se retira confus & troublé, & s'empressa de rejoindre sa maîtresse ; il ne la trouva plus au pied de l'arbre où il l'avoit laissée ; mais bientôt la femme qu'il avoit amenée & lui l'apperçurent dans le bois, à quelque distance : elle étoit encore évanouie ; ils la rappellèrent à la vie, & la sage-femme lui ayant rendu tous les services qui dépendoient de son art, le premier soin de Béliſſante fut de s'informer de celui de ses enfans qu'elle n'avoit pas vu emporter. On ne lui en put rendre aucun compte.

Tant de maux & de chagrins, coup-sur-coup, devoient lui causer la mort ; mais le ciel qui la protégeoit, conserva ses jours. Blandimin lui cacha du moins la rencontre qu'il avoit faite du Roi Pépin, & on conduisit la malheureuse Princesse dans l'habitation de la sage-femme, où, à force de soins charitables & intelligens, elle se rétablit, au point de pouvoir continuer ses voyages. L'Ecuyer lui avoua alors qu'il n'y avoit pas de sûreté pour elle dans les Etats du Roi son frère ; ils les traversèrent donc tout entiers, & arrivèrent enfin, sans aucun accident, jusqu'en Portugal.

Belissante se rappelloit toujours la perte de ses deux enfans, & elle ne trouvoit dans sa route aucune Eglise, aucune Chapelle, croix ou dévotions auxquelles elle ne s'arrêtât pour prier Dieu & sa sainte Mere de les lui faire retrouver un jour.

Chapitre 5.

Cependant l'ourse qui avoit emporté un des enfans, n'avoit point eu intention de le dévorer elle-même, mais elle l'avoit porté dans son repaire, où elle l'avoit livre

vré à ſes ourſons, pour qu'ils en fiſſent leur pâture ou leur jouet. Heureuſement qu'ils prirent ce dernier parti : l'ourſe elle-même eut pitié de cette innocente créature ; &, par une eſpèce de prodige, elle partagea ſon lait entr'elle & ſes petits. L'enfant s'éleva au milieu de ces animaux féroces & ſauvages ; & s'il ne contracta dans cette barbare éducation, d'autres habitudes que celles propres aux monſtres des forêts, il y acquit du moins une adreſſe & une vigueur égales aux leurs ; & à l'âge de quinze ans, le Prince de Conſtantinople étoit l'ours le plus redoutable de la forêt d'Orléans.

Béliſſante & Blandimin, parvenus juſqu'en Portugal, paſſèrent auprès d'un château, dont le maître étoit un géant redoutable, qu'on appelloit Ferragus. Il exigeoit un tribut de tous les paſſans, & voulut ſe faire rendre cet hommage par la malheureuſe Princeſſe & ſon honnête Ecuyer ; mais, ayant reconnu que loin d'être en état de payer l'impôt, ils étoient à la fin de leurs reſſources, & hors d'état de continuer leur chemin, il eut compaſſion d'eux ; & les croyant mariés, il leur offrit de s'arrêter chez lui, & voulut attacher Blan-

dimin à ſon ſervice, & Béliſſante à celui de ſa femme. L'extrémité où ils étoient réduits, les força d'y conſentir. L'épouſe du géant, qui étoit jeune, douce & aimable, s'attacha, avec plaiſir, l'infortunée Princeſſe, dont elle reconnut bientôt le mérite, ſans ſavoir ſon hiſtoire : le repos, la bonne nourriture, les ſoins qu'on prit de ſa perſonne, & les habits plus honnêtes qu'on lui donna, lui ayant rendu ſa fraîcheur & tous ſes charmes, elle parut bientôt auſſi belle & auſſi aimable dans le château de Ferragus, qu'elle l'avoit été ſur le trône de l'Empire d'Orient.

Chapitre 6.

Retournons à Conſtantinople: l'Archevêque n'avoit eu garde de ſe vanter, ſurtout, de la derniere eſcapade qu'il avoit faite pour courir après Béliſſante ; il étoit rentré de nuit dans la ville, & ayant repris les habits de ſon état ; il continuoit, par ſon hypocriſie, à abuſer l'Empereur & le peuple. L'Empereur avoit même pris tant de confiance en lui, qu'il en avoit fait une eſpèce de premier Miniſtre ; il lui confioit le ſoin de ſes finances, & le Pré-

lat mettoit des taxes sur les marchands & les marchandises qui abondoient à la grande foire qui se tenoit tous les ans à Constantinople. Par un abus qui venoit de lui-même, ou de ses préposés, ces taxes étoient assez arbitraires ; & il arriva que le marchand qui avoit rencontré l'Archevêque auprès de la fontaine, & s'étoit battu avec lui, l'éprouva quelques années après. Il étoit à la foire, & avoit vendu des marchandises pour une somme assez considérable. Un Sergent vint lui demander dix deniers pour livre, de leur prix ; il le refusa ; & le Sergent ayant dit que tel étoit l'ordre de l'Archevêque, le Marchand parla du Prélat avec le mépris que lui inspiroit la connoissance personnelle qu'il avoit de ses aventures. Le Sergent, en bon valet, le frappa, & le blessa même ; le Marchand se plaignit hautement, & réclama la justice de l'Empereur. Le peuple s'amassa, & l'on ne put se dispenser de le conduire devant les Juges Impériaux. Le blessé convenant devant ceux-ci des propos injurieux qu'il avoit tenus contre le Prélat, mais soutenant en même-temps qu'il étoit fondé à les tenir : le cas parut si grave & si singulier, qu'on en

déféra le jugement à l'Empereur même, qui écouta le Marchand en préſence de tous ſes Barons & Chevaliers. Celui-ci n'héſita pas à accuſer l'Archevêque, à juſtifier la Reine, & à conter l'aventure de la fontaine. L'étonnement du Monarque fut extrême, & la confuſion de l'Archevêque égale. Son accuſateur offrit de ſacrifier ſa vie, & de ſe ſoumettre aux ſupplices les plus horribles, s'il ne réuſſiſſoit à prouver, par le combat, la juſtice de ſon accuſation; mais il vouloit ſe battre contre l'Archevêque en perſonne : le Prélat eut beau alléguer les priviléges de l'Egliſe, dire qu'elle abhoroit le ſang, & qu'il ſeroit indécent qu'un Archevêque combattît en perſonne, à la lance ou à l'épée, contre un Marchand; on lui répondit qu'il étoit encore bien plus extraordinaire qu'ud Archevêque eût oſé accuſer une Impératrice, après avoir voulu la ſéduire; & bien plus indécent encore qu'il eût oſé courir après elle en habit de cavalier, juſqu'à deux ou trois journées de Conſtantinople. Enfin, l'Empereur à qui tout ceci faiſoit faire de ſérieuſes & cruelles réflexions, ayant donné ordre d'arrêter l'Archevêque, & l'ayant fait garder ſoi-

gneuſement dans une tour, & le Marchand dans une autre, il envoya un Gentilhomme au Roi Pépin.

Chapitre 7.

Ce Monarque des François ayant renoncé au projet d'aller voir ſa malheureuſe ſœur à Conſtantinople, en avoit auſſi-tôt formé un autre ; c'étoit d'aller ſecourir le Pape, qui étoit troublé dans ſes poſſeſſions en Italie par les Sarraſins. Il avoit réuſſi à mettre en fuite les Barbares, & avoit même beaucoup augmenté les Etats de la domination du Pape. Il ſe repoſoit à Rome, lorſqu'il y reçut les lettres de l'Empereur. Qu'eſt-ce que ceci, dit Pépin, Alexandre me mande que ma ſœur n'étoit pas coupable, comme il l'avoit cru d'abord, que c'eſt un Archevêque qui l'avoit méchamment accuſée ; & il me propoſe d'être juge du combat qui doit avoir lieu entre cet Archevêque & un certain Marchand : je conſens à me rendre promptement à ſa Cour ; mais je trouve fort extraordinaire qu'on ait condamné ma ſœur auſſi légèrement.... Auſſi-tôt le Roi fait les préparatifs néceſſaires pour

ſon voyage de Conſtantinople. On prépare des vaiſſeaux & des galères qui l'y tranſportent, avec un cortége nombreux. L'Empereur Grec le reçois avec tous les honneurs imaginables; mais Pépin ne les accepte qu'avec quelque répugnance, lui reprochant la légèreté avec laquelle il s'eſt déterminé à condamner l'infortunée Béliſſante.

Chapitre 8.

Enfin arrive le jour fixé pour le combat du Marchand avec l'Archevêque. Pépin prenant le premier en affection, parce qu'il défendoit l'honneur de ſa ſœur, l'arme Chevalier.

Nous croyons devoir nous diſpenſer de rapporter toutes les circonſtances de ce combat; l'Auteur du Roman n'en omet aucune. Ce détail eſt trop ridicule : on y remarque que les deux champions étoient également mal-adroits & peu exercés aux combats. Leurs deux chevaux ſont tués; l'Archevêque perd une oreille; ils ſe culebutent, & ſe roulent tous deux ſur la pouſſière; enfin, l'Archevêque, forcé de s'avouer vaincu, fait en vain tout ce qu'il

peut pour séduire son vainqueur par de grandes promesses, pour l'engager à le ménager: on le force, l'épée sur la gorge, d'avouer tout haut ses crimes. L'Empereur le fait dégrader, & le condamne à être bouilli tout vif dans de l'huile; mais avant le jour de l'exécution, il meurt dans sa prison des suites de ses blessures. Voilà donc Béliſſante parfaitement justifiée; mais où pourra-t-on la trouver, pour lui rendre l'honneur & le trône qu'elle n'auroit jamais dû perdre? On fut encore bien long-temps à découvrir le lieu de sa retraite.

Chapitre 9.

Pépin, après avoir vu ainsi justifier sa sœur, reprit le chemin de son Royaume. En repassant par Orléans, on lui présenta le jeune Valentin, cet enfant qu'on lui avoit apporté le jour même de sa naissance, & qu'on avoit trouvé au pied d'un des arbres de la forêt. Pépin étoit loin de soupçonner qu'il fût son neveu; mais il trouva qu'il étoit joli, aimable, & qu'il avoit les plus heureuses dispositions. Il se l'attacha en qualité d'Échanson, & en fit

un des Commensaux de son palais. Il eut pour lui les plus grandes bontés. Quand le jeune homme eût acquis la force nécessaire pour se signaler dans les joûtes & les tournois, il y fit éclater sa valeur & son adresse. Peu l'égaloient, aucuns ne le surpassoient dans ces jeux militaires.

Pépin & Berthe avoient donné le jour à une Princesse aimable, qui étoit à peu-près de l'âge de Valentin; on l'appelloit Eglantine. Les premiers mouvemens de son cœur furent pour Valentin: aussi-tôt qu'elle le connut, & qu'elle se connut elle-même, elle sentit qu'elle étoit destinée à l'aimer. Trop jeune & trop naïve pour dissimuler, elle laissa bientôt connoître l'impression qu'il avoit faite sur elle, & le jeune homme, frappé d'abord de ses appas, étoit déjà trop amoureux & trop sincère pour ne pas écouter avec transport l'aveu de ses sentimens. Cependant, s'ils ne se les cachoient pas l'un à l'autre, ils eurent la prudence de les dérober à la connoissance du public; mais ils étoient dédommagés de cette contrainte, par la facilité qu'ils avoient de s'en entretenir. On regardoit Valentin (quelque mérite qu'on reconnût en lui) comme un Ecuyer

subalterne, d'une naissance obscure & inconnue; & on ne pouvoit pas imaginer qu'il osât aspirer à la main de la Princesse, ni à son amour.

Le premier chagrin qu'eut Eglantine, fut de voir partir Valentin pour une nouvelle expédition où le Roi s'engagea. Les Sarrasins étoient revenus assiéger Rome, & Pépin se crut obligé de retourner au secours du Chef de l'Église. Eglantine pleura, mais il fallut bien laisser partir son jeune amant. Le Monarque François, à la tête de son armée, s'avança encore une fois vers Orléans : il y entendit parler, pour la première fois, d'une espèce d'homme sauvage élevé dans les bois & parmi les ours, velu, fort adroit comme eux, & encore plus redoutable; c'étoit Orson. Le Monarque, qui étoit bien éloigné de le connoître, voulut lui donner la chasse, & pénétra lui-même jusques au fond du bois, où on lui dit que le monstre paroissoit quelquefois; le Roi n'étoit accompagné que d'un seul Chevalier. L'homme des bois parut en effet, se jetta sur Pépin à l'instant qu'il s'y attendoit le moins, le saisit vigoureusement, le renversa, & étoit prêt à lui ôter la vie : le Monarque

cria ; le Chevalier accourut l'épée à la main, & voulut fondre sur Orson. L'éclat de l'épée frappa celui-ci ; il lâcha Pépin, & s'approcha du Chevalier qui vouloit le frapper ; il esquiva le coup fort adroitement, gagna la croupe du cheval de son adversaire ; & le saisissant avec une force épouventable, il renversa l'un & l'autre. Pépin, pendant ce temps s'étoit soustrait à sa fureur, mais le Chevalier en fut la victime. Orson le précipitant avec violence de dessus son cheval, lui arracha son épée, la brisa, la jetta au loin ; & ayant mis le Chevalier en piéces, l'emporta mort dans sa caverne, ou ses frères de lait, les ours & lui, s'en régalèrent. Le cheval s'étant relevé, & ayant rejoint le gros de la chasse, que Pépin avoit déjà retrouvé, fit, avec raison, soupçonner le malheureux sort du Chevalier. Le Lendemain, toute la Chevalerie de Pépin se mit à la quête du terrible Orson. On parvint enfin à trouver sa caverne ; mais elle n'étoit plus habitée que par les véritables ours, qui achevoient de faire la digestion du Chevalier qu'ils avoient mangé, & dont on ne retrouva plus que les os & les armes : pour le frère de Valentin, il étoit

déjà allé à la quête de quelque nouvelle proie, & on ne le trouva point. L'honneur de le conquérir, étoit réservé à son brave frère, mais le moment n'en étoit pas encore venu.

Cependant Pépin s'acheminoit vers l'Italie, & se préparait à délivrer Rome assiégée par les Sarrasins. Milon d'Angers portoit, dit le Roman, l'oriflamme de France. Plus le Roi approchoit de la Capitale du monde Chrétien, plus les nouvelles qu'il en apprenoit étoient tristes & fâcheuses : un Amiral Sarrasin, que notre Romancier traite, avec raison, de chien & de damné, s'étoit enfin emparé de la ville ; *& il contraignoit le Pape, les Cardinaux, & les Evêques à officier suivant la coutume de la loi maudite de Mahomet.* C'est dans ce déplorable état que Pépin trouva les affaires lorsqu'il approcha de Rome ; il campa à quelques milles de la ville, désespérant presque absolument de la délivrer : son courage l'engageoit à envoyer au Sarrasin un cartel ; mais qui pouvoit se charger de porter ce cartel ? Le brave & adroit Valentin fut le seul qui se présenta : nous allons voir comment il se conduisit dans cette circonstance délicate

& dangereuſe. Il s'avança juſqu'aux portes de Rome avec une contenance aimable : on le prit d'abord pour un guerrier du parti des Sarraſins ; & ayant demandé à être introduit dans le palais de l'Amiral, on l'y conduiſit. En s'avançant vers ce Seigneur Mahométan, il lui fit une profonde révérence, en lui diſant : *Seigneur, que Jeſus, fils de Marie, notre Dieu, conſerve le Roi Pépin mon maître, & que Mahomet de ſon côté, autant qu'il a de pouvoir, veuille le conſerver auſſi.* L'Amiral répondit à ce compliment d'un air plein d'orgueil & de courroux : *Tu es bien hardi de venir m'avouer ici que Pépin eſt ton Maître : puiſque tu es ſon Meſſager, retourne lui dire de ma part qu'il abandonne la créance de Jeſus, & qu'il croye en Mahomet, ſans quoi je le ferai mourir, je détruirai ſon armée, & j'irai bientôt ravager ſon pays. Sire Amiral*, répliqua Valentin, *je m'attendois à cette réponſe, & croyez que je n'aurois jamais eu l'audace de venir juſqu'ici, à vous, ſi je n'y avois été forcé par le Roi mon maître. Ecoutez mon hiſtoire : Je ſuis François & Chrétien, & j'étois Officier dans l'armée de Pépin ; étant prêt à combattre contre*

vous, j'ai entendu dire des choſes ſi merveilleuſes de votre valeur, que la peur m'a pris; & je voulois retourner en France comme beaucoup d'autres. Le Roi l'ayant appris, & voulant faire un exemple, m'a condamné à perdre la tête: je touchois au moment d'être exécuté, lorſque j'ai ſçu que ce Prince ayant pris la réſolution de vous envoyer un cartel, perſonne ne vouloit ſe charger de vous le porter; alors voyant que ma mort étoit certaine, & aimant autant périr par la main de vos bourreaux que par celle de ceux de France, j'ai dit que je m'en chargeois; & quoique je ſois bien perſuadé que, ſi je vous le préſente, vous allez m'envoyer au ſupplice, je ne laiſſerai pas que de le remettre entre vos mains en ne vous demandant qu'une grace, qui eſt celle de me permettre de me confeſſer ce ſoir à un Prêtre Chrétien, & de me préparer à la mort que je ſubirai demain.

Je t'accorde la grace que tu me demandes, répondit l'Amiral: *qu'on envoye chercher quelque Prêtre Chrétien, & qu'on lui remette entre les mains ce poltron-là: en attendant voyons ce beau cartel.* Il le lut, & dit à Valentin, *ores demain verrons ſi*

j'ai réponſe à faire, en attendant confeſſe-toi. Voici (dit le Roman) *comment ſe paſſa cette confeſſion.* Valentin prévint le Prêtre qu'il eût à avertir les Chrétiens de la ville, pour que, le lendemain, lorſque les Sarraſins ſortiroient pour être témoins de ſon ſupplice & du ſpectacle qu'il devoit donner à toute l'armée Sarraſine, ils s'emparaſſent des portes, les fermaſſent & levaſſent les pont-levis; ſi bien que quand les Sarraſins voudroient rentrer, ils y trouvaſſent de l'impoſſibilité. En même temps il le pria de dépêcher toute la nuit un exprès ſûr & fidèle au Roi Pépin, pour le prévenir de faire mettre ſon armée en marche dès le matin, d'être à portée de tomber à midi ſur les infidèles, & de profiter du trouble où ils ſe trouveroient alors. Cette précaution priſe, Valentin attendit au lendemain matin; alors étant retourné vers l'Amiral: *Sire*, lui dit-il, *je te requiers un don pour mon ſupplice, lequel n'empêchera ma mort, mais la rendra plus illuſtre; en me faiſant périr en préſence de toute ton armée, la nouvelle en ſera portée à Pépin, & rendra tout ſon oſt bien plus émerveillé & trouble, c'eſt que tu veuilles fournir une car-*

rière, & rompre une lance avec moi, à un mille hors de la ville, à midi précis, afin que puissions également partager le soleil. L'Amiral, qui se croyoit sûr de son fait contre un homme qui se déclaroit lui-même couard & timide, se rendit au desir de Valentin, lui fit même donner une belle armure, une lance & un bon cheval, & fit sortir toute son armée pour être spectatrice du combat, dont le succès lui paroissoit certain. Valentin s'avançoit d'un air gauche & timide, & paroissoit une victime indigne des coups du Sarrasin; mais quand il s'agit de fournir sérieusement la carrière, il se releva tout-à-coup, prit la contenance d'un brave & expérimenté Chevalier; & fondant comme un éclair sur le Sarrasin, après avoir soutenu, sans être ébranlé, l'attaque de l'Amiral, il lui porta un si furieux coup de lance, qu'après avoir percé son écu, il le prit au défaut de la cuirasse, lui perça le corps de part en part, & le renversa mort sur l'arène. L'étonnement de l'armée Sarrasine fut extrême; ne concevant rien à cet événement, elle resta en suspens pendant quelque momens, & Valentin en profita pour s'échapper &

regagner le plus vîte qu'il put l'armée de Pépin qui s'avançoit. Il encourage le Roi & ſes guerriers à fondre avec promptitude ſur l'armée des Infidèles, étourdie de la perte de ſon Chef. Celle-ci voulut rentrer dans Rome : elle en trouva les portes fermées ; enfin *elle fut miſe en telle déroute, & ſi vivement pourſuivie, qu'elle fut entierement détruite.*

Cette grande victoire, dûe à l'adreſſe de Valentin, mit bientôt Pépin à portée de rentrer dans Rome, & de rendre de ſi grands ſervices au Pape & à la Religion Catholique, que (dit le Romain) *le Pape de Rome, Clément IV. du nom, conſacra Empereur le noble Roi Pepin.* (*)

Chapitre 10.

L'on juge bien que le ſervice important que Valentin venoit de rendre au Roi ſon Maître, lui acquit une grande

(*) Soit dit en paſſant, l'on ſait que ce ne fut que Charlemagne, fils de Pépin, qui rétablit l'Empire d'Occident. Nous pouvons encore ajouter que le Pape Clément IV, n'a vécu que 400 ans après le Roi Pépin.

considération à la Cour : aussi lui attira-t-elle de la jalousie. De retour avec le Monarque, à Paris, il retrouva Eglantine encore mieux disposée en sa faveur qu'elle ne l'avoit jamais été ; mais Auffroy & Henri, fils du Roi & de la fausse Berthe, rendirent ses visites suspectes ; & l'ayant une fois trouvé chez la Princesse leur sœur, ils allèrent jusqu'à le menacer : il leur répondit avec décence & fermeté. Pépin, qui ignoroit ces détails, gratifia Valentin du Comté de Clermont en Auvergne, & dès-lors la jalousie des deux frères fut extrême. Ils ne savoient quel moyen imaginer pour se débarrasser de ce jeune & bon Chevalier ; enfin cet homme des bois, que l'on avoit, l'année d'auparavant, tenté inutilement de *conquérir*, parut leur fournir un moyen propre à perdre leur ennemi. On porta de nouvelles plaintes contre cette espèce de monstre ; & les deux Princes dirent au Monarque François qu'il n'y avoit que Valentin qui pût venir à bout d'un si redoutable animal. Ils lui firent donc ordonner, par le Roi, de s'en emparer mort ou vif. *Je l'amenerai vif à vos pieds, Sire*, dit Valentin : cette parole ne fut pas plu-

tôt lâchée, qu'on le pressa de la remplir. Il s'y prépara ; Eglantine en frémit, & trembla pour ses jours ; mais Valentin la consola, en l'assurant qu'il invoqueroit son nom comme celui de la Dame de ses pensées, & qu'alors tout lui réussiroit.

Chapitre II.

Quand Valentin fut dans la forêt, & prêt à entrer dans le fort du bois où se tenoit Orson, il dit à son Ecuyer de s'arrêter, parce qu'il vouloit accomplir la promesse qu'il avoit faite de combattre seul l'homme sauvage ; il prit seulement du pain & une bouteille de vin, entra dans le fort du bois, & s'y enfonça, monté ; mais le chemin devenant ensuite impratiquable, il laissa son cheval paître, fit un léger repas des provisions qu'il avoit apportées, & monta sur un arbre, où il passa la nuit. A la pointe du jour Orson parut ; Valentin le laissa approcher sans se découvrir. Orson examina d'abord le cheval avec attention, tourna tout autour, & se mit même à le caresser ; mais comme ses caresses étoient un peu rudes, le cheval rua ; alors le Sauvage se fâcha, &

voulut le tuer & le dévorer ; mais Valentin descendant de son arbre, fondit sur lui l'épée à la main. Orson évitant les coups avec son adresse ordinaire, culbuta son frère, & se colleta avec lui ; mais comme celui-ci n'avoit pas lâché son épée, Orson qui se blessa, fit un grand cri, & lâcha prise. Alors le frère civilisé, loin de se jetter sur lui pour l'achever, banda sa plaie, le pensa avec le vin qu'il avoit apporté : l'homme des bois étonné de cet acte d'humanité, lui témoigna par signes sa reconnoissance. Valentin lui parla, & l'exhorta avec douceur à vivre comme un homme, & même comme un Chrétien. Quoique Orson ne comprît point la parole, il entendit les sons, & en fut si touché, qu'il se laissa lier & conduire d'abord dans le clair de la forêt, où Valentin retrouva son Ecuyer, & ensuite jusques dans la ville d'Orléans.

Chapitre 12.

En entrant dans la Ville, Orson faisoit peur à tout le monde ; chacun craignoit de le recevoir chez soi, & Valentin fut obligé de menacer de le lâcher sur les

refusans. Enfin il l'établit dans une Auberge, où il le prépara tout doucement à faire sa révérence au Roi.

Nous abrégerons les détails de l'éducation que Valentin donna à son frère; on l'accoutuma aisément à boire du vin; il trouva même cette liqueur très-bonne; & en lui en offrant, on lui faisoit faire tout ce qu'on vouloit; il aimoit beaucoup la chair crue, & c'étoit un grand moyen que l'on employoit encore pour le dompter; mais peu-à-peu on l'accoutuma à la chair cuite & au pain: on l'engagea à cacher une partie de sa nudité, le poil dont il étoit couvert le vêtissant assez d'ailleurs: on commença à lui donner quelques idées, & on vouloit lui faire prononcer quelques paroles. Enfin on le présenta à Pépin, qui, en donnant de grands éloges à la force & à l'adresse dont Valentin avoit usé pour le conquérir, & aux soins qu'il avoit pris pour commencer son éducation, ordonna qu'il fût baptisé. Le Roi même voulut être son parrain, avec Milon, Comte d'Angers, & Valentin; le jour même du baptême, le Monarque le fit entrer pendant qu'il étoit à table; Orson, qui n'avoit pas en-

core perdu toute sa voracité, profita de la permission qu'on lui donna de prendre ce qui lui conviendroit sur la table du Roi; il avala tout, but tout le vin du buffet, & amusa beaucoup Pépin, qui trouva qu'il avoit autant de graces naturelles que d'appétit. Cependant on continua de l'instruire des premiers principes de la Religion Chrétienne, & de lui donner assez de connoissance des exercices militaires, pour qu'il pût employer utilement sa force & son courage au service de l'État.

Chapitre 13.

La Cour de France étant revenue à Paris, Eglantine y revit Valentin avec le plus sensible plaisir: elle le félicita sur la nouvelle gloire qu'il s'étoit acquise en domptant Orson; & se faisoit amener, de temps en temps, cet échappé des forêts pour se divertir de sa naïveté.

Auffroy & Henri ne voyoient jamais sans jalousie les bontés de leur sœur pour le jeune & braye Chevalier; ils convinrent de le surprendre dans l'appartement de la Princesse, & de l'y assassiner, en persua-

dant ensuite au Roi qu'ils n'avoient fait que venger l'honneur outragé d'Églantine. Par bonheur, au moment qu'ils voulurent exécuter ce détestable complot, Orson se trouva dans une chambre voisine de celle de la Princesse. Il voit des assassins tomber sur son frère; & quoiqu'il ne le connut que pour son vainqueur, il chercha avec ardeur à le défendre. Il s'élance sur Auffroy & sur Henri: il est prêt à les étrangler, & il leur auroit ôté la vie, si Valentin ne les eût secourus, & ne les eût laissé échapper. Ces ingrats osent porter à Pépin des plaintes, accompagnées de calomnies: mais la sage Églantine & le brave Chevalier en démontrent la fausseté; & le Monarque François, qui peut-être en bonne justice, auroit dû punir du dernier supplice ses deux indignes fils, nés de la fausse Berthe, se contente de les bannir pour quelque temps de sa Cour, & de leur défendre sérieusement d'attaquer l'honneur d'Églantine, & d'attenter à la vie du brave Valentin.

Chapitre 14.

Dans ce temps, le Duc Savary d'Aqui-

taine, vassal du Roi, envoya réclamer son secours contre un certain Chevalier Verd qui l'assiégeoit avec des forces considérables, & vouloit le forcer à lui donner en mariage sa fille, la belle Fézone. Le Roi de France étoit, dans ce moment, obligé de se rendre du côté de Lyon, pour une autre expédition; par conséquent, il fut forcé de remettre à un autre temps le secours de troupes qu'il devoit envoyer au Duc; mais en attendant, il voulut, du moins, que quelqu'un de ses guerriers allât combattre ce redoutable Chevalier Verd, qui défioit toute la Chevalerie de France, & offroit le combat singulier contre quiconque voudroit lui disputer sa belle. Valentin s'offrit pour tenter ce combat, non qu'il prétendît à la main de Fézone, mais uniquement pour l'honneur de la Chevalerie de Pépin: il proposa de mener avec lui, pour toute escorte, Orson. Le Roi consentit qu'il entreprît cette expédition; & il se prépara à partir.

Chapitre 15.

La Princesse Églantine fut très-affligée de voir encore une fois Valentin s'éloi-

gner d'elle, & s'engager dans de nouveaux périls; elle lui en fit des reproches, conçut quelque inquiétude de ce que c'étoit pour Fézone qu'il alloit combattre; & parut même disposée à le suivre, s'il vouloit l'emmener jusques en Aquitaine. *Mais tout amoureux qu'étoit Valentin de sa Princesse, il n'avoit garde*, (dit le Romancier) *de lui laisser faire chose vilaine*: aussi se contenta-t-il de lui répondre que c'étoit uniquement pour se rendre plus digne d'elle, qu'il vouloit faire de nouveaux exploits; qu'il ignoroit quels étoient ses parens; qu'il avoit quelque pressentiment que c'étoit du côté de l'Espagne qu'il devoit chercher sa mere, qu'on lui disoit qui l'avoit autrefois abandonné dans la forêt d'Orléans; que le Chevalier Verd venoit, disoit-on, de ces côtés-là, & avoit pour frère un certain Ferragus, qui possédoit en Portugal un très-beau château; qu'un Devin lui avoit dit que c'étoit de cette part qu'il pourroit avoir des nouvelles de ses parens, & qu'il se feroit reconnoître, au moyen d'un signe singulier, fait en forme de croix qu'il portoit sur l'épaule droite: Eglantine prit encore patience & confiance en la valeur de

son

son Chevalier, & Valentin partit pour l'Aquitaine avec Orson.

Chapitre 16.

Auffroy & Henri n'avoient point perdu de vue le projet de faire périr Valentin : ils crurent que le voyage d'Aquitaine étoit encore une occasion favorable pour l'exécuter ; ils la saisirent, en chargeant un nommé Grigar, espèce de brigand qui leur étoit entierement dévoué, de se mettre à la tête de trente autres coquins déterminés, & d'aller l'attendre sur le chemin, à quelques journées de Paris : ils l'y joignirent effectivement ; & l'entourant, au moment qu'il s'y attendoit le moins, ils l'attaquerent & le blesserent. Cependant, le Chevalier, ayant tiré son épée, se défendit vigoureusement ; Orson qui lui servoit d'Ecuyer, fit, de son côté, un rude carnage ; mais enfin, la valeur des deux frères n'empêcha pas Valentin de succomber sous le nombre, d'autant plus qu'il étoit blessé. Son cheval s'étant renversé sous lui, il fut emmené prisonnier par une quinzaine de ces brigands, dans un château voisin, dont le gouverneur étoit

parent de Grigar, tandis que le reste éprouvoit la vigueur des bras d'Orson & même celle de ses ongles & de ses dents.

Valentin ayant été mis dans une tour, Grigar vint délibérer avec le gouverneur sur ce qu'il y auroit à en faire. L'émissaire des deux Princes étoit d'avis de le faire mourir ; mais le gouverneur ne voulut jamais y consentir, craignant de se faire à lui-même une très-mauvaise affaire. Enfin Grigar prit le parti d'aller rendre compte de sa commission à ses maîtres, & partit pour Paris. Pendant ce temps, Orson s'étant apperçu que Valentin avoit été enfermé dans une tour où il ne pouvoit pénétrer, prit aussi le parti d'aller à pied à Paris, & se rendit tout droit au palais de Pépin. En entrant dans la salle où mangeoit le Roi, il jeta des cris terribles, & prononça le peu de mots qu'il savoit déjà, entre lesquels étoit le nom de Valentin. Il fit entendre, par signes, que ce Chevalier étoit en grand danger, & même qu'il étoit enfermé ; une partie des courtisans voulut rire des gestes & des expressions mal articulées du sauvage ; Auffroy & Henri, sur-tout, vouloient tourner la chose en plaisanterie ; mais le

Roi trouva qu'elle méritoit attention. Dans ce moment Grigar entre dans la salle ; Orson l'apperçoit, & de plaintif qu'il étoit, il devint furieux ; il se jette sur lui, le culebute & veut le dévorer : les Princes s'écrient qu'Orson n'est qu'une bête dangereuse, & qu'il faut le lier ; mais Pépin entrevoit du mystère dans tout cela ; cependant il fait tirer Grigar des mains, ou si l'on veut, des pattes d'Orson ; il tâche de faire expliquer celui-ci ; enfin, il comprend que Grigar a attaqué Valentin, & qu'Orson veut le venger. Alors le Roi ordonne le combat entre eux deux ; on prépare la lice, on leur assigne l'heure, & ils s'y disposent.

Chapitre 17.

Nous supprimerons ici la longue description du combat entre Grigar & Orson, quoique les détails en soient singuliers ; mais il suffit de savoir que malgré l'avantage qu'avoit Grigar d'être armé & à cheval, Orson, qui étoit à pied & presque nud, le culebuta, & lui porta de si rudes coups, que le traître se vit sur le point de rendre l'ame : alors il demanda

Pépin ; & le Roi s'étant rendu auprès du mourant, celui-ci avoua son crime, & indiqua le lieu où Valentin étoit détenu. Le Roi, après avoir ordonné que Grigar perdît à un gibet le peu de vie qui lui restoit, partit lui-même, suivi de ses plus braves Officiers, & arriva le lendemain au château où étoit renfermé Valentin.

Chapitre 18.

Pépin ayant ordonné qu'on lui ouvrît le château, fit sortir de prison le brave Chevalier, & pendre tous les traîtres qui le gardoient : il proposa à Valentin de retourner à sa Cour ; mais celui-ci avoit de trop fortes raisons de se rendre en Aquitaine, pour y consentir ; &, sans nommer les auteurs de l'attentat, ni chercher à s'en venger, il pria le Roi de lui permettre de continuer sa route ; Pépin le lui accorda, après l'avoir comblé de tous les éloges qu'il méritoit.

Valentin & Orson voyageant ensemble, l'ajustement sauvage & la contenance du dernier, faisoient rire les passans, & obligeoient souvent Orson & Valentin même de les punir ; pour éviter de pareils in-

convéniens, le policé engagea le Sauvage à se faire faire une armure d'acier, qui l'habilloit en entier, & à laquelle il s'accoutuma bientôt; de sorte qu'il paroissoit être un véritable Chevalier, assez gauche, à la vérité, & ayant assez mauvaise grace, mais qu'on voyoit, d'ailleurs, être grand & vigoureux.

Les deux frères voyageoient ainsi, lorsqu'ils rencontrerent un vieux Ecuyer pleurant, au coin d'un bois: Valentin lui demanda ce qui l'affligeoit; hélas! dit-il, j'ai perdu mon maître qui étoit le meilleur Chevalier du monde; il a succombé étant allé en Aquitaine pour combattre le verd Chevalier, dans l'espérance d'obtenir la belle Fézonne; hélas! il a subi le sort de bien d'autres: il a été vaincu, & ce maudit Chevalier Verd l'a fait pendre à des arbres qui sont sur la grande place de son château, & auxquels, au moment que j'en suis parti, il y avoit déjà trente-deux Chevaliers accrochés: beau voyageur, croyez-moi, n'allez point faire le trente-troisieme; il vaut mieux renoncer à Fézonne..... Je ne me soucie point de Fézonne, dit Valentin, j'ai bien d'autres amours en tête; mais je suis envoyé pour

savoir quelles raisons a ce verd Chevalier pour vouloir forcer le Duc Savary à lui donner sa fille : s'il en est aimé, le père a tort de la lui refuser ; mais s'il en est autrement, je saurai bien le forcer à laisser Fézonne disposer de son cœur. Orson, qui commençoit alors à bien entendre ce que l'on disoit, mais qui ne pouvoit encore s'exprimer, fit comprendre que puisque Valentin ne vouloit pas de Fézonne, ce seroit lui qui l'épouseroit, & que pour cet effet il combattroit le Chevalier Verd. Valentin rit de cette saillie, & cependant poursuivit son chemin ; & le pauvre Ecuyer sans condition les suivit. Enfin ils arriverent près de la ville, que notre Romancier appelle d'Aquitaine, & qui, à ce que nous croyons, est la ville de Bordeaux ; dès qu'ils commencerent à la découvrir, Valentin demanda à quelqu'un, si c'étoit là la résidence du Duc Savary ? Hélas ! oui, lui répondit-on, & ce pauvre Duc est bientôt prêt d'être forcé de donner sa fille à ce vilain Chevalier Verd, qu'elle ne peut souffrir ; s'il n'est vaincu dans quinze jours, la Princesse est perdue..... Avec la grace de Dieu, j'y mettrai bon ordre, dit alors Valentin : ah !

Seigneur, répliqua celui à qui il venoit de parler, renoncez à ce funeste projet ; vous êtes jeune & beau, & paroissez noble & aimable, les quarante arbres qui décorent la grande place, sont déjà chargés des cadavres d'autant de Chevaliers ; n'allez pas augmenter encore le nombre de ces braves pendus ; il faudroit doubler les rangs, ou dresser une potence exprès pour vous. Valentin se mit à rire, & passa.

A la porte de la ville, il trouva une espèce de messager où de pélerin, à qui il demanda d'où il venoit. Je viens de Portugal, répondit-il, du château d'un brave Géant, nommé Ferragus, & je suis dépêché vers le Roi de France par ce Géant, qui a actuellement dans son château la sœur du bon Roi Pépin ; il la traite avec tous les égards qu'elle mérite, & la console de l'injustice qu'elle a éprouvée à Constantinople, dont elle étoit Impératrice ; je dois bien savoir cette histoire, ajouta-t-il, car j'y étois avec elle, en qualité d'Ecuyer, & je m'appelle Blandimin : Ferragus a été long-tems sans connoître la Dame qu'il avoit dans son château ; mais à présent qu'il est instruit, il m'envoie vers le Roi Pépin, pour lui offrir

d'aller reconduire l'Impératrice Béliſſante à Conſtantinople, & de la replacer ſur ſon trône. Ami, lui dit Valentin, je ſuis trop attaché au Roi Pépin, pour ne pas vouloir partager la gloire d'une expédition qui doit lui faire autant de plaiſir : tu peux ajouter au Roi que tu as rencontré ſon fidèle Valentin ; & qu'auſſi-tôt que j'aurai vaincu le Chevalier Verd, j'irai me joindre à Ferragus, pour reconduire Béliſſante à Conſtantinople. Je ſouhaite, répondit Blandimin, que tout vous réuſſiſſe aſſez bien, pour que vous puiſſiez être du nombre de nos défenſeurs : cela dit, il continua ſon chemin.

Au coin d'une rue de la ville, Valentin apperçut une fontaine, auprès de laquelle il s'arrêta avec Orſon : ils ne penſoient qu'à ſe rafraîchir, lorſqu'un Chevalier paſſant près de là, les regarda fièrement. On l'appelloit communément l'orgueilleux Chevalier : il chercha d'abord querelle à Orſon, parce que celui-ci ne le ſaluoit pas ; il donna un grand ſoufflet au bon Sauvage, qui, ſautant ſur lui, le prit à braſſe-corps, le jetta à terre, & le frappa rudement ; il l'auroit tué, ſi Valentin ne lui eût fait lâcher priſe en diſant pour

toute réprimande à l'orgueilleux Chevalier : Sire, pourquoi avez-vous frappé ce pauvre homme qui ne vous disoit mot ? Ribaud, lui répondit le superbe Aquitain, que ne me saluoit-il ! Et que ne me salues-tu toi-même ! en même temps il tira son épée, & voulut frapper Valentin ; celui-ci tira aussi-tôt la sienne, & d'un seul coup lui abattit la tête. Les voisins de la fontaine, témoins de cette expédition, conçurent une haute idée du Chevalier nouvellement arrivé ; le bruit en parvint bientôt jusqu'au palais du Duc Savary, à qui Valentin, ayant remonté à cheval, se présenta. Il en fut reçu avec distinction, & dit qu'il venoit de la Cour du Roi Pépin, & qu'il étoit envoyé par lui-même, pour donner du secours au Duc & à sa fille, combattre & vaincre le Chevalier Verd.

Que nous serions heureux, dit le bon Duc, si vous mettez à fin cette grande entreprise ! Quatorze Chevaliers sont encore prêts à la tenter comme vous, ils sont là-haut dans ma salle ; je dois leur donner ce soir à souper avec ma fille Fézonne ; je vous invite à être de ce repas ; le Chevalier Verd y viendra peut-être, je ne puis

lui refuser l'entrée de mon château ; il prendra jour pour joûter avec vous ; & si vous n'êtes pas le premier à le combattre, je souhaite que le sort de vos compagnons ne nous effraye pas. Je ne crains rien, dit Valentin, & je ne demande rien que la gloire de délivrer vous & votre fille d'un Tyran : tels sont les ordres que j'ai reçus du Roi mon maître & mon bienfaiteur. Valentin fut d'abord conduit aux pieds de la Princesse, à qui il fit les offres de service les plus nobles & les plus généreuses. Orson étonna le Duc & sa fille ; ils demanderent quelle étoit cette figure habillée toute d'acier ? Valentin expliqua ce que c'étoit qu'Orson, & loua, d'ailleurs, sa force & sa bravoure. Le Duc & la Princesse s'en amuserent ; mais celle-ci remarqua, à travers sa gaucherie, que sa taille étoit avantageuse, & même que les traits de son visage n'étoient point désagréables ; en un mot, avouons avec le Romancier, que la Princesse s'enflamma pour Orson. Celui-ci comprit, en général, que l'on parloit de lui ; & ses démonstrations témoignoient sa satisfaction des éloges qu'avoit fait de lui Valentin, & celle qu'il ressentoit en voyant la Princesse.

On pria les deux frères de se dépouiller de la plus grande partie de leurs armes, & ils entrèrent dans la salle du festin, où les autres Chevaliers qui devoient combattre le Verd, étoient déjà. On se mit à table ; & le repas n'étoit pas bien avancé, quand le Chevalier Verd entra. Courage, Seigneurs, leur dit-il, buvez & mangez ; demain sera votre dernier jour ; je combattrai contre vous ; vous serez tous vaincus & branchés : & toi aussi, dit-il à Orson en le regardant & se mettant à rire. Le Sauvage qui comprit que c'étoit à lui qu'il adressoit la parole, sort brusquement de table, & se saisissant de ce terrible adversaire, il le charge malgré lui sur ses épaules, & lui fait faire trois fois le tour de la salle, comme s'il n'eût porté qu'un enfant, quoique le Chevalier Verd fût alors armé de toutes piéces ; enfin il le jette si rudement contre une muraille, qu'on le croit considérablement blessé : il se relève cependant & fuit de honte, après avoir juré qu'il se vengera le lendemain de cette espèce d'animal. Cependant toute l'assemblée commença à se flatter qu'Orson seroit leur vengeur. Chacun disoit

que s'il ne savoit pas parler, au moins il paroissoit qu'il savoit bien se battre ; la belle Fézonne lui donnoit les œillades les plus tendres, & Orson la regardoit avec une ardeur qui valoit tous les complimens du monde.

Le lendemain, fameux jour d'un combat dont nous abrégerons les circonstances, le Verd Chevalier combattit d'abord contre deux Princes de grande naissance & de haute valeur : l'un s'appelloit Galerand de Champagne, & l'autre Thiris de Savoie : après qu'ils eurent fait tous les efforts qu'on pouvoit attendre de leur valeur, ils furent cependant tués. Valentin fut le troisième combattant : & les prodiges de force & de valeur qu'il fit contre le Verd Chevalier, sont véritablement des faits d'armes merveilleux ; mais enfin ce combat ne fut point décisif, & la partie fut remise au lendemain.

Chapitre 19.

Ce jour, dès le grand matin, on vit paroître sur la lice un Chevalier couvert des mêmes armes que portoit la veille Valentin ; ce n'étoit pourtant pas lui,

mais Orſon, que le premier avoit mis à ſa place pour achever la défaite du Chevalier Verd. Fézonne admira ſa bonne mine dans cet équipage, plus brillant que ſa jacquette de mailles d'acier. Le Duc & la Princeſſe étoient dans le ſecret, mais on n'en avoit point prévenu le Tyran; il s'en douta cependant par la mauvaiſe grace avec laquelle Orſon portait ſa lance & ſe tenoit à cheval; notre Sauvage ne ſe ſervit pas long-temps des armes qu'il ne ſavoit pas manier; après avoir frappé contre l'écu du Chevalier un coup terrible, qui fit grand bruit, & parut même l'effrayer, le redoutable Orſon mit pied à terre, & le combat à l'épée fut fort à ſon avantage; les coups du Chevalier Verd étoient violens, mais ceux d'Orſon furent terribles; enfin celui-ci uſa d'un tour qui lui étoit ordinaire, & auquel l'autre ne s'attendoit pas: Orſon ſaiſit ſon adverſaire à braſſe corps, le renverſa, lui arracha ſon épée, la jetta au loin, & lui tenant la ſienne ſur la gorge, il étoit prêt à le percer, lorſque Valentin arriva, & l'en empêcha. Il eſt juſte, dit-il, qu'il ſubiſſe le même ſort qu'il a fait ſubir à tant d'autres Chevaliers qui le méritoient moins

que lui, & qu'il soit pendu au milieu de la place publique. Ah! dit le Chevalier Verd, succomber dans le combat, & mourir par l'épée, n'est rien; mais subir un pareil supplice, seroit une honte pour moi qui suis Roi; elle rejailliroit sur mon frère Ferragus, & sur ma sœur Esclarmonde. Ecoutez, Prince, dit-il à Valentin, j'ai des secrets importans à vous révéler: accordez-moi la vie. J'y consens, répondit Valentin; si tes secrets en valent la peine, je me contenterai de t'envoyer aux pieds du Roi Pépin: tu lui demanderas pardon d'avoir troublé dans ses possessions, le Duc de Savary son vassal, & d'avoir voulu obtenir par violence la main de sa fille, tu lui rendras foi & hommage-lige pour la montagne verte dont tu es le Roi, & tu confesseras que tu as été vaincu, non pas même par son fidèle Valentin, mais par l'homme sauvage qui le suit..... Je ferai tout ce que vous m'ordonnez, dit le Chevalier Verd; que l'on pense mes blessures, & que l'on me mette en lieu où je puisse vous parler à mon aise.

Le Duc Savary ordonna qu'on prît soin de lui; on mit un appareil à ses blessures,

& le lendemain il se trouva en état de faire à Valentin ses confidences. Nous avons, lui dit-il, dans notre famille des connoissances & des secrets, qui certainement sont de grande importance ; l'écu dont je me suis servi dans tant de combats, & en dernier lieu contre vous & contre Orson, est Fée ; il m'apprend par le son qu'il rend, lorsqu'il est touché de la lance, quel est l'homme à qui j'ai affaire ; il m'a fait connoître que votre naissance étoit illustre, du côté paternel & maternel, que vous étiez fils & neveu d'Empereur & de Roi .... Chevalier, dit alors Valentin, votre écu vous a trompé: ma naissance m'est inconnue ; je suis un enfant exposé : plût à Dieu que je connusse mes parens, quels qu'ils soient, & que quelqu'un pût m'en donner des nouvelles certaines. Vous êtes tel que je viens de vous le dire, reprit le Chevalier Verd ; mon oracle est infaillible ; au reste, je vous enseignerai bientôt les moyens d'en savoir davantage. Mais ce Sauvage qui m'a vaincu, avec une naissance égale à la vôtre, a sur vous quelque avantage. L'honneur de me soumettre n'étoit réservé qu'à lui seul ; l'oracle de notre châ-

teau ayant prononcé que je ne pourrois jamais succomber que sous les coups d'un fils de Roi & de Reine, qui n'auroit jamais sucé de lait de femme, & auroit été élevé par des bêtes féroces. Dès l'instant que sa lance a touché mon écu, le bruit m'a annoncé que ma défaite étoit certaine; & je n'ai plus combattu que pour la retarder quelques momens. Vous avez rencontré juste, dit Valentin, sur l'éducation d'Orson; au reste, cela n'est pas difficile à deviner, en considérant ses manières sauvages; mais quant à sa naissance, rien ne peut nous donner lieu de croire qu'il est de noble extraction; il paroît qu'il a, comme, moi été abandonné; peut-être est-il mon frère. Nos âges s'accordent assez; mais quelle apparence que nous soyons fils de Roi? —Rendez-vous, pour vous en éclaircir, dans le château qu'habite, sur les côtes d'Espagne & de Portugal, ma sœur Esclarmonde. Dans une salle de ce château, est une Tête d'airain qui rend des oracles toujours certains. Vous recevrez d'elle tous les éclaircissemens sur lesquels vous voudrez l'interroger, pourvu que votre présence, brave & noble Chevalier, ne fasse pas

taire l'oracle ; car le charme doit ceſſer dès que la Tête aura été interrogée par le plus preux Chevalier, & par celui qui doit épouſer ma ſœur Eſclarmonde, qui eſt la plus belle & la plus aimable Princeſſe du monde.

Valentin, charmé d'entrevoir du moins, la poſſibilité de ſavoir quels étoient ſa naiſſance & ſes parens, & quel ſeroit ſon ſort, prit auſſi-tôt la réſolution de partir pour le Portugal. Il fit le vœu de ſe mettre dans trois jours en chemin pour aller conſulter la Tête d'airain ; il le déclara au Duc Savary & à la belle Fézonne, & l'accomplit, comme nous le dirons dans un moment.

Chapitre 20.

Pendant les trois jours que Valentin reſta encore en Aquitaine, Orſon, qui avoit très-bien compris que Fézonne étoit un prix dû à celui qui vaincroit le Verd Chevalier, témoigna, plus par ſignes que par paroles, qu'il ne prétendoit pas négliger une ſi brillante récompenſe. On convint qu'elle lui étoit dûe ; mais Valentin exigea que l'on demandât à la Prin-

ceſſe ſi ſon cœur & ſon inclination ne s'y oppoſoient pas. Fézonne déclara en rougiſſant qu'elle ne trouvoit rien qui lui fût déſagreable dans l'exécution de la promeſſe de ſon père. On célébra donc les fiançailles d'Orſon & de Fézonne ; mais comme on ne trouva pas encore le vainqueur du Verd Chevalier aſſez inſtruit de ſa religion, aſſez façonné aux uſages du monde, & aſſez éloquent pour être traité à la Cour du Duc Savary, comme héritier préſomptif du Duché d'Aquitaine ; on remit la célébration complette à la fin de la nouvelle expédition qu'Orſon alloit tenter. Le fiancé & la fiancée avoient le même deſir d'aſſurer leur bonheur. L'heureux Orſon ſavoit plaire même avant de ſavoir parler ; mais le Duc engagea ſa fille à différer, & Valentin y força en quelque manière Orſon, auquel il ſervoit de père.

Pendant que Valentin & Orſon faiſoient les exploits que nous venons de raconter, l'Ecuyer Blandimin étoit arrivé à la Cour de Pépin. Le Roi qui l'avoit reconnu, lui avoit demandé avec empreſſement des nouvelles de ſa malheureuſe ſœur de Béliſſante. L'Ecuyer l'avoit aſſuré

qu'il étoit venu exprès pour lui en donner, & l'engager à la rétablir sur le trône, mais qu'il ne pouvoit lui dire où elle étoit, que le Roi n'eût pris des mesures pour la ramener à Constantinople. Pépin l'assura qu'il étoit très-disposé à lui donner cette satisfaction; en attendant il lui fit nombre des questions sur la façon dont l'Impératrice avoit quitté la Grèce, & étoit passée en France; il comprit par les réponses de Blandimin, qu'étant déjà grosse quand elle avoit quitté la Grèce, elle avoit mis au monde, dans la forêt d'Orléans, deux enfans, que l'on reconnut aisément, en rapprochant les époques & les circonstances, pour être Valentin & Orson. Le Roi avoua avec plaisir qu'il avoit retrouvé à la fois sa sœur & ses deux neveux.

Peu de jour après arriva auprès de Pépin le verd Chevalier, dont le récit & la soumission prouverent quels étoient la force & le courage des deux jeunes Princes. Pépin en fut enchanté, renvoya le Chevalier Verd chez lui, lui recommendant de passer par l'Aquitaine, & de dire à Valentin & à Orson de venir le joindre à Constantinople. Mais quand le Chevalier

revint en Aquitaine, il y avoit déjà long-temps que les deux Princes avoient quitté le Duc Savary & la belle Fézonne.

Chapitre 21.

Pépin se mit promptement en marche pour la Grèce, avec une suite guerrière & nombreuse. En passant par Rome, il engagea le Pape à lui donner une armée, d'autant plus qu'il venoit d'apprendre que les Sarrasins, à la tête desquels étoit le Soudan Noradin, venoient d'assiéger la Capitale de l'Empire d'Orient. Pépin marcha donc pour la délivrer, à la tête (dit notre Romancier), de près de deux cents mille hommes, qui, après avoir reçu la bénédiction du Saint Père, & avoir entendu Messe chantée avec solemnité, s'embarquerent, & descendirent à la vue de l'armée assiégeante. Cette arrivée imprévue déconcerta la plupart des Barbares; mais le Soudan trouva que plus il alloit avoir d'ennemis à combattre, plus il auroit de gloire à les vaincre. Cependant les premiers exploits des Chrétiens furent bien capables de lui faire rabattre de sa fierté. L'Empereur de Grèce, ayant été

averti de l'approche de l'armée Françoiſe & Romaine, fit une vigoureuſe ſortie ; & Pépin ayant en même-temps attaqué Noradin, la bataille fut terrible. Nous en ſupprimons les détails ; il ſuffit de dire que le Chevalier Verd, qui, n'ayant plus trouvé Valentin & Orſon en Aquitaine, étoit venu joindre le Roi Pépin, y fit des merveilles ; enfin l'armée Sarraſine fut forcée de s'écarter, & de l'aiſſer l'armée Françoiſe & Romaine ſe joindre à celle de Grecs, & camper ſous les murs de la Capitale. Pépin & Alexandre ſe trouverent réunis dans cette grande ville, avec d'autant plus de ſatisfaction, que l'un & l'autre s'entretenoit & s'attendriſſoient ſans ceſſe ſur l'infortunée Béliſſante.

Chapitre 22.

Pendant ce temps Valentin & Orſon s'étoient embarqués pour aller à la découverte du château d'Eſclarmonde, & étant arrivés ſur la côte d'Eſpagne, ils avoient apperçu un palais magnifique & brillant ; & après en avoir demandé le nom, ils avoient reconnu que c'étoit celui d'Eſclarmonde. On leur avoit parlé en même-

temps de la Tête d'airain, mais on leur avoit fait sentir toutes les difficultés qu'éprouvoient ceux qui vouloient la voir & l'interroger. On croit bien qu'elles n'avoient pas rebuté Valentin : il se présente à la porte du château, & demande à parler à la Dame : celle-ci, sans faire baisser le pont-levis, paroît à travers les creneaux, & lui demande ce qui l'amene. Je veux consulter la Tête, répondit-il ; vous ne le pouvez, réplique Esclarmonde, si vous ne m'apportez un gage d'un de mes frères, qui consente que je vous reçoive, ou que vous ne combattiez avec mon Châtelain, qui va sortir pour rompre avec vous au moins une lance. Je préfere ce dernier parti, dit Valentin ; je ne crains point votre Châtelain, quelque brave Chevalier qu'il puisse être. Le Châtelain sort armé de toutes pièces, la lance en arrêt, de l'air le plus fier & le plus avantageux : Valentin l'attend, & dès le premier coup de lance, le désarçonne, & lui fait mordre la poussière. Le vaincu, toujours arrogant, propose le combat à outrance ; on l'accepte, & il est encore dompté. Son audace ne s'abaisse point ; & étant prêt à succomber sous les coups

de Valentin, il refuse de demander la vie ; enfin il lui perce le cœur.

La Princesse étonnée de ces exploits, introduit Valentin dans son château, & le traite avec distinction. Elle lui demande qui il est : je suis, lui dit-il, un malheureux Aventurier inconnu ; je m'appelle Valentin : j'ignore quel est le père qui m'a engendré, & la mère qui m'a conçu ; mon compagnon que vous voyez-ici, ne connoît pas plus ses parens que moi, & a été nourri par des bêtes sauvages. En même-temps Valentin remit à la Princesse l'anneau que le Chevalier Verd lui avoit donné pour qu'il se fit connoître d'Esclarmonde. Elle vit alors que le Chevalier avoit toutes les recommendations qu'elle pouvoit desirer ; & que c'etoit par bravoure & noblesse de sentiment qu'il avoit préferé le parti de vaincre le Châtelain, à celui de présenter tout d'un coup les titres qu'il avoit pour entrer dans le Château. Il y entra donc, y fut reçu avec honneur & applaudissemens, soupa, ainsi qu'Orson, avec la Princesse, qui leur fit la meilleure chère possible, & s'enflamma pour Valentin, qui, de son côté, s'enflamma pour elle. Le lendemain elle les conduisit

dans la salle, où la Tête d'airain, placée sur une colonne de jaspe, rendoit ses oracles. A l'entrée de cette salle, Valentin & Orson furent étonnés de trouver d'un côté un Géant, armé d'une massue, qui les menaçoit, & de l'autre un Lion rugissant qui vouloit les dévorer. Les deux frères reculerent d'un pas, & se préparoient à se défendre; mais, leur dit Esclarmonde, ne craignez rien, si vous êtes fils de Roi; ces monstres ne pourront vous faire aucun mal. Ah! nous ne sommes que des Aventuriers, dit Valentin, mais nous ne craignons rien: en même temps il s'avance contre le Lion; celui-ci paroît d'abord vouloir se jeter sur lui avec fureur; mais l'ayant reconnu, il se prosterne à ses pieds: le Géant veut attaquer Orson; mais le combat finit aussi promptement, quoique d'une façon plus triste pour le Géant, auquel Orson arracha sa massue, avec laquelle il l'assomme. Princes, leur dit alors Esclarmonde, la noblesse de votre naissance est connue: voyons ce que l'oracle vous apprendra de plus. En même-temps elle entra avec eux dans la salle, qui étoit ornée avec la plus grande magnificence;

ils

ils approchèrent de l'oracle, & dès qu'ils l'interrogèrent, il parla avec rapidité & éloquence ; il expliqua tout le myſtère de la naiſſance de Valentin & d'Orſon, comment la Reine Béliſſante avoit été injuſtement accuſée ; enfin, il aſſura qu'Orſon, qui avoit encore de la peine à exprimer les mots qu'il entendoit, parleroit librement lorſqu'on lui auroit coupé un filet qu'il avoit ſous la langue. L'opération fut bientôt faite par Valentin, & Orſon fut bien étonné de ſe trouver tout d'un coup auſſi éloquent que les autres hommes, & même que les plus grands Orateurs. Eſclarmonde fut enchantée d'apprendre que Valentin étoit auſſi digne, par ſa naiſſance que par ſes exploits, de l'amour qu'elle avoit pour lui ; cependant la tête d'airain, après avoir donné ces admirables éclairciſſemens, tomba de deſſus ſon piédeſtal, ſe briſa, & ne parla plus ; & cet événement fit connoître qu'elle avoit été interrogée par le plus preux & le plus vaillant Chevalier du monde. Eſclarmonde enchantée, ſe trouva très-flattée de la conquête de Valentin ; & pour ſe l'aſſurer, elle promit de ſe convertir à la foi chrétienne, comme avoit fait ſon frère le Chevalier Verd ;

car ils étoient nés de race Sarrasine & Mahométane.

Chapitre 23.

Esclarmonde avoit dans son château un petit nain, qui étoit grand magicien ; il s'appelloit Pacolet, il avoit fabriqué, par art de négromancie, un petit cheval de bois, qui le transportoit en l'air où il vouloit, avec une vîtesse surprenante. Quand il vit que sa maîtresse étoit prête d'épouser Valentin, & de se faire Chrétienne, il crut devoir en informer Ferragus : il monte aussi-tôt sur son petit cheval, & le voilà en Portugal. Il apprend au Géant que sa sœur va épouser un Chevalier Chrétien, & qu'elle va elle-même être baptisée. Ferragus en est très-fâché au fond du cœur, mais il dissimule. Retourne, dit-il à Pacolet, & dis à ma sœur que je la prie de différer son mariage de quelques jours, & que je vais me mettre en chemin pour assister à sa noce. Le nain s'acquite de sa commission. Esclarmonde lui reproche d'avoir fait ce voyage sans l'en avoir prévenue, & craint que l'arrivée de Ferragus, loin de donner de l'éclat à sa noce : ne serve qu'à la troubler. Mais du moins, lui dit-elle, puisque tu es allé au château

de mon frère, pourquoi ne t'es-tu pas informé si une belle Chrétienne qui y demeure depuis près de vingt ans, y est encore en bonne santé ? car l'oracle de la tête d'airain nous a appris que c'étoit l'Impératrice Bélissante, mère des deux Princes que voici. Ah ! dit Pacolet, je n'y ai pas pensé, mais je vais retourner en Portugal, & je serai bientôt revenu. Effectivement, il repart le soir, & est de retour le lendemain matin. J'ai fait mon second voyage, dit-il à Esclarmonde & à Valentin ; la mère de ces Seigneurs Chevaliers est encore dans le château de Ferragus, qui n'attend que des nouvelles de Constantinople pour la reconduire & la replacer sur son trône ; mais le Seigneur Géant est déjà parti, & il ne tardera pas d'arriver ici, car il vient par mer ; & le vent lui étant favorable, il fait autant de diligence que s'il étoit monté sur mon cheval. Cette dernière nouvelle déplut toujours à la belle ; elle craignoit l'arrivée de son frère. Il arriva, faisant d'abord la meilleure mine du monde à sa sœur & aux deux Chevaliers François ; il leur fit même entendre qu'il vouloit aussi se faire baptiser ; & Valentin & Orson lui ayant parlé de leur mère, il les invita à venir se réjoindre à elle dans

ſon beau château de Portugal. Venez-y auſſi, dit-il à ſa ſœur, venez-y célébrer vos noces ſous les yeux de la noble Béliſſante : qu'elle ſera contente de revoir ſes enfans, & de pouvoir vous regarder comme étant du nombre ! Les deux frères ſe laiſſèrent aiſément perſuader ; Eſclarmonde, quoique toujours en défiance, n'oſa ſe refuſer aux inſtances de ſon frère ; & on s'embarqua pour le Portugal, ſur les mêmes vaiſſeaux qui avoient amené Ferragus. Mais la nuit ſuivante de l'embarquement, le Géant Sarraſin ayant donné ſes ordres ſecrettement, & fait prendre le moment où les deux frères dormoient, ſes gens ſe jettèrent ſur eux, les chargèrent de chaînes, les enfermèrent à fond de cale, ſans qu'il leur fût même poſſible de voir le jour. La déſolation d'Eſclarmonde, quand elle apprit cette nouvelle, fut extrême ; mais bien loin qu'elle pût parvenir à toucher ſon frère, celui-ci la fit étroitement garder dans ſa chambre, & l'empêcha d'avoir aucune communication avec les priſonniers. Ce fut dans cet état que l'on arriva au château de Portugal. Ferragus fit deſcendre d'abord Eſclarmonde, & la confina dans une chambre ; enſuite on amena, pieds & poings liés, les malheureux

Valentin & Orſon. Béliſſante qui ne les connoiſſoit point, & qui n'étoit point prévenue de leur arrivée, ſentit cependant ſon cœur s'émouvoir, lorſqu'elle apperçut ces deux Chevaliers qu'on traînoit en priſon; elle leur demanda de quel pays ils étoient; ils lui répondirent qu'ils étoient François, & ſujets du Roi Pépin; elle ſe troubla encore davantage. Bientôt Ferragus les ſépara d'elle, pour les plonger dans un horrible cachot, & retourna ſignifier à ſa ſœur que s'ils n'embraſſoient la loi de Mahomet, il alloit les faire périr ignominieuſement. Eſclarmonde étoit déſolée : il lui étoit du moins permis de voir la femme de Ferragus, qui la conſola de ſon mieux. Elle y trouva Béliſſante, qu'elle acheva d'accabler, en lui découvrant qu'Orſon & Valentin étoient ſes fils. Mais tandis qu'elles étoient dans la déſolation, Pacolet leur offrit ſon ſecours; & ſon art & ſon adreſſe leur donnèrent lieu d'eſpérer qu'il réuſſiroit dans ſon entrepriſe. Nous allons voir comment il s'y prit pour leur rendre cet important ſervice.

Chapitre 24.

Pacolet, dès la nuit ſuivante, ſe tranſ-

porta dans la tour, au fond de laquelle étoient les cachots qui renfermoient les deux Princes. Au moyen de quelques paroles, il en ouvrit aisément toutes les portes, & arriva jusqu'à eux. Quand les Chevaliers entendirent qu'on pénétroit dans leur prison, ils ne doutèrent pas qu'on ne vint les chercher pour les mener au supplice : Orson s'arma d'une terrible barre de fer qu'il arracha, & dit qu'il vouloit, du moins, avant sa mort, priver de la vie quelques-uns de ses bourreaux ; mais Pacolet, sans trop s'avancer, l'arrêta en lui disant ces mots : « Sire Chevalier, » prenez garde de vous tromper ; si vous » m'assommez en croyant vous venger de » vos ennemis, vous vous déferez de ce- » lui qui vous rend déjà & qui veut vous » rendre encore les plus grands services. » Je suis Pacolet, je respecte infiniment » le Géant Ferragus, mon terrible & gra- » cieux Souverain ; mais il ne m'a pas » consulté quand il en a agi avec vous » comme il a fait ; & je blâme son pro- » cédé : suivez-moi, je vous tirerai de » l'embarras où vous êtes, & je vais vous » mettre à portée de revoir votre mère, » & vous, Valentin, l'objet de votre » amour ».

Pacolet ne fut pas long-temps sans tenir parole : il endormit si bien tous les gardes, que les prisonniers sortirent sans la moindre difficulté. Le sommeil gagna tous ceux qui pouvoient les empêcher de pénétrer jusqu'à l'appartement de Bélissante, & ils y arrivèrent. Il seroit difficile de rendre quels furent les sentimens de l'Impératrice lorsqu'elle retrouva ses deux fils : Esclarmonde n'étoit pas moins aise de voir son cher Valentin délivré ; mais Pacolet abrégea leur tendre conversation, en leur représentant qu'il n'y avoit pas un moment à perdre pour s'évader. Orson avoit bien quelque tentation d'étrangler Ferragus avant de quitter son château, mais on modéra sa vivacité ; & Pacolet les ayant fait descendre, les conduisit jusqu'au port. Ils y trouvèrent une galère prête à les recevoir ; ils s'y embarquèrent tous quatre ; & Pacolet ayant demandé aux deux Princesses & aux deux Princes où ils vouloient être conduits, & ayant su qu'ils desiroient aller en Aquitaine, il fit voguer la galère de ce côté là.

Chapitre 25.

Quand le Géant Ferragus eut appris que ses deux prisonniers, ainsi que Bélissante

& sa sœur, lui étoient échappés, il entra dans la plus horrible fureur. Il résolut d'abord d'aller saccager le château d'Esclarmonde, espérant qu'elle y seroit retournée : il arma, pour cet effet, tous ses gens, &, partie par terre, partie par mer, ils arrivèrent au château, où ils ne trouvèrent personne. Ferragus, toujours furieux leur fit continuer leur chemin pour aller jusques en Aquitaine, où il eut quelque soupçon que du moins Orson pourroit s'être rendu. Il ne s'étoit pas trompé. La galère sur laquelle étoient embarqués nos deux Héros & nos deux Héroïnes, avec Pacolet, avoit pris cette route ; & se trouvant près du port de la ville du Duc Savary, Orson avoit si ardemment desiré de s'y arrêter, pour voir sa fiancée, la belle Fézonne, que le reste de la compagnie y avoit consenti. Mais pour mettre plus de mystère dans leur arrivée, ils étoient descendus à quelque distance de la ville, & n'y étoient entrés que déguisés. Orson s'étoit armé de pied en cap en brave Chevalier ; & ayant été se promener ainsi, la visière de son casque baissée, sur la grande place du château, avec Pacolet, qui lui servoit d'Ecuyer, le Duc, frappé de sa bonne mine, lui fit proposer de s'attacher

à son service, pensant qu'il lui seroit utile contre les attaquans de Ferragus, que l'on venoit d'apprendre qui étoient entré en Aquitaine. Orson s'engagea volontiers à son service, & proposa même son frère, qu'il fit venir de l'auberge obscure dans laquelle ils s'étoient tous retirés d'abord. Savary fut très-content de la recrue de ces deux Chevaliers inconnus. Cependant il ne les employa pas au-dehors dans la première affaire qu'il eut à la tête de ses troupes avec Ferragus. Il fit une vigoureuse sortie avec l'élite de sa Chevalerie, & elle réussit mal. Les Aquitains furent entièrement défaits; Baudry, Gautier, Galleran, le hardi Glorian, & Antoine, (le bon Maréchal du Duc) furent tués; enfin, le Duc lui-même fut fait prisonnier. La consternation fut extrême à la ville & à la cour d'Aquitaine; la belle Fézonne se désoloit & s'arrachoit les cheveux: *Ah! mon cher père, mon cher père*, s'écrioit-elle, *hélas! si mon fiancé Orson étoit ici, ce seroit lui qui tiendrait Ferragus, au lieu que c'est Ferragus qui vous tient.* Valentin & Orson, toujours sans se faire connoître, s'empressèrent bien vîte à venger le Duc. Valentin rallia les Aquitains, se mit à leur tête, &

se prépara à attaquer de nouveau les Infidèles : Orson & Pacolet s'échappèrent secrettement ; &, déguisés en Sarrasins, pénétrèrent dans le camp de Ferragus. Le petit sorcier, par un effet de son charme, endormit toutes les sentinelles & les gardes, & arriva à la tente où Savary étoit gardé ; Orson le délivra, & lui proposa de retourner dans sa ville. Savary étonné de la hardiesse avec laquelle on étoit venu le mettre en liberté, & n'ayant garde de reconnoître pour Orson un homme qui parloit avec autant de liberté & d'éloquence, rendit mille graces à son libérateur, le suivit, &, chemin faisant, lui promit de lui accorder sa fille Fézonne en mariage, & de lui donner la moitié de son Duché : j'avois bien, lui dit-il, quelque engagement avec un certain Chevalier, moitié homme, moitié sauvage, qui nous a défait du Chevalier Verd ; mais puisqu'il ne revient pas, depuis long-temps que nous l'attendons, & qu'il n'est point ici pour épouser ma fille, je le crois mort, & j'agis en conséquence. Orson, déguisé, parut accepter ses offres avec grande reconnoissance ; mais en rentrant dans la ville, où ils furent reçus avec de grandes acclama-

tions, il fut question de proposer la chose à la belle Fézonne. Son père même lui présente le Chevalier qui l'a délivré ; mais Fézonne, se souvenant des engagemens qu'elle a pris avec Orson, le refuse, & dit qu'elle a donné sa foi à un brave sauvage, qui certainement n'a pu la séduire par ses paroles & ses complimens, & qui sûrement sait aussi bien aimer qu'il sait bien se battre. Orson est enchanté de la fidélité de sa belle maîtresse ; il se fait connoître, & bientôt son frère Valentin, leur mère Béliſſante & Esclarmonde, sont également reconnus.

Chapitre 26.

Ces intéressantes personnes se réunissent dans le palais de Savary, & leur histoire étant bien expliquée, les Aquitains reprennent courage ; les deux frères se mettent de nouveau à leur tête ; ils retombent sur l'armée de Ferragus ; & quoique celui-ci fasse des efforts incroyables pour les dompter, les Chrétiens ont le dessus. On fait un grand carnage des Sarrasins, qui sont obligés de se retirer en arrière, mais qui cependant ne sont pas tout-à-fait chassés de l'Aquitaine. Le Duc Savary fait célébrer le mariage d'Orson &

de Fézonne, en préfence de l'Impératrice & d'Eſclarmonde: les deux époux goûtèrent, du moins pendant quelques jours, le bonheur d'être unis, en attendant qu'ils fuſſent obligés de ſe ſéparer, Béliſſante & ſes deux fils devant partir pour Conſtantinople.

Chapitre 27.

Cependant les nouvelles meſures que l'on apprit que prenoit Ferragus contre le Duc Savary, retardèrent ce départ; on ſut qu'il alloit ſe rapprocher de la ville avec de nouvelles forces, & qu'il avoit appellé à ſon ſecours le Roi Trompart, Prince puiſſant, à qui il avoit promis Eſclarmonde en mariage, s'il pouvoit l'enlever à Valentin, & Adramin, fameux & terrible Magicien.

D'un autre côté, on apprit en Aquitaine que Conſtantinople étoit vivement preſſée par les Sarraſins, & que Pépin & le Chevalier Verd avoient bien de la peine à la défendre. Valentin trouva que dans ces circonſtances il ſeroit imprudent d'y mener les Dames, & qu'il falloit d'abord s'aſſurer de l'état des choſes. Pacolet, qui étoit un homme à expédiens, en propoſa un; ce fut de mettre Valentin en croupe derrière lui ſur ſon petit cheval de bois,

& de le transporter en une nuit dans la capitale de l'Empire Grec; ce projet étoit fait pour être applaudi & exécuté ; ils y furent l'un & l'autre le lendemain à l'heure de vêpres; & un peu avant que Pépin & l'Empereur se missent à table pour souper, Valentin entre dans la salle à manger du palais Impérial. Les Officiers du palais & l'Empereur même sont étonnés de voir paroître tout d'un coup un Chevalier étranger, dont la bonne mine les frappe; mais le Roi reconnoît aisément son fidèle Valentin; il l'embrasse, & demande à l'Empereur la permission de le faire souper avec eux. Le Chevalier, sans paroître étonné de ce qu'on lui faisoit un tel honneur, dit aux deux Monarques : vos Majestés peuvent d'autant mieux me placer à leur table, que je suis fils de l'un de vous deux, & neveu de l'autre. Ces mots méritoient certainement une grande explication, Valentin la leur donna tout en soupirant; il leur apprit ce que lui avoit révélé la tête d'airain, ce qu'étoit devenue Bélissante, & dans quel lieu elle se trouvoit actuellement. Toutes les circonstances de son récit se liant parfaitement ensemble, il fut accueilli, embrassé & fêté des deux Princes & de toute leur Cour.

Pendant ce temps, Blandimin, qui avoit reconnu Pacolet, avec qui il avoit vécu dans le château de Ferragus, lui faisoit les honneurs de la table de Officiers de l'Empereur ; tout alloit le mieux du monde : après être convenu qu'on se reposeroit le jour suivant dans la ville, on résolut que le surlendemain Valentin retourneroit avec Pacolet en Aquitaine ; mais ce jour de repos fut bientôt changé en un jour terrible & funeste. Dès le grand matin, on vit les enseignes Sarrasines flotter, & s'approcher de la ville ; le Soudan avoit reçu de nouveaux secours, & vouloit presser Constantinople plus vivement que jamais. On résolut de faire une vigoureuse sortie, & on y employa la moitié de l'armée Chrétienne renfermée tant dans les murs que dans le camp retranché sous la ville. Le Chevalier Verd se mit à la tête, & Valentin voulut absolument s'y joindre. La bataille fut sanglante, les deux Chevaliers y firent des merveilles ; mais ils ne purent empêcher que grand nombre de Grecs n'y périssent, & eux-mêmes furent tous deux faits prisonniers. Les deux Monarques furent au désespoir, sur-tout de ce dernier accident ; ils ne pouvoient s'en consoler ; Pa-

colet releva leurs espérances. Sire, leur dit-il, fiez-vous à moi, & dès demain vous verrez ce que je vais faire. En effet, le lendemain il se transporta au camp du Soudan, qui vouloit condamner à mort Valentin & le Chevalier Verd, sans les connoître autrement que comme des Chevaliers, qui, ayant fait un grand carnage des siens, étoient bons à ôter aux ennemis.

Chapitre 28.

Noradin étant donc sur son tribunal, prêt à condamner à mort ces deux braves & innocens Chevaliers, tout d'un coup Pacolet paroît devant lui. Le Soudan le connoissoit très-bien, & Pacolet etoit aussi très au fait des affaires du Soudan. Comme ce drôle-là se mêloit de plus d'un métier, Noradin l'avoit employé pour se concilier les bonnes graces de la femme de Ferragus, dont il y avoit long-temps qu'il étoit amoureux. L'entremetteur lui avoit toujours répondu que c'étoit un Dame si vertueuse, qu'il n'étoit pas possible de la séduire ; mais pour le coup, il sentit qu'elle lui serviroit d'un beau prétexte pour attraper le Soudan d'Egypte. Il lui dit donc, en le saluant respectueusement, je viens de Portugal, en toute diligence,

sur mon petit cheval ; que bien vous connoissez ; & j'ai des nouvelles si importantes & si intéressantes à dire à votre Majesté, qu'il faut qu'elle m'écoute en particulier, toute affaire cessante. Le Soudan, qui se douta qu'il devoit être question de la femme de Ferragus, renvoya au lendemain le jugement & l'exécution des prisonniers, & se retira avec Pacolet au fond de sa tente ; là Pacolet lui dit : « Par » Mahomet, Seigneur Soudan, je viens » vous apprendre que vous avez belle » occasion de recevoir satisfaction de la » Dame épouse du Géant mon maître ; » il s'en est allé en Aquitaine pour courir » après sa sœur Esclarmonde, qu'un Che- » valier François lui a enlevée ; pendant » ce temps la Dame est seule en son châ- » teau, & m'a enchargé de vous dire que » si voulez y venir, l'occasion est belle. Si » ferai, dit le Soudan ; & dès que j'aurai » expédié le supplice de ces deux Cheva- » liers que tu viens de voir, nous nous » arrangerons pour partir ensemble. Ce » sera dès demain matin, si vous voulez, » dit Pacolet, mon cheval est tout prêt, » & le soir suivant je vous remets dans le » château de Portugal ; mais, ajouta-t-il, » je vous préviens d'une chose ; c'est que

» des deux Chevaliers que vous tenez » entre vos mains, l'un eſt le frere de » Ferragus, contre lequel il eſt bien en » colère, car il s'eſt fait Chrétien; l'autre » eſt ce même Chevalier François qui a » débauché ſa ſœur Eſclarmonde; ainſi il » vous eſt fort important de ne pas faire » mourir aujourd'hui ces deux ennemis » de Ferragus, mais de les garder pour » ôtages en cas qu'il vous arrive quelque » accident dans ſon château : s'il décou- » vre que vous y avez été, vous lui direz » que votre intention étoit de lui offrir » ces deux victimes. Après tout, vous » ſerez bien le maître de les faire pendre » quand vous ſerez de retour ici dans » deux jours ».

Le bon Sultan Noradin, aveuglé par l'amour, & peu éclairé d'ailleurs, crut tout ce que lui diſoit le ſubtil Pacolet, & convint avec lui que le lendemain, avant la pointe du jour, le fourbe viendroit le prendre dans ſa tente avec ſon petit cheval, & qu'ils partiroient pour le Portugal; il prit des prétextes bons ou mauvais pour que ſon armée ne fût point inquiète de lui pendant deux jours, fit bien régaler Pacolet, & ſe coucha de bonne heure pour être plutôt prêt. Le

petit sorcier se garda bien de dormir ; & quand tout le monde fut couché dans le camp, il redoubla le sommeil de tous ceux auprès de qui il avoit à passer, & pénétra jusqu'au lieu où l'on gardoit les deux Chevaliers ; il rompit lers fers, & leur proposa de partir & de retourner dans la ville, ce qu'ils firent sous sa conduite, avec le même succès qu'il avoit eu pour les délivrer. Cette expédition faite, il retourne vers le Soudan, le réveille même avant l'aurore, & l'engage à partir sans perdre un moment. Noradin y consent ; ils traversent les airs, & arrivent dans une ville que Pacolet assure être en Portugal, quoique à peine le cheval eût-il fait deux caracoles en l'air avant d'y entrer. Le Soudan voit un palais qui avoit l'air bien grec pour un château de Ferragus ; aussi étoit-ce le palais même de l'Empereur Alexandre. Le petit traître lui fait monter un escalier, traverser un appartement ; & après qu'on lui a dit de frapper à une porte, qu'il croit être celle de sa maîtresse, il se trouve enfermé dans une espèce de prison ; alors le Nain va avertir l'Empereur & le Roi Pépin, qui retrouvent à la fois, & leurs Chevaliers délivrés, & leur ennemi entre leurs mains. Le Soudan

juroit fort contre Pacolet ; on voulut le faire arrêter ; malheureuſement on lui avoit laiſſé ſon ſabre, il s'en ſervit pour maſſacrer pluſieurs Ecuyers de l'Empereur & du Roi. On l'arrêta cependant ; & Pacolet, qui ſavoit qu'il deſtinoit les deux Chevaliers au ſupplice, ouvrit l'avis qu'il falloit lui faire ſubir la même peine. Cet avis fut ſuivi, & le Soudan pendu aux créneaux de la ville, de manière que tout le camp Sarraſin pût le voir. Cette cruelle expédition, loin d'abattre le courage des Sarraſins, ralluma leur fureur ; ils élurent pour Soudan, Bruyant, oncle de Noradin, & continuèrent de preſſer le ſiége de Conſtantinople : dans ces circonſtances, Valentin crut ne devoir pas abandonner ſon père & ſon oncle ; il fit donc partir Pacolet ſeul ſur ſon petit cheval, pour retourner en Aquitaine, porter de ſes nouvelles à ſa mère & à ſon frère, & leur rendre compte de l'état des choſes. Pacolet partit, arriva heureuſement à ſon ordinaire, & l'on fut bien ſatisfait de ſes récits.

Chapitre 29.

Cependant le Roi Trompart avoit joint Ferragus ; mais cette jonction lui fut

moins utile que l'arrivée de l'enchanteur Adramin : c'étoit un drôle qui prétendoit en savoir aussi long que Pacolet, & être même en état de lui apprendre son métier ; il promit à Ferragus monts & merveilles, & alla sur le champ exécuter son projet, ainsi qu'il l'avoit conçu, & que l'on va le voir.

Il se présente à la porte de la ville, déguisé en payſan portant des vivres ; on le laisse entrer ; & après avoir jeté ses herbes sur le marché, il court au palais, & demande avec empressement Pacolet ; on le lui indique, & il se fait reconnoître de lui comme son ancien camarade ; car (dit le Conte) ils avoient étudié ensemble la sorcellerie dans la ville de Tolède. Mon ami, lui dit Adramin, tu sais que j'étois attaché au Roi Trompart ; mais je suis fort mécontent de ce Seigneur ; hier il me refusa justice d'un de ses gens, qui m'avoit dondé depuis peu cinquante coups de bâton, pour un petit tour d'espiéglerie que je lui avois joué. J'ai résolu de quitter son service, & de m'attacher à celui où tu te trouves toi-même ; nous ne pouvons manquer d'y faire fortune, parce que, joignant ensemble nos talens, nous divertirons infiniment les Princes & Sei-

gneurs de ce pays-ci. Nous pouvons commencer dès ce soir à faire, en leur présence, des tours de passe-passe, auxquels les Dames applaudiront sûrement. Pacolet, moins fin dans ce moment qu'à son ordinaire, accueillit très-bien son confrère, & fut charmé d'avoir un camarade avec lequel il pût effectivement exécuter des scènes plaisantes. Il le présenta au Duc, au Prince Orson & aux Dames de la Cour. On convint que le soir, après le souper, les deux sorciers s'exerceroient dans la salle, à l'envi l'un de l'autre, & cela fut exécuté de la manière la plus agréable. Adramin fit paroître d'abord tout en feu; on avoit peur, on crioit; les Dames vouloient s'enfuir; mais Pacolet ayant fait arriver tout d'un coup un torrent rapide, la peur de se brûler se changea en celle d'être noyé: tout cela disparut; & ce premier acte fut très-applaudi. Il fut suivi de trois ou quatre autres tours de la même force: enfin, chacun s'alla coucher fort content de sa soirée. Pacolet avoit fait dresser un lit dans sa chambre pour Adramin, & ils se couchèrent tous deux; mais le premier fut le seul qui dormit; car le dernier, qui possédoit au suprême degré le secret des charmes soporifiques,

plongea dans le plus profond ſommeil tout le palais de Savary & Pacolet même, & pendant ce temps il tira de la chambre le petit cheval de ſon camarade, le porta dans la cour, & allant chercher Eſclarmonde, dont il avoit bien remarqué l'appartement, la prit entre ſes bras, toute endormie qu'elle étoit, la plaça ſur le cheval, monta en croupe derrière elle, & ayant tourné la cheville, la tranſporta à l'entrée de la tente du Roi Trompart. Adramin y entre, éveille ſon maître, & lui annonce la bonne fortune qu'il lui a préparée. Trompart enchanté, prend le parti d'en profiter promptement. « Il eſt » inutile, dit-il, d'aller avertir Ferragus » que je tiens ſa ſœur entre mes mains ; » il feroit peut-être des difficultés de me » la laiſſer épouſer tout de ſuite ; il vou- » droit attendre que j'euſſe entièrement » défait ſes ennemis ; j'aime mieux la » mener dans mon Royaume ; je ſuis le » maître chez moi, & je l'épouſerai là » tout à mon aiſe. Fort bien, Sire, dit » Adramin ; mais comment la menerez- » vous chez vous ? Sur le cheval de Paco- » let, dit Trompart. — Mais ſavez-vous » le gouverner ? — Tu m'apprendras à le » conduire. — Mais cela demanderoit

» plus d'une leçon. — N'importe, je suis » pressé. Esclarmonde n'est-elle pas en- » core sur le cheval ? — Oui. — J'y vole : » que faut-il faire pour partir ? — Donner » un coup d'éperon au cheval. — Et pour » diriger sa marche ? Tourner la che- » ville à droite ou à gauche, suivant le » côté où l'on veut aller. — Et pour s'ar- » rêter ? — Donner un petit coup sur la » tête du cheval. — Cela me suffit : bon » jour ». Et voilà Trompart parti. Avec un coup d'éperon, il s'éleva plus de cinq cents toises en l'air, & en tournant la cheville à droite, il fit tout d'un coup un chemin énorme du côté de l'Orient, mais il ne considéra pas que pour aller dans son Royaume, c'étoit du côté de l'Occident qu'il falloit tourner. Il se trouva donc, en assez peu de temps, à cent lieues de l'endroit d'où il étoit parti, & encore plus loin de chez lui. Ce fut dans ce moment qu'Esclarmonde s'éveilla ; elle jeta aussitôt un cri terrible, & s'évanouit. Trompart, inquiet de la voir dans cet état, fit abattre son cheval auprès d'une fontaine & d'une cabane ; il fit descendre Esclarmonde, & aidé des Bergers qui s'empressèrent à la secourir, quoiqu'ils ne la connussent pas, il la rappella à la vie, & lui

fit même prendre quelque nourriture. Mais elle ne revint au jour que pour regretter Valentin, & injurier Trompart : celui-ci, furieux, la fait remonter à cheval, s'élève, tourne la cheville, sans trop savoir de quel côté ; & après avoir encore fait un très-long chemin, il s'abat dans la grande place d'une belle ville, & demande où il est. Il se trouve que c'est dans la capitale des grandes Indes. A l'instant tout le monde s'attroupe autour du cheval, du cavalier & de la Dame. On va avertir le Roi du pays de ce singulier débarquement ; il vient en personne voir de quoi il s'agit ; & par malheur pour le Roi Trompart, il le reconnoît pour avoir tué traîtreusement un Prince, frère de Sa Majesté Indienne, dans une bataille : aussitôt il ordonne qu'on l'arrête, & qu'on le traîne en prison, & il demande à Esclarmonde par quel hasard elle se trouve tombée des nues dans ses Etats en si mauvaise compagnie. La belle Princesse, sans se faire autrement connoître, dit qu'elle a été enlevée par ce méchant Roi, contre son gré, qu'elle a été transportée par enchantement jusqu'au lieu où elle se trouve ; mais que du reste elle déteste Trompart, & le reconnoît pour le plus méchant

chant des hommes. Sur ce témoignage, le Roi des Indes trouve qu'il n'a rien de mieux à faire, pour venger la mort de son frere & satisfaire la beauté qu'il trouvoit déjà très-intéressante, que de faire couper la tête au Roi Trompart. Le supplice est ordonné & exécuté, & suivi des propositions les plus flateuses que le Roi des grandes Indes fait à la belle Esclarmonde, de l'épouser & de la couronner. Il la croyoit Mahométane & libre; la Princesse vit bien qu'il falloit dissimuler pour quelque temps; elle répondit humblement au Monarque Indien qu'elle ne pouvoit espérer une plus grande fortune que celle de mériter ses bonnes graces; mais que tandis qu'elle traversoit les airs avec le traître Trompart, elle avoit fait vœu de n'entendre parler d'aucune proposition de mariage, qu'après un an entier révolu; qu'elle prioit donc le Roi de la laisser tranquille jusqu'à cette époque. Le bon Monarque des Indes espérant tout obtenir par amour, après ce délai, ne voulut point employer la violence; il logea superbement Esclarmonde dans son serrail, la traita à merveille, & prit patience.

Chapitre 30.

On juge bien que la désolation fut

grande dans la ville du Duc Savary, quand on ne retrouva plus Esclarmonde, & que Pacolet ne vit plus son cheval, ni Adramin. Le petit nain sorcier fut furieux, mais il courut sur le champ à la vengeance ; il fait un petit sortilége, & se trouve dans le moment sous la forme d'une jeune & jolie fille, capable d'exciter les plus violentes tentations dans le cœur des Sarrasins. Il s'habille, & s'ajuste en conséquence de sa nouvelle figure, sort de la ville, & passe gaillardement dans le camp Mahométan. On n'a garde d'arrêter une pareille déserteuse ; on la regarde, au contraire, comme une charmante recrue pour l'armée ; & il n'y a soldat ni capitaine qui ne veuille la retenir auprès de lui ; mais elle déclare hautement qu'elle cherche le bel Adramin, & que c'est à lui seul qu'elle veut se rendre. On l'y conduit, & Pacolet, après lui avoir fait une histoire capable de flater l'amour propre de son camarade, accepte un souper & une place dans son lit. Mais pour cette fois, ce fut Pacolet qui veilla, & Adramin qui dormit, à son grand détriment. Le charme soporifique fut jetté, & réussit ; Pacolet en profite d'abord pour couper la tête d'Adramin, ensuite pour aller à la

tente de Ferragus, le saisir & le jetter, au milieu de son sommeil, comme un sac de bled, sur un cheval que le nain fouetta & conduisit bien vîte dans la ville. Là le Géant fut lié & mené aux pieds du Duc Savary & d'Orson, qui l'envoyèrent dans une obscure prison. Tandis qu'il y est enfermé, ils profitent du conseil de Pacolet, qui leur propose d'attaquer l'armée Sarrasine pendant qu'elle est endormie. Orson se met à la tête des troupes, & les Mahométans sont taillés en piéces; leur camp est saccagé & pillé; & ceux des Infidéles qui ne périssent pas par le fer des Chrétiens, sont entièrement dispersés. Le mari de la belle Fézonne rentre triomphant dans la ville, & Pacolet partage son triomphe. « Il ne me reste plus, dit-» il, qu'à délivrer Esclarmonde; je vien-» drai à bout de savoir où elle est, & de » la ramener ici; mais il faut, auparavant, que j'aille rapporter des nouvelles » à Constantinople. Comme mon petit » cheval m'a été volé, je ne peux plus y » parvenir que par mer; je vais m'embar-» quer ». Orson veut le suivre, & y ramener l'Impératrice sa mère. La belle Fézonne & son père Savary, ne voulent pas les quitter, & ils se disposent tous pour ce

voyage; mais en attendant, le Duc ayant proposé à Ferragus d'embrasser la religion Chrétienne pour sauver sa vie, & celui-ci l'ayant refusé, il lui fit couper la tête.

Chapitre 31.

Le Duc Savary, l'Impératrice Béliſſante, Orſon ſon fils & Pacolet, arrivèrent heureuſement à Conſtantinople, & débarquèrent d'abord dans une petite rade derriere la ville. Suivant le conſeil du petit ſorcier, ils s'y tinrent cachés pendant quelques jours, tandis qu'il alla aux nouvelles, comptant bien, ſuivant ce qu'il apprendroit de la ſituation des affaires, préparer l'Empereur à la réception de ſa femme & de ſon ſecond fils.

Les nouvelles étoient terribles & déſolantes. Dans une derniere ſortie que les Chrétiens avoient faite contre le nouveau Soudan, Valentin & le verd Chevalier s'étoient illuſtrés par des exploits merveilleux; mais cela n'avoit pas empêché qu'ils ne fuſſent encore une fois faits priſonniers. Dès que Pacolet en fut inſtruit, il traverſe la ville ſans s'arrêter, paſſe dans le camp des Sarraſins, & s'étant ſeulement un peu déguiſé, s'approche de la grande tente où le Soudan étoit ſur ſon trône, prêt à condamner de nouveau les deux

Chevaliers au dernier supplice. Avant que leur sentence fût prononcée, il se jette aux pieds du Sultan. « Puissant Seigneur, » lui dit-il, votre frère Groart d'Alger » m'envoye ici; il arrive accompagné d'un » secours considérable, pour vous aider » dans votre entreprise; mais il a besoin, » pour porter son bagage, d'un assez » grand nombre d'esclaves, qu'il veut » employer comme des bêtes de somme; » il ne doute pas que vous n'ayez entre » vos mains quelques Chrétiens qui seront » propres pour cette fonction, il vous prie » de les lui réserver; il me semble que j'en » vois déjà ici deux qui sont grands & » forts, & nous tiendront lieu de deux » puissans mulets ».

Le Soudan enchanté de la prochaine arrivée de son frère, en témoigne sa joie à Pacolet, & ordonne que l'on mette à part tous les prisonniers. Le reste du jour se passe en réjouissances, & la nuit, Pacolet employant toujours le charme soporatif, va délivrer les deux Chevaliers & tous les Chrétiens prisonniers, & regagne avec eux Constantinople.

Chemin faisant, Pacolet leur apprend l'arrivée de l'Impératrice, d'Orson, du Duc d'Aquitaine & de la belle Fézonne.

« Eh ! qu'eſt devenue Eſclarmonde ? (dit » alors vivement Valentin.) Elle s'eſt trou» vée ſi mal à la ſortie du port, (répond » Pacolet,) qu'elle a été obligée de ren» trer dans la ville ; mais elle reviendra, » ſans doute, avec l'armée du Duc qui » doit le ſuivre de près ». Valentin & le verd Chevalier ſe contentent de cette eſpérance, & retournent au palais de l'Empereur, où ils ſont reçus à merveille. D'un autre côté, y arrivent Béliſſante, conduite par Savary, Orſon & la belle Fézonne. Les reconnoiſſances de la mère & du fils avec l'Empereur & le Roi Pépin, furent très-belles & très-touchantes ; mais les bornes d'un Extrait nous obligent d'en ſupprimer les détails. Au milieu de tous ces éclairciſſemens, il fallut bien que Pacolet avouât le malheur qui étoit arrivé à Eſclarmonde ; chacun en fut affligé, & Valentin étoit ſi furieux, qu'il vouloit tuer le fidèle Pacolet. « Prenez-y garde, » Seigneur, (lui dit celui-ci,) vous y » perdriez peut-être plus que moi : laiſſez» moi faire ; avec le temps, je retrouverai » & je vous rendrai votre maîtreſſe ; en at» tendant, permettez que je vous rende un » ſervice, celui d'achever de vous débar» raſſer des Sarraſins. J'ai imaginé pour ce-

» la un petit ſtratagême, qui, je crois, reuſſi-
» ra ; car vous m'avouerez que ſi je ſuis
» quelquefois attrapé, du moins j'attrape
» ſouvent les autres. Faites coëffer avec
» des turbans les Chevaliers & la petite
» armée qui viennent d'ariver ici à la ſuite
» du Duc d'Aquitaine, faites-les marcher
» le long de la mer, ſur les flancs, & juſques
» ſur le derrière de l'armée Sarraſine ;
» joignez-y quelques-uns des vôtres, &
» laiſſez-moi faire ». L'avis de Pacolet fut ſuivi ; Orſon ſe mit à la tête des nouveaux venus, avec le fidèle nain. Les Mahométans les voyant approcher, ne doutèrent pas que ce ne fût le ſecours d'Algériens qui leur étoit promis : auſſi-tôt chacun s'empreſſa d'aller au-devant, comme ami ; le Soudan s'y tranſporta lui-même ; & tandis que le camp Mahométan étoit en joie, & avoit tout entier les yeux tournés de ce côté-là, l'Empereur, le Roi Pépin, Valentin, le Chevalier Verd & le Comte Milon d'Angers, à la tête de cinq troupes différentes, tombèrent ſur eux d'un autre côté. Le trouble fut grand parmi les Infidèles : comptant trouver un appui dans le nouveau ſecours qu'ils croyoient leur arriver, ils ſe replièrent ſur ce corps ; mais loin d'en être accueillis ; ils ſe trou-

vèrent enveloppés, & leur armée fut bientôttotalement détruite. La déconfiture du Soudan étant complette, les vainqueurs rentrèrent triomphans dans Conſtantinople : là ils achevèrent de ſe conter mutuellement leurs hiſtoires ; ils jouirent quelque temps du bonheur de ſe voir réunis, & ne regrettoient que la ſeule Eſclarmonde, mais enfin il fallut qu'ils ſe ſéparaſſent. Pépin voulut retourner en France avec ſon neveu Orſon ; Savary & ſa fille Fézonne retournèrent en Aquitaine, & Valentin alla courir le monde, accompagné de Pacolet, pour chercher, l'un ſa belle maîtreſſe, & l'autre ſon bon cheval de bois. Ce ne fut pas ſans la plus grande douleur que l'Impératrice Béliſſante vit partir ſes deux enfans & ſon frère.

Chapitre 32.

Le Roi Pépin arriva heureuſement en France, & même à Paris, où ſes méchans enfans du premier lit, Auffroy & Henri, étoient reſtés ; ils avoient, pour ainſi dire, gouverné le Royaume deſpotiquement, pendant l'abſence du Roi leur père ; ils ne le virent pas revenir ſans quelque chagrin, & ſans jalouſie contre Orſon, qu'il traitoit avec diſtinction, & qu'il avoit fait ſon Connétable. Ils tramèrent la plus horrible

conſpiration, non-ſeulement contre ce favori, mais contre le Roi même ; ils gagnèrent deux Officiers principaux de la maiſon du Roi, avec qui ils avoient quelque alliance, & dont l'un étoit ſon Bouteillier, & l'autre Huiſſier de ſa Chambre. Ils complotèrent qu'ils aſſaſſineroient Pépin au milieu de la nuit, & qu'enſuite ils mettroient ce crime ſur le compte du Connétable Orſon, qui, commandant la garde du Roi, gardoit la grande ſalle qui donnoit entrée dans la chambre de ce Monarque. Ils devoient s'y introduire par une porte ſecrette ; en effet, l'Huiſſier l'ayant ouverte au Bouteillier, celui ci, qui devoit porter le coup, s'approcha du lit du Roi, un couteau à la main : il étoit prêt à le frapper, lorſque, ſaiſi de terreur & du reſpect qu'inſpire la Majeſté Royale, il héſita, trembla, n'oſa attenter à la perſonne de ſon Souverain ; & ayant laiſſé tomber le poignard au chevet du lit, il ſe retira. Le lendemain, dès la pointe du jour, les méchans Princes lui demandèrent s'il avoit accompli ce déteſtable projet : il fut obligé de convenir que le courage lui avoit manqué ; mais ſur ce qu'il dit que le poignard étoit reſté au chevet du lit du Roi, les traîtres imaginèrent un nouveau complot, &

l'exécutèrent le lendemain. L'Huiſſier & le Bouteillier dirent qu'ils avoient entendu Orſon comploter, avec quelques autres, la mort du Monarque, & en donnèrent pour preuve que l'on devoit trouver un poignard caché derrière le lit du Roi, & deſtiné à percer le cœur de Sa Majeſté. Tous les Barons & les Chevaliers qui entendirent prononcer cette horrible accuſation, eurent bien de la peine à y ajouter foi, & Pépin lui-même ne pouvoit les en croire; mais Auffroy & Henri prenant la parole: « il eſt bien aiſé d'éclaircir le fait, dirent-» ils; ſi le poignard ſe trouve, Orſon eſt » coupable ». Quoiqu'il y eut bien à répliquer ſur une preuve de cette eſpèce, ce raiſonnement trompa toute l'aſſemblée. Milon, Comte d'Angers, le plus ſage & le plus conſidérable des Chevaliers de la Cour de Pépin, fut député pour aller conſtater le fait, & le poignard ſe trouva. Alors Orſon parut coupable; il fut arrêté, conduit en priſon, & le jour fut pris pour ſon jugement & ſa condamnation.

Chapitre 33.

Le jour fatal où Orſon devoit être jugé étant arrivé, le Roi Pépin tint ſa Cour plénière criminelle. Il étoit accompagné des douze Pairs de France, des grands

Officiers de la Couronne, de Barons, de Chevaliers & de Clers. Garnier le Bouteillier, & Florant l'Huissier, y portèrent leur accusation contre Orson ; celui-ci nia le fait avec confiance, & proposa de combattre, pour prouver son innocence, contr'eux, & contre tous ceux qui voudroient prendre leur parti. Garnier soutint alors que le fait étant prouvé, puisqu'on avoit trouvé le poignard au lieu indiqué, Orson ne devoit plus être admis à combattre ; mais les Pairs & les Juges trouvèrent que cette preuve n'étoit pas assez forte pour empêcher qu'Orson ne pût se justifier suivant les loix & les usages alors en vigueur. On interrogea Garnier, on lui demanda quels étoient les gens à qui, selon lui, Orson avoit fait confidence de son projet, & qui devoient l'aider à l'exécuter : il ne put les nommer. Des-lors il devint suspect, & l'on ordonna le combat entre les accusateurs & l'accusé. Le jour en fut indiqué à un mois ; en attendant, les parties produisirent, suivant l'usage, leurs cautions. Les Princes Auffroy & Henri ne dédaignèrent pas d'être celle de Garnier & de Florant ; & le Comte Milon d'Angers, les Chevaliers Samson, & Gervais furent celle d'Orson.

Enfin, au jour assigné, la lice fut préparée pour le combat ; Garnier & Florent avoient grand peur, mais Auffroy & Henri les rassurèrent. Ces indignes Princes firent même cacher dans une maison auprès de la lice, trois cents hommes armés qui devoient les soutenir.

Nous ne suivrons point l'Auteur dans les détails du combat. Quoiqu'ils fussent deux contre un, Garnier & Florent furent tous deux vaincus, le premier eut d'abord une oreille abattue ; le second fut tué, & Orson revenant sur Garnier, le forçoit à demander la vie, & à convenir de l'injustice de son accusation, lorsque les deux Princes, voyant qu'ils alloient être reconnus pour les véritables auteurs du complot, prirent tout d'un coup leur parti ; Auffroy se jette dans la lice, & au lieu de secourir Garnier, lui coupe la tête. « Seigneur, (dit-il à Orson,) je me suis aperçu que ce traître vous avoit accusé à » tort ; & moi qui voulois le défendre, je » suis le premier à en faire justice. Nous » allons vous suivre, mon frère & moi, jusqu'au tribunal du Roi, & nous joindre à » ceux qui se sont déjà déclarés pour vous». Quoique Orson sentit bien que ces méchans Princes n'agissoient pas de bonne

foi, il penſoit aſſez noblement pour qu'il lui ſuffit d'être juſtifié : il le fut en effet ; Pépin lui rendit ſes bonnes graces, & toute la Cour applaudit à ſon triomphe & au malheur de ſes ennemis.

Chapitre 34.

Pendant ce temps Valentin & Pacolet couroient au hazard pour retrouver la belle Eſclarmonde, & ils arrivèrent à Antioche. Pacolet, qui parloit très-bien Arabe, y paſſa pour un homme du pays, & s'y logea dans une Auberge avec Valentin ; mais le Chevalier ayant récité tout haut ſa prière, l'Hôte qui entendoit un peu le François, ayant reconnu qu'il étoit Chrétien, en alla avertir le Roi, qui le fit conduire en ſa préſence. « Chré-» tien, lui dit-il, je ne veux point ſouf-» frir dans mes Etats des gens de ta reli-» gion ; il faut que tu y renonces, ou » que tu ſubiſſes la mort. Prince, lui dit » Valentin, je préférerois le plus honteux » ſupplice à l'abandon de ma foi : je ſuis » Chevalier, & de race royale ; les gens » de ma ſorte ne craignent point de ha-» zarder leurs jours dans les combats ; » mais périr par la main du bourreau, c'eſt » une fin bien humiliante ; ſi tu veux ma

» mort, arme contre moi toute ta Che-
» valerie, je combattrai contr'elle ; & ſi
» je ſuccombe, ce ſera du moins avec
» gloire. Si je ne t'accorde pas tout ce
» que tu me demandes, répond le Sultan
» d'Antioche, je ſatisferai du moins le
» deſir que tu as de mourir en combattant.
» Depuis ſept années, un horrible ſer-
» pent ravage les environs de cette ville ;
» pluſieurs de mes Chevaliers ont com-
» battu contre lui, & perſonne n'a pu
» venir à bout de le vaincre : au contraire,
» il les a dévorés ; nous avons renoncé à
» l'eſpérance de nous en défaire, & nous
» lui ſacrifions tous les jours quelque eſ-
» clave Chrétien, que nous lui laiſſons
» dévorer. Demain je t'y envoye ; mais
» je conſens que tu ſois armé, & que tu
» faſſes tes efforts pour nous délivrer de
» ce monſtre. Je te promets même que ſi
» tu viens à bout de cette aventure, loin
» de perſécuter ceux de ta religion, je
» l'embraſſerai, moi & tout mon peuple.
» Quand tu verras quel eſt le dragon à
» qui tu dois avoir affaire, tu convien-
» dras toi-même que je ne riſque rien de
» hazarder cette promeſſe.... Quelle que
» ſoit la force de ce monſtre, dit Valen-
» tin, ma valeur & mon Dieu me met-

» tront en état de le vaincre : demain à » midi je ſerai prêt à le combattre ».

Pendant le reſte de la journée, Valentin tint conſeil avec Pacolet, de la façon dont il devoit ſe conduire pour venir à bout de ſon entrepriſe. Celui-ci lui conſeilla d'abord de ſe faire faire un grand écu ou eſpèce de targe, qui pût lui couvrir tout le corps, & qui fût tout hériſſé de lames d'épées très-piquantes & très-tranchantes. En même-temps Pacolet travailla à faire un heaume ou caſque, & le reſte d'une armure de fin acier, & qui étoit d'une défenſe merveilleuſe. La grande épée de Valentin étoit d'ailleurs admirable, mais Pacolet travailla encore à en augmenter la force. Il paſſa toute la nuit & la matinée du lendemain à s'occuper de ces ſoins ; il n'employa point d'art magique, parce que les démons refuſoient de s'employer à une opération dont le ſuccès devoit faire recevoir le baptême au Roi & à toute la ville d'Antioche. Lorſqu'on vint avertir le Chevalier qu'il étoit temps d'aller combattre le monſtre, le heaume n'étoit pas encore fini; Valentin, ſans vouloir l'attendre, ſe laiſſa conduire juſqu'à quelque diſtance des murs, où le dragon venoit journellement cher-

cher sa proie ; mais il trouva celle-ci de dure digestion. Lorsqu'il voulut mettre la patte sur le Chevalier, il lui présenta son écu armé de pointes, qui firent couler à gros bouillons le sang de l'animal. Il se retira furieux, & commença un combat qui fut épouventable. Valentin garantissoit toujours, avec son écu, sa tête, parce que c'étoit la partie de sa personne qui étoit la moins bien armée. Enfin, du revers de son épée, il trouva moyen d'abattre une des pattes du monstre. Celui-ci se servit aussi-tôt de ses aîles, car il en avoit pour s'élever en l'air, & pour fondre sur son adversaire, qui s'étant baissé, puis relevé tout-à-coup, lui abattit une aîle, & se retirant promptement en arrière, se rapprocha des murs de la ville. Pacolet, qui avoit enfin fini son heaume, saisit ce moment où le serpent se traînoit sur trois jambes pour attaquer encore le Chevalier. Son fidèle Nain lui donna le casque merveilleux qu'il venoit d'arranger pour lui. Pendant qu'il le plaçoit, le monstre s'approchoit, & se trouva aussi-tôt à portée de se jetter sur Valentin, mais le heaume le servit bien ; le monstre se blessa de toutes parts, & le fils de Béliſſante lui donna tant de coups dans la gorge & dans

le ventre, qu'il expira. Pacolet tira de dessous le serpent son maître tout couvert de sang & d'écume, & le ramena triomphant dans la ville. Le Roi & la Reine Rosemonde sa femme, avoient vu le combat de dessus les murs; & la Reine, qui étoit belle & coquette, s'étoit enflammée pour le vainqueur.

Chapitre 35.

Valentin, après s'être lavé dans le fleuve Cydenus, & avoir fait mettre un appareil à ses plaies, monta au palais du Roi, & lui rappella la promesse qu'il lui avoit faite de se convertir à la foi chrétienne, lui & tout son peuple, s'il les délivroit du dragon. Le Souverain d'Antioche ne put nier ni éluder sa promesse; il se prépara donc à se faire baptiser, lui & tout son peuple; la Reine Rosemonde elle-même y parut disposée; mais sous prétexte de se faire instruire par Valentin, elle eut avec lui plusieurs conversations particulieres, pendant lesquelles elle lui déclara vivement les sentimens qu'elle avoit conçus pour lui. Valentin embarrassé, voulut remettre à lui répondre après un voyage qu'il se proposoit de faire à Jérusalem; mais la Dame sentant que c'étoit

une défaite, le preſſa, en lui diſant que, s'il n'étoit queſtion que de ſe défaire de ſon mari, ce ſeroit une affaire bientôt faite. Valentin recula encore avec plus d'horreur, à la propoſition de l'empoiſonnement, qu'il n'avoit fait à celle de l'adultère. La Reine ne laiſſa pas que de tenter de l'exécuter; elle préſenta le ſoir au Roi une coupe de vin empoiſonnée; mais, dit notre Remancier, le Roi nouvellement converti, ayant fait le ſigne de croix ſur la coupe, elle ſe briſa, & le Monarque comprit qu'on avoit voulu attenter à ſa vie. Roſemonde qu'on interrogea, oſa accuſer Valentin; mais elle l'avoit fait avertir ſecrettement de ſortir promptement de la ville, ce qu'il exécuta avec Pacolet. Le lendemain matin, le Roi voulut faire arrêter notre Chevalier; il étoit déjà bien loin.

Chapitre 36.

Brandifer, père de Roſemonde & Seigneur d'un pays voiſin d'Antioche, ayant appris que ſon gendre avoit abjuré la foi de Mahomet, irrité contre lui, tomba ſur la ville, le fit priſonnier, & lui fit couper la tête. Maître d'Antioche, il reprit ſa fille Roſemonde, & la conduiſit

dans une ville frontière de Grèce, où il avoit un fort château, dans lequel étoit déjà enfermée une de ses filles, non mariée, qui s'appelloit Galatie, qui étoit la plus belle Princesse du monde, desirée & demandée par plusieurs Princes Mahométans, mais que Brandifer n'avoit encore voulu accorder à personne. Malheureusement, (mais nous ne pouvons trop dire, ni comment, ni pourquoi) l'Empereur Alexandre de Grèce, & le Verd Chevalier se trouvoient dans ce canton-là; ils alloient apparemment, déguisés, reconnoître ce qui se passoit sur les frontières de l'Empire, du côté des Sarrasins. Ils furent enlevés par les troupes de Brandifer, & mis dans le bas de la tour, dans le donjon de laquelle se trouvoient les deux sœurs, Rosemonde & Galatie : nous verrons ce qu'ils y devinrent.

Chapitre 37.

Cependant Valentin & Pacolet étant partis d'Antioche, marchèrent droit devant eux, jusqu'à ce qu'au bout de quelque temps ils se trouvassent dans un pays, que l'auteur appelle l'Esclardie; c'étoit justement celui où avoit régné le Roi Trompart. Valentin ne savoit point la

langue de ce pays-là ; mais Pacolet, qui, en qualité de ſorcier, parloit toute ſorte de langues, s'expliqua avec les gens du pays, & leur demanda ce qu'étoit devenu leur Roi. On lui dit, qu'étant arrivé, on ne ſait par où, dans la Capitale des grandes Indes, avec une Demoiſelle qu'il avoit enlevée, le Roi de ce pays-là lui avoit fait couper la tête, & avoit pris pour lui la Demoiſelle. Pacolet reconnut aiſément que cette Demoiſelle étoit Eſclarmonde. Il porta bien vîte cette nouvelle à ſon maître. « Courage, mon » Prince, lui dit-il, nous ſavons déjà où » trouver votre maîtreſſe ; nous vien- » drons à bout de la rattraper ; je vais » continuer mes informations ». Il apprit donc que Trompar avoit eu pour ſucceſſeur le Prince Lucar ſon fils, qui, voulant venger la mort de ſon père, s'étoit ligué avec quinze Rois ſes voiſins, pour aller avec de nombreuſes troupes attaquer le Roi des Indes. Que le départ de cette belle armée n'étoit retardé que par le deſir qu'avoit le Roi Lucar d'épouſer une jeune Reine Douairière, dont il étoit devenu amoureux, (c'étoit Roſemonde, veuve du Roi d'Antioche). « Seigneur, dit Pa- » colet à Valentin, je ne vois point de

» meilleur parti pour vous, à prendre, » que de vous engager dans l'armée du » Roi Lucar; vous y ſerez reçu aiſément » ſur votre bonne mine; je vous ſuivrai » comme votre petit ſerviteur; nous » irons avec l'armée aux Indes; c'eſt-là » qu'eſt votre maîtreſſe : il y aura bien » du malheur ſi je ne la trouve, & ſi » nous ne la ramenons en Europe ». Valentin ſuivit volontiers ce conſeil, & alla offrir ſes ſervices au Roi Lucar, qui les accepta avec grand plaiſir.

Chapitre 38.

Malheureuſement il fallut eſſuyer toute la cérémonie des noces du Souverain de l'Eſclardie, avant de partir pour les Indes avec ſon armée. Brandifer, père de Roſemonde, l'avoit tirée de ſon donjon; & l'avoit menée en grande pompe à ſon nouvel époux Lucar. Les noces ſe firent avec magnificence, & les fêtes durèrent pluſieurs jours. Dans un des derniers jours, Valentin étant allé ſe promener à cheval avec Pacolet, à quelque diſtance de la ville, & paſſant auprès d'un bois, entendit la voix d'une femme qui crioit à l'aide, & ſe plaignoit qu'on lui faiſoit violence. Auſſi-tôt le Prince, en brave Chevalier,

voulut aller la secourir ; Pacolet fit ce qu'il put pour l'en détourner. « Monsei-» gneur, lui disoit-il, pourquoi vous » jetter dans cette bagarre, cette Demoi-» selle n'est peut-être pas aussi fâchée » qu'elle paroît l'être ; mais après tout, » quand elle le seroit, ce ne sont pas vos » affaires ». Valentin ne laissa pas que d'entrer dans le bois, & vit qu'effective-ment un Seigneur Sarrasin vouloit faire violence à une jeune fille : il cria aussi-tôt au Cavalier d'arrêter, celui-ci lui ré-pondit d'un ton très-fier, de quel droit il venoit troubler ses plaisirs? « Du droit, » répondit le Prince, que tous les hom-» mes braves & justes ont de réprimer » les violences. Veux-tu donc mesurer » tes armes avec les miennes ? répliqua » le Sarrasin. Je ne demande pas mieux, » reprit notre Chevalier ». En même-temps, laissant-là la fille, qui, comme on le croit bien, s'enfuit ; le Sarrasin reprit son armure, & alla chercher son cheval & sa lance, que ses gens tenoient au coin du bois ; il revint au grand galop, la lance en arrêt, sur Valentin, qui, étant aussi remonté à cheval, l'attendoit de pied ferme, & soutint son choc sans s'ébranler ; & ayant fait volte face & attaqué à son tour le

Sarrasin, lui porta un coup de sa lance, avec tant de force & d'adresse, qu'il le perça de part en part : il tomba mort, & Valentin retourna tranquillement dans la ville. Mais les gens du Sarrasin l'avoient reconnu, & ils allèrent porter leurs plaintes au pied du trône. « Sire, dirent-ils au » Roi, le Seigneur Orbanor, votre bon » Maréchal vient d'être tué ; nous avons » suivi jusqu'ici l'assassin, & nous le re- » connoissons parmi la foule des Cava- » liers qui vous environnent ». En même-temps ils montrèrent Valentin. Le Roi le fit arrêter, & il l'auroit condamné, si la Reine Rosemonde, qui le reconnut sur le champ, ne se fût intéressée pour lui. « Sultan, dit-elle, à Lucar, cet homme » que tu vas condamner est un brave » Chevalier François, à qui j'ai vu faire, » il n'y a que quelques mois, dans An- » tioche, des exploits inouis. C'est lui qui » a délivré les États de feu mon époux, » d'un monstre qui les ravageoit depuis » plus de sept ans. Il n'y a commission si » difficile & si pénible dont tu veuilles le » charger, dont il ne s'acquitte avec suc- » cès ; aucun danger ne l'effraye, la mort » ne lui fait aucune peur ; il ne craint » que de vivre & mourir honteusement.

» Eh bien, dit le Roi, Chevalier, veux-
» tu te charger de porter au Roi des In-
» des un cartel de ma part ? Volontiers,
» dit Valentin, on n'a qu'à me montrer
» le chemin, & j'y vole. — Mais le car-
» tel eſt déſagréable pour celui à qui il
» s'adreſſe, car je lui propoſe de venir ſe
» préſenter à moi la corde au col, pour
» que je le puniſſe de la mort de mon
» père, ſans quoi je mettrai tout à feu
» & à ſang dans ſes Etats. — N'importe,
» je remettrai ce cartel ; donne-le moi
» ſeulement. Demain tu l'auras, dit le
» Roi ».

Chapitre 39.

Le ſoir même, la Reine Roſemonde fit dire ſecrettement à Valentin qu'elle vouloit lui parler avant ſon départ pour l'Inde. Quoiqu'il ſe doutât bien qu'il ſeroit encore prié de choſes qu'il ne vouloit pas faire, il ne laiſſa pas de s'y rendre. La Reine le reçut à merveille, l'aſſura qu'elle étoit toujours pour lui dans les mêmes diſpoſitions qu'elle lui avoit témoignées à Antioche; enfin, elle lui dit qu'elle vouloit lui donner les moyens de ſe préſenter ſans danger au Roi des Indes ; elle lui expliqua

expliqua alors que ce Roi avoit été amoureux d'elle, mais que Brandifer son père la lui avoit refusée deux fois, & lui avoit préféré d'abord le Roi d'Antioche, puis celui d'Esclardie; que cependant elle avoit fait dire au Monarque Indien, qu'elle l'auroit préféré à ces deux époux, & qu'elle lui enverroit une bague pour preuve de son inclination pour lui. Je vous remettrai cette bague, dit-elle à Valentin, & vous lui direz, que le cartel que vous êtes chargé de lui remettre, n'est qu'un prétexte que vous avez saisi pour lui porter la lettre & l'anneau qui vous étoient confiés. Valentin, qui comprit que le moyen que lui fournissoit la Reine pour aller & revenir en sûreté de la capitale des Indes, pouvoit lui être utile, n'eut garde de le refuser; il se chargea donc de la commission de Rosemonde, & même l'en remercia. Le jour suivant, ayant reçu son cartel, il partit avec Pacolet. Ayant eu un bras de mer à traverser, il entendit que les Matelots plaignoient son sort, & assuroient qu'il ne reviendroit pas d'une si difficile entreprise; mais ces fâcheux augures ne l'empêchèrent pas de poursuivre sa route, & il arriva dans la capitale des Indes. Après avoir pris des informations des Chrétiens;

qu'il trouva dans la ville, & qui cherchèrent encore à lui faire peur, il demanda le palais du Roi, & y entra.

Chapitre 40.

Le Roi des Indes n'eut pas plutôt appris qu'un Messager de Lucar vouloit lui parler, qu'il entra dans une fureur épouventable; mais celui-ci, pour l'appaiser, se mettant à genoux auprès de son trône, lui dit assez bas: « Sire, si je suis chargé » d'une commission désagreable, & de » vous signifier un cartel menaçant de la » part du Roi Lucar, j'ai une autre com- » mission secrette auprès de vous de la » part de la belle Reine Rosemonde d'Es- » clardie; si vous le permettez, je vous » en rendrai compte en particulier, quand » je vous aurai remis en public le cartel » du Roi, mari de la belle ». Le Roi des Indes, calmé par ces paroles, fit un signe d'intelligence & de satisfaction à Valentin; puis se relevant fierement, prit son cartel, & lui dit tout haut: « Messager, » tu verras demain ma réponse; elle ap- » prendra à ton maître que je ne le crains » pas: je te laisse la vie pour que tu puisses » la lui porter; reviens demain la cher- » cher à pareille heure; en attendant, » repose-toi ».

Valentin se retira ; mais il ne fut pas long-temps dans l'appartement qu'on lui donna, sans qu'on vînt l'avertir de la part du Roi, chez qui il se rendit par une porte secrette. Il lui remit la lettre de Rosemonde, qui l'assuroit qu'elle suivroit son mari dans l'expédition qu'il projettoit contre les Indes ; mais qu'aussi-tôt qu'elle seroit à portée, elle déserteroit & abandonneroit Lucar, qui étoit sot & vilain, pour le Monarque Indien, qu'elle trouvoit beau & aimable. Le Roi fut enchanté de ses promesses, & combla, en secret, Valentin de présens. Le lendemain il le reçut sur son trône, d'un air sévère; donna une réponse fulminante à son cartel, & lui ordonna de retourner sur le champ en Esclardie.

Pendant la nuit, Pacolet avoit pris toutes les informations possibles sur Esclarmonde ; mais il n'avoit rien pu découvrir à son sujet: elle étoit cependant au fond du serrail ; & l'année de délai qu'elle avoit demandée, étant expirée, elle faisoit tantôt la malade, tantôt la folle, pour retarder le moment où le Roi vouloit la contraindre à se rendre à ses desirs ; mais jamais nos deux voyageurs ne purent en avoir des nouvelles : on leur dit que depuis la mort de Trompart, elle avoit disparu, & ils furent

obligés de partir sans en savoir davantage.

Chapitre 41.

A son retour en Esclardie, Valentin rendit au Roi Lucar la réponse publique que lui avoit faite le Roi des Indes, & à Rosemonde la réponse secrette. Le mari en fut plus pressé d'aller attaquer le Monarque Indien, & la femme de suivre son mari, qui le lui permit d'autant mieux, que le Roi Brandifer, son beau-père, se joignit à lui avec toutes ses troupes. Les armées réunies arrivèrent devant la capitale des Indes, & se mirent à en former le blocus; mais leurs dispositions n'étoient pas encore achevées, que Rosemonde, étant convenue de ses faits avec l'ennemi de son mari, se trouva enlevée & transportée dans la ville, où elle passa quelques jours aussi gaiement qu'il est possible dans une ville assiégée. Lucar en fut au désespoir, & pestoit furieusement contre son épouse; car toutes les circonstances de l'enlèvement prouvoient assez qu'elle étoit d'accord avec le ravisseur. Le beau-père Brandifer tâchoit de le consoler, en lui disant, que ce n'étoit pas sa faute si sa fille avoit une mauvaise conduite, & qu'il n'en seroit pas moins attaché à son gendre. Ils pri-

rent des mesures pour presser le siége, & surprendre en même-temps le ravisseur & la Princesse ravie.

Chapitre 42.

Malheureusement il arriva des nouvelles qui pensèrent bien déranger tout cela. Brandifer reçut des couriers qui lui apprenoient que le Roi Pépin étoit venu assiéger la ville d'Angorie, capitale des Etats de Brandifer. On se doute bien que le Roi de France avoit fait encore une fois le voyage d'Orient, pour délivrer son beau-frère, l'Empereur de Constantinople, & le verd Chevalier, qu'il savoit être tombés au pouvoir de Brandifer, sans savoir précisément qu'ils étoient enfermés dans le château dont le donjon étoit occupé par la belle Galatie, sœur de Rosemonde. On pressoit Brandifer d'aller au secours de sa capitale, & il étoit difficile qu'il s'en dispensât. Cependant Lucar faisoit tout son possible pour le retenir : ils conclurent d'abord qu'il falloit envoyer faire des propositions de paix au Monarque Indien, & lui offrir de se retirer, & de lui pardonner la mort de Trompart, pourvu qu'il rendit Rosemonde, à qui son mari offroit de pardonner. Comme on char-

geoit Valentin de toutes les commissions délicates & difficiles, on lui proposa d'aller porter ces paroles dans la ville, & il y alla : il eut audience du Roi & de la Reine ; mais après avoir employé son éloquence en public, pour procurer le retour de Rosemonde auprès de son époux, il leur conseilla en particulier de refuser la proposition; & cet avis ayant été adopté, il porta pour réponse que le Roi des Indes, très-satisfait de posséder Rosemonde, ne la rendroit pour rien au monde. Nouvel embarras de la part des assiégeans : le parti à prendre étoit difficile. Enfin, on obtint de Brandifer qu'il resteroit au siege avec la plus grande partie de son armée, & que Valentin, en qui l'on commençoit à prendre la confiance qu'il méritoit, iroit faire lever le siége d'Angorie, avec le Sultan Murgalant, frère de Brandifer. (L'on voit bien qu'on ignoroit ce que Valentin étoit à Pépin & à Alexandre). Ils partirent donc, en promettant de faire merveilles, Pacolet n'abandonnant pas son maître.

Valentin, Murgalant & leur corps de troupes, détachés de l'armée de Brandifer, arrivèrent bientôt à portée de la ville d'Angorie. Ils tinrent conseil, pour savoir s'ils attaqueroient tout de suite les Chrétiens, & convinrent qu'il falloit auparavant

avertir ceux de la ville qu'ils fissent une sortie sur les assiégeans, au même moment que les nouveaux arrivés les attaqueroient d'un autre côté. L'embarras étoit de faire pénétrer un espion à travers le camp de Pépin jusques dans la ville. Valentin offrit son valet Pacolet, qui, disoit-il, étoit un drôle qui savoit se fourrer par-tout : cela étoit vrai : mais ce n'étoit pas contre Pepin qu'il vouloit employer ses talens. Il se chargea de la commission, promit monts & merveilles, & partit. On juge bien qu'il fût arrêté par la première garde du camp Chrétien. Il demanda d'être conduit au Prince Orson : on l'y mena, & celui-ci ne fut pas peu étonné de le reconnoître. Il lui demanda des nouvelles de Valentin. « Seigneur, il est ici près, dit-il, à la tête d'une » armée de Sarrasins : mais vous pensez » bien que votre frère ne veut pas vous » attaquer, & nous empêcherons bien ces » gens-là de vous nuire; vous avez déjà vu » quelques preuves de mon savoir faire en » Aquitaine ; vous verrez demain que je » n'ai pas oublié mon métier : laissez-moi » exécuter dans la ville une petite commis- » sion, je repasserai ensuite par ici, & vous » avertirai de ce que vous aurez à faire ».

Orson, après avoir rendu compte au Roi

Pépin de l'arrivée & des projets de Pacolet, le laissa continuer son chemin. Quand il fut arrivé dans la ville, il se présenta au Gouverneur, que l'on nommoit l'Amiral Bruant; il lui remit les lettres de Murgalant, qui l'avertissoit qu'il venoit à son secours, & que le surlendemain il pourroit faire une sortie contre Pépin, dont en même-temps il prendroit l'armée par derrière. On fut très-content dans la ville des nouvelles qu'apportoit Pacolet, & on le renvoya après l'avoir bien régalé. Il repassa par le camp de Pépin, l'avertit de ce qu'il alloit faire, & rentra dans celui de Murgalant.

Chapitre 43.

Il usa encore une fois du charme soporifique; il endormit tout le camp, & jusqu'à son maître Valentin, pour qu'on n'eût rien à reprocher à ce dernier, & qu'on ne pût pas dire qu'il avoit combattu ni contre les Chrétiens ses frères & ses compatriotes, ni contre les Sarrasins, qui lui avoient confié leur armée. Pépin & Orson, avertit par Pacolet, profitèrent du sommeil des Sarrasins, tombèrent pendant la nuit sur leur détachement, & le passèrent presque tout entier au fil de l'épée. Murgalant périt dans cette nuit funeste aux Infidèles, & Valentin

seul fut sauvé, parce que Pacolet eut grand soin de faire garder sa tente.

Le lendemain, dès le matin, l'armée Chrétienne étoit rentrée dans son camp sans aucune perte, & avec la seule fatigue d'avoir passé la nuit à tuer beaucoup d'ennemis. Ce fut alors que les assiégés sortirent de leur ville, ayant à leur tête l'Amiral Bruant; ils vinrent attaquer le camp de Pépin, qu'ils trouvèrent en état & en volonté de les bien recevoir. Cependant le combat fut vigoureux, l'Amiral fit des prodiges; mais les exploits d'Orson furent encore supérieurs. Enfin, les assiégés furent si complettement repoussés, que les assiégeans entrèrent avec eux dans la ville, & le Roi Pépin y fit arborer son pavillon. Près de cette ville étoit le château fort, dans lequel étoit renfermée la belle Galatie, & dans les prisons souterraines, l'Empereur de Constantinople & le Chevalier Verd; mais Pépin l'ignoroit, & remit à un autre moment à assiéger ce château, qu'il compta, d'ailleurs, qu'il pourroit contraindre à se rendre par famine.

Chapitre 44.

Après la destruction des Sarrasins endormis, & la mort de Murgalant, Pacolet

ayant réveillé Valentin, ils tinrent conseil sur la façon dont ils devoient se conduire : comme le Prince de Constantinople étoit toujours occupé d'Esclarmonde, & espéroit en avoir des nouvelles dans la capitale des Indes, ils résolurent de retourner vers le Roi Brandifer, pour lui annoncer cette défaite comme un accident. Ils portèrent avec eux le corps de Murgalant ; & prenant le ton plaintif : hélas ! dit Valentin, dans le temps que nous comptions surprendre les Chrétiens, ils nous ont attaqués, & je suis à peine échappé seul de ce désastre. Votre oncle Murgalant y a péri, & j'apporte son corps pour lui faire rendre les honneurs funèbres. « Par Mahomet, » dit le Sultan, tu m'as trahi... Si j'en eusse » été capable, dit Valentin, je ne me serois » pas venu remettre entre vos mains ; mais » vous verrez, par la manière dont je vous » servirai contre le Roi des Indes, que je » veux vous être utile ». Brandifer & Lucar mirent d'autant plus volontiers Valentin à cette épreuve, qu'on vint les avertir que le Monarque des Indes faisoit une sortie, & venoit attaquer leur camp. Aussi-tôt on monte à cheval, & l'on se met en devoir de repousser les assiégés. Valentin se signale dans cette bataille, pénètre jusqu'au centre

du corps des Indiens, reconnoît le Roi des Indes, lui porte un coup terrible de sa redoutable épée, & l'abbat à ses pieds. Aussitôt Pacolet & les autres Ecuyers & suivans de Valentin, se jettent sur ce Prince, le lient & le mènent à Brandifer. Celui-ci & le Roi Lucar accablent le Roi des Indes de reproches & d'injures, ordonnent qu'il soit gardé par cent Sarrasins, dans un tente, & lui signifient que le lendemain il sera honteusement mis à mort. On célèbre ensuite le succès de la journée par un grand souper, auquel Valentin assiste avec les deux Rois.

Chapitre 45.

A la fin du repas, arrive à Brandifer la fâcheuse nouvelle que le Roi Pépin s'est emparé de la ville d'Angorie. Heureusement, dit le courier, que les Chrétiens ne se sont pas encore avisés de forcer le château qui en est voisin, & dans lequel sont renfermés l'Empereur de Grèce & le Chevalier Verd. Valentin, qui entendit cette circonstance du rapport de l'espion, en fut, comme on juge bien, vivement frappé. Dès qu'il fut rentré dans sa tente, il tint conseil avec Pacolet. « Il faut, dit le Che-» valier, changer de batterie, & forcer » Brandifer à me rendre mon père & le

» frère d'Eſclarmonde... Laiſſez-moi faire, » dit Pacolet, & vous allez voir du nou» veau». Auſſi-tôt il part, jette ſon charme ſoporifique tout autour de la tente où étoit enchaîné le Roi des Indes, endort ſes gardes, rompt ſes liens, le délivre & le fait monter à cheval; il fait plus, il le mène à la tente de Brandifer, & toujours endormant tout le monde, il enlève celui-ci, le place ſur le cou du cheval du Prince Indien; &, à travers l'armée endormie, conduit celui-ci juſqu'à la porte de ſa ville, où il entre, conduiſant à ſon tour ſon ennemi priſonnier. Pacolet va rendre compte à ſon maître de cette expédition, & ils retournent à Angorie, pour apprendre à Pépin que ſon beau-frère & le Chevalier Verd ſont dans le château, & travailler à les délivrer.

Chapitre 46.

Cependant Pépin n'étoit point reſté à Angorie: un accès de dévotion l'avoit engagé à en partir pour aller viſiter le Saint Sépulcre de Jéruſalem, & il avoit mené avec lui les douze Pairs de France. Avant que de partir, il avoit laiſſé Auffroy, l'aîné de ſes deux fils, de la fauſſe Berthe, pour commander la garniſon d'Angorie, & con-

tenir seulement les Sarrasins du château, qui n'étoient pas en état de reprendre la ville, & qu'il ne comptoit assiéger sérieusement qu'à son retour. A l'instant où il étoit prêt à se mettre en route, il leur tint ce discours, fort sage en lui-même, mais qui leur déplut beaucoup. « Mes enfans, » leur dit-il, vous savez que quoique je » vous aime, vous ne pouvez être regardés comme mes fils légitimes. Votre » mère s'introduisit dans mon lit par trahison, & le petit Charles, que j'ai eu de » Berthe, ma véritable épouse, est le seul » & unique héritier de ma couronne. » Vous ne règnerez donc point en France; » mais je veux vous faire un établissement » en Orient. Vous, Auffroy, dès que j'aurai achevé de conquérir le Royaume de » Brandifer, je vous en rendrai possesseur, » ainsi que de sa fille Galatie; & vous, » Henri, je compte vous procurer un » autre établissement, & je ne quitterai » point l'Orient que je ne vous aie conquis un autre Royaume ».

Les deux fils de Pépin le remercièrent en apparence; mais ils ne furent pas plutôt hors de la présence du Roi, que, désespérés de voir qu'il vouloit les bannir de leur patrie, ils conspirèrent entr'eux

pour le trahir. Ils convinrent qu'Henri feroit le voyage de Jérusalem avec Pépin, & qu'Auffroy partiroit secrettement pour aller offrir à ses ennemis de le lui livrer : ainsi fut fait.

Quand Auffroy arriva devant la ville du Roi des Indes, il trouva que la paix étoit faite entre les trois Princes Sarrasins, l'Indien, Brandifer & Lucar, par l'entremise d'un Calife de Bagdad, qui étoit venu de bien loin pour les réconcilier. Ils étoient convenus de laisser Rosemonde au Roi des Indes, & de faire épouser à Lucar la fille du Calife. Ils ne pensoient plus qu'à se réunir tous trois pour venir reprendre le Royaume d'Angorie sur Pépin : ce fut dans cette circonstance qu'Auffroy arriva, & fit ses propositions pour livrer son père ; elles furent bien reçues en apparence, mais au fond elles indignèrent. Auffroy demandoit la belle Galatie en mariage, & que Brandifer lui assurât la succession de son Royaume : les Mahométans n'y trouvèrent qu'une difficulté, c'est qu'Auffroy étoit Chrétien ; mais il la leva bientôt, en assurant qu'il n'étoit point du tout attaché à sa religion : cela augmenta encore la mauvaise opinion que l'on avoit de lui. Cependant on lui donna une lettre, avec laquelle on lui pro-

mit qu'il se feroit ouvrir le château où étoit enfermée Galatie : cette lettre étoit écrite en Arabe, qu'il n'entendoit pas : il la prit comme bonne, & retourna en Angorie.

Chapitre 47.

Auffroy arriva triomphant, sa lettre à la main, & débarqua au château fort sans passer par la ville ; il se présenta hardiment au Châtelain, s'annonçant de la part de Brandifer. On l'introduisit auprès de la Princesse Galatie, qui, ayant lu ses dépêches, le fit en conséquence jetter dans le cachot souterrein du château, où il se trouva très-mal à son aise & peu satisfait de sa bonne fortune ; mais, d'ailleurs, en bonne compagnie, car il y trouva l'Empereur de Constantinople & le Chevalier Verd. Ils furent aussi étonnés de le voir, que lui de les reconnoître, & il leur persuada qu'il avoit été pris, commeeux, par les Sarrasins, leur apprenant d'ailleurs, que Pépin étoit maître d'Angorie, mais qu'il avoit été en pélérinage à Jérusalem avec Orson & les douze Pairs de France.

Chapitre 48.

Ce pélérinage avoit été bien malheureux ; le Roi de France avoit imaginé,

parce que Jérusalem étoit entre les mains des Mahométans, de n'y paroître que déguisé, lui & toute sa compagnie ; & il auroit accompli son vœu sans accident, ainsi que sans cérémonie, si le traître Auffroy n'avoit pas été avertir Brandifer & Lucar que les Pélerins qui visitoient actuellement le Saint Sépulcre, étoient la fleur de la Chevalerie Françoise, & que le Roi, entr'autres, étoit à leur tête. Dès que les Rois Sarrasins eurent reçu cet avis, ils songèrent à en Profiter ; & après s'être débarrassés d'Auffroy, comme nous venons de le dire, ils se rendirent tous trois à Jérusalem, firent investir la ville, & s'informèrent s'il n'y avoit pas une troupe de Pélerins François nouvellement arrivés. Le Patriarche, qui avoit reçu le Roi & sa suite sans les connoître, dit qu'il y avoit une troupe de particuliers de cette nation: il lui fut ordonné de les envoyer tous parler au Roi, qui les attendoit. Le bon Patriarche fit part aux Pélerins de l'ordre qu'il avoit reçu : ceux-ci sentirent qu'ils étoient découverts, & qu'ils couroient le plus grand risque. Alors Pépin tint conseil avec ses Pairs ; & ils prévirent que si l'on reconnoissoit le Roi pour ce qu'il étoit, on lui feroit sûrement un mauvais parti ;

ou que du moins on lui feroit payer sa rançon bien cher; que le seul moyen d'espérer la délivrance de Pépin, étoit de bien cacher qu'il fût le Monarque. Heureusement que sa petite taille aidoit à tromper ceux qui ne le connoissoient pas ; car le grand Roi Pépin n'avoit point du tout bonne mine. Milon d'Angers brigua, par zèle, l'honneur de faire ce personnage si dangereux, & de passer pour le Roi de France. Le Roi de Syrie, accompagné des trois autres Mahométans, ayant interrogé les Pélerins, ils dirent tous que Milon étoit leur Souverain. Ils furent aussi-tôt arrêtés, enchaînés & traités avec la plus grande dureté. Les Infidéles résolurent de les tenir long-temps dans une dure captivité ; & celui qui avoit la prison la plus sûre & la plus terrible, étoit Brandifer, qui étoit toujours maître de son château fort, situé dans le Royaume d'Angorie, mais dans lequel on pouvoit se rendre par mer sans passer par la ville. Ce fut donc lui qui se chargea d'enfermer le Roi & toute la Chevalerie Françoise. Ils furent tous transportés & entassés dans ces mêmes cachots où gémissoient depuis si long-temps l'Empereur de Constantinople & le Chevalier Verd, & où Auffroy avoit été mis

après eux. Le seul Pépin échappa à cette dure captivité par un coup de bonheur, qu'il ne dût qu'à la petitesse de sa taille & au peu d'agrément de sa figure. Le Roi des Indes le remarqua : « Messieurs, dit-il » à ses confrères, il faut pourtant que » j'aie du moins quelque part à cette belle » capture, & que je conserve au moins » un seul prisonnier qui m'en fasse sou- » venir : je choisis celui-ci, ajouta-t-il, en » montrant Pépin ; je veux l'emmener à » ma Cour & en faire mon nain ; si sa » physionomie n'est pas belle, au moins » je trouve qu'il a la mine d'un bon & » honnête homme. On le lui abandonna » volontiers, & il l'emmena ».

Chapitre 49.

Le grand Roi des François-se trouva à la Cour du Roi des Indes dans une situation bien singulière. On le prenoit pour un particulier très-ordinaire & très-obscur, & il étoit intéressé a cacher son rang. On lui demanda s'il avoit quelques talens, & il n'osa pas s'annoncer comme en ayant de trop merveilleux ; il répondit, qu'en cas de besoin il pouvoit faire la cuisine. On saisit avidement cette occasion de le mettre à l'épreuve, & effectivement on

lui donna à accommoder un paon qui devoit être servi sur la table du Roi & de la belle Rosemonde : il s'en acquitta si bien, dit le Romancier, que le Roi jura qu'il ne mangeroit jamais de paons qu'accommodés de sa main.

Les talens, quels qu'ils soient, excitent toujours la jalousie : Pépin ne fut pas plutôt connu pour un grand Cuisinier, que tous ceux de la Cour des Indes lui portèrent envie. Un jour qu'il mettoit un paon à la broche, le Maître Queux (c'est-à-dire Cuisinier) du Roi lui présenta la broche toute rouge ; Pépin se brûla les doigts, & sentant qu'il n'étoit pas fait pour une pareille avanie, embrocha le Cuisinier au lieu du paon. Aussi-tôt tous les Marmitons se mirent en devoir de venger la mort de leur Chef. Pépin se défendit vaillamment contr'eux, en jetta plusieurs sur le carreau & mit le reste en fuite. Le bruit de cette bagarre alla jusqu'aux oreilles du Roi Indien ; il fit comparoître devant lui tous ceux qui n'étoient pas morts de leurs blessures ; & Pépin ayant bien expliqué la chose, on lui rendit pleinement justice, & il n'en fut que plus estimé & plus respecté, du moins dans la cuisine Indienne.

Chapitre 50.

Ce furent ces humiliantes fonctions qui donnèrent à Pépin les moyens de connoître la retraite & l'état d'Esclarmonde. Le Roi des Indes la croyoit toujours folle, & la tenoit enfermée dans sa chambre, où cependant il avoit la bonté de lui envoyer de temps en temps des plats de sa table. Il chargeoit Pépin de les lui porter; celui-ci plaignoit l'état de la prisonnière, dans laquelle il remarquoit des restes de beauté qui le touchèrent; elle, de son côté, lui trouva l'air bien François: enfin elle lui demanda s'il l'étoit; il en convint: alors les larmes coulèrent de part & d'autre, & ils se trouvèrent dans la situation intéressante où se trouvent deux infortunés du même pays, qui se rencontrent à deux mille lieues de leur patrie. Enfin la folle demanda au Cuisinier des nouvelles des Cours de France & d'Aquitaine; & surtout de celles de son cher Valentin. Hélas! mon neveu, s'écria tout d'un coup Pépin... Qu'entends-je, dit Esclarmonde!... Tout s'expliqua; ils se reconnurent: l'amante de Valentin couvint qu'elle ne faisoit la folle qu'en attendant que le Prince de Constantinople vînt pour la délivrer;

Pépin loua sa Constance, plaignit son malheur, & dit qu'il espéroit de le faire savoir à son neveu, & d'y mettre ordre.

Chapitre 51.

Revenons à Valentin. Dès qu'il eut appris que son père étoit prisonnier dans le château-fort de Brandifer, il y étoit accouru avec Pacolet. Ils avoient reconnu toutes les avenues du château : mais ils l'avoient trouvé imprenable; les enchantemens même du petit Sorcier n'y pouvoient rien: enfin, ils avoient pris le parti de retourner dans la ville d'Angorie, pour la défendre contre les nouvelles attaques des Sarrasins; car Brandifer, après avoir déposé ses nouveaux prisonniers dans sa forteresse, étoit venu assiéger la ville. Le Roi Lucar l'y avoit suivi; mais le Roi des Indes étoit resté chez lui, parce que Rosemonde étoit bien malade, & en mourut effectivement.

Chapitre 52.

Valentin ne savoit point de nouvelles de Pépin : il envoya Pacolet aux informations dans le camp des Sarrasins; celui-ci s'étant bien déguisé, pénétra jusques dans les tentes des Rois même, apprit bien des

choſes, & crut tout ſavoir, quand il eut appris la trahiſon d'Auffroy, comment le Roi & toute la Chevalerie Françoiſe avoient été enlevés à Jéruſalem, & qu'ils étoient tous renfermés dans le château de Brandifer. « Il ſera difficile de les en tirer » tous à la fois, ajouta Pacolet; mais du » moins je vous promets de vous faire » rendre un des deux Monarques qui y » ſont détenus: voyez lequel des deux » vous voulez que je délivre, ou votre » père Alexandre, Empereur de Conſtan- » tinople, ou votre oncle le Roi Pépin ». Valentin héſita quelques momens: mais enfin, « ſi je dois, dit-il, la naiſſance à » mon père Alexandre, je dois la vie & » toute mon éducation à mon oncle Pé- » pin; ainſi c'eſt lui qu'il faut delivrer ».

Chapitre 53.

Cela ſuffit, dit Pacolet: auſſi-tôt il employa encore une fois ſon charme ſoporifique, eſcamota le Roi Lucar, & l'emmena dans la ville d'Angorie.

Chapitre 54.

Dès que Brandifer s'en apperçut, il fut dans un déſeſpoir affreux; mais ſe calmant bientôt, il voulut courir au remède. Il

ignoroit qu'il avoit dans sa prison l'Empereur de Constantinople, mais il croyoit bien y tenir le Roi de France : il proposa donc l'échange de celui-ci contre le Roi Lucar ; il fut accepté, c'étoit tout ce que Valentin demandoit. On convient que le Roi de France sera retiré de sa prison, & que lorsqu'il sera rendu aux Chrétiens de la ville, ils rendront Lucar. On envoie à la tour : on appelle le Roi des François, Milon se présente : on lui dit qu'il est délivré, sans lui expliquer par qui, ni pour quelle raison ; il fait les adieux les plus tendres à ses amis, & part pour la ville. Il y arrive ; on découvre alors que ce n'est pas Pépin : Valentin en est au désespoir ; mais Milon explique par quelle raison il s'est fait passer pour le Monarque ; on applaudit à son zèle, & Lucar est renvoyé.

Chapitre 55.

Cependant Valentin apprend en même-temps que son oncle est inconnu dans la capitale du Roi des Indes. Il faut chercher les moyens de l'en tirer, & ils se trouvent bientôt. On fait une sortie contre les Sarrasins assiégeans, elle est très-sanglante, & beaucoup d'Infidèles y sont tués. Le grand Maréchal du Roi des Indes, qui com-

mandoit le corps de troupes qui étoient au siége, eût entr'autres blessé & fait prisonnier. Pacolet ouvre l'avis de proposer son échange contre ce petit prisonnier François, dont le Monarque Indien avoit fait son Chef de cuisine: le marché paroît très-bon à Brandifer & à tous les Sarrasins. On écrit dans l'Inde, & le Roi aime mieux renoncer à manger des paons, & renvoyer son Cuisinier, pour recouvrer le premier Officier de sa couronne. Voilà donc Pépin revenu; il embrasse mille fois son neveu Valentin, & lui apprend qu'il a vu Esclarmonde, & qu'il lui a parlé plusieurs fois.

Chapitre 56.

Le Roi Pépin seroit certainement resté à Angorie, pour la défendre contre les Infidèles, s'il n'avoit pas reçu de France des lettres très-inquiétantes. La Reine Berthe lui mandoit, que pendant son absence, Artus, Roi de Bretagne, étoit venu pour envahir ses Etats. Le Monarque des François n'eut point d'autre parti à prendre que de courir au secours de son Royaume. Il s'embarqua donc avec une bonne partie des troupes qu'il avoit amenées en Orient, & qui étoient dans Angorie, & Valentin resta pour défendre cette ville & délivrer l'Empereur

l'Empereur de Grèce son père, le Chevalier Verd, son frère Orson & le reste des François enfermés dans le château de Brandifer.

Chapitre 57.

Cependant Valentin, avant que de travailler sérieusement à cette fameuse délivrance, ne put s'empêcher de penser à celle d'Esclarmonde. Malheureusement il n'avoit plus Pacolet; le pauvre petit Sorcier avoit été tué dans la sortie dans laquelle le grand Maréchal du Roi des Indes avoit été pris. Valentin en avoit été au désespoir, mais du moins il avoit hérité du livre qui contenoit tous les secrets de Pacolet; il avoit appris par cœur toutes les conjurations que ce livre contenoit; les mots & les paroles qu'il falloit dire, & les herbes qu'il falloit employer pour changer de figure à volonté, passer pour tout autre que l'on n'étoit, & pour faire le charme soporifique; enfin il avoit appris à faire manœuvrer dans la perfection le petit cheval de bois. Peut-être Valentin savoit-il qu'il n'étoit pas trop permis à un Chrétien de faire ces tours de passe-passe; mais le désir de rendre service à sa maîtresse & à ses parens, le fit passer par

dessus cette considération. Nous verrons qu'il en a fait pénitence par la suite, & que Dieu lui a pardonné.

Chapitre 58.

Valentin passa donc dans l'Inde aussi-tôt que Pépin eût passé en France; il tira Esclarmonde des mains du Roi de ce pays; & la ramena dans la ville d'Angorie sur le petit cheval de bois.

Le moyen dont Valentin se servit, est précisément le même que l'on a vu dans le premier Volume du mois dernier, employé par Cléomadès pour délivrer Claremonde. Il se déguise en Médecin; on lui fait voir sa maîtresse qu'on croyoit folle; il l'interroge, se fait connoître secrettement à elle: elle parle d'un cheval de bois qui est au grenier: on fait venir cette machine; c'est le cheval de Pacolet: Valentin fait monter Esclarmonde, se met en croupe derrière elle, tourne la cheville, & ils s'envolent.

Il ne faut point s'étonner de trouver cette histoire du cheval de bois volant, répétée dans ces deux Romans: elle est très-commune dans nos anciennes histoires fabuleuses; ce Conte se trouve même dans les Mille & une Nuit, Contes Arabes; & il en est question dans Dom Quichotte. Si quel-

qu'un peut s'attribuer l'honneur de l'invention, c'eſt l'Auteur du Roman de Cléomadès, qui, comme nous l'avons déja dit, eſt très-ancien.

Chapitre 59.

Le Roi Pépin étant arrivé en France, ne perd pas un moment pour aller attaquer ſon ennemi, & reprendre le terrein que celui-ci avoit déjà gagné ; il ramene de Lyon à Paris la Reine Berthe & ſon petit fils Charlot, qui fut dans la ſuite le grand Charlemagne : enfin, aidé des Picards & des Normands qui lui étoient reſté fideles, & du brave Milon qui ne lui avoit jamais manqué dans aucune occaſion, il défit en bataille rangée, Artus & ſes alliés, fit ce Prince priſonnier, le fit conduire à Paris, l'enferma d'abord dans le Châtelet, & enfin lui fit couper la tête.

Chapitre 60.

Quand Valentin eût ſatisfait à ce que ſon amour exigeoit de lui en délivrant Eſclarmonde, il ſongea à rendre le même ſervice à ſon père & à ſon frère ; il vit bien qu'il ne pourroit jamais y réuſſir qu'au moyen des ſecrets de Paçolet. Ce château

étoit si fort, qu'on l'auroit assiégé en vain ; on ne pouvoit s'en rendre maître que par surprise & par ruse : voici celle que Valentin employa. Il se déguise en Sarrasin, avec une fausse moustache & un turban ; monte sur un vaisseau marchand, & doublant un cap qui s'avançoit entre le château & la ville, il aborde au pied des murs du fort. On lui demande les droits & tributs que l'on exigeoit, au nom du Roi Bandifer, de tous les Bâtimens qui s'arrêtoient en cet endroit, & il dit qu'il s'estime trop heureux d'être à portée de s'acquitter de ce qui est dû à un si grand Prince. Le Capitaine du château trouvant ce compliment fort honnête, en fit son rapport à la Princesse Galatie, qui dit qu'il falloit prendre de ces gens-là ce qu'ils voudroient donner, puisqu'ils étoient si bien disposés à payer. Valentin assûra qu'il étoit prêt à recevoir sur son bord tous les douaniers qu'on voudroit lui envoyer, & même leur escorte. Aussi-tôt cinquante hommes, tant Financiers que Militaires, abordèrent le prétendu vaisseau commerçant ; on les fit tous, avec beaucoup de complimens, descendre entre les ponts ; on les assura qu'ils y trouveroient de quoi s'enrichir & se rafraîchir, & à mesure qu'ils descendoient, on leur

coupoit la tête. De cette affaire-là, il y eut cinquante Sarrasins de moins dans le monde, & cinquante Chrétiens qui se trouvèrent très-proprement habillés à la Sarrasine. Ils sortirent du bâtimenten cet équipage, & s'avancèrent vers le château: on les prit pour amis, & on les laissa entrer; mais ils étoient armés, sous les robes, de sabres & de haches, avec lesquels ils achevèrent de massacrer le reste de la garnison Sarrasine. Valentin alla faire des complimens à la Princesse Galatie, l'assûra qu'il ne lui seroit fait aucun tort en ses biens, ni en son honneur; mais il demanda les clefs des prisons où les Princes Chrétiens étoient renfermés: il fallut bien les donner.

Chapitre 61.

Ce fut avec la plus grande satisfaction que Valentin embrassa son père, son frère Orson, & le Verd Chevalier. Après avoir pourvu au rétablissement de leur santé, & de celle de tous les autres Chevaliers chrétiens, ils décidèrent quels étoient ceux qui devoient repasser en Europe, ceux qui devoient suivre Valentin, lequel retournoit à Angorie, & ceux qui devoient rester dans le château: l'Empereur Alexandre,

le Chevalier Verd & Orſon furent du nombre des derniers, & Orſon en fut d'autant plus aiſe, qu'ayant vu la belle Princeſſe Galatie, il en étoit déjà devenu amoureux : il pouvoit d'autant plus librement ſe livrer à cet amour, que l'on avoit appris depuis quelque temps que la belle Fézonne étoit morte en Aquitaine.

Chapitre 62.

Auffroy & Henri, dont on ne faiſoit que ſoupçonner la trahiſon, ſe trouvèrent parmi les autres priſonniers. Ils furent délivrés comme eux. Ils repaſsèrent en France, & firent un cruel uſage de leur liberté. Le Roi leur père voulut leur faire quelques reproches ; ces dignes enfans de la fauſſe Berthe, apres avoir voulu livrer Pépin aux Sarraſins, attentèrent à ſa vie dans ſon Royaume même ; ils enherbèrent (c'eſt-à-dire, empoiſonnèrent) d'abord la bonne & reſpectable Reine Berthe, & bientôt après Pépin lui-même. Il ne tint pas à eux de priver de la vie leur petit frere Charlot ; heureuſement que le Comte Milon d'Angers le ravit de leurs mains ; mais ayant formé un parti en leur faveur, ils lui firent la guerre & le pourſuivirent.

Chapitre 63.

Auffroy & Henri vinrent à bout de se saisir du Comte Milon & du jeune Prince Charlot; ils enfermèrent celui-ci au châtelet de Paris, & le traitant comme un enfant sans conséquence, & voulant l'avilir, ils le laissèrent courir dans leur cuisine comme un polisson. Le jeune Prince, qui avoit hérité de la fierté que son pere avoit montrée dans une circonstance à-peu près pareille, s'arma d'une broche, & après avoir maltraité les Marmitons de ses frères, se jeta sur ceux mêmes qui venoient pour les secourir, & blessa grievement Auffray. Henri voulait le faire arrêter, & peut-être le faire périr; mais un Chevalier eneut pitié; il le prit, le mit sur son cheval, sortit de Paris avec lui, & ne s'arrêta point qu'il ne l'eût remis dans le château du Comte Milon, dont la femme (dit notre Romancier) étoit fille de Pépin & de Berthe, & sœur par conséquent du petit Charlot*. Il n'étoit plus question que de tirer

* Il y a apparence que cette femme du Comte Milon, étoit la même Princesse Eglantine dont Valentin avoit été amoureux dans sa jeunesse. Dès

des prisons du Châtelet le Comte Milon même ; il en sortit d'une façon bien extraordinaire, que nous allons raconter en peu de mots.

Chapitre 64.

Valentin ayant reçu des nouvelles de France, qui lui apprenoient la mort de Pépin, & les malheurs dont étoit menacé son héritier légitime ; après avoir pleuré sincérement la perte d'un oncle qui lui avoit si long-temps servi de père, desiroit cependant ardemment de pouvoir encore rendre service à son cousin Charlot, & délivrer le bon Comte Milon ; le cheval de Pacolet lui fournit heureusement un prompt & sûr moyen d'y parvenir. Il monta dessus, & après avoir voyagé seulement une nuit, il se trouva à Paris. Là il apprend que Charles s'est échappé, mais que Milon est encore au Châtelet ; il y court : emploie le charme soporifique, endort la garde, prend Milon en croupe

qu'il avoit découvert qu'il étoit son cousin-germain, il avoit renoncé à l'épouser ; car dans ces temps c'eut été un grand crime que d'aimer & d'épouser sa cousine.

ſur ſon cheval, & s'envole avec lui juſques dans le château, où ils trouvent la Comteſſe & Charlot. Il leur remet le Comte, les encourage tous à ſe bien défendre contre les traîtres, & retourne en Angorie, promettant, dès qu'il ſeroit défait de Brandifer & des Sarraſins, de leur renvoyer le reſte de l'armée & de la Chevalerie Françoiſe. C'eſt ce que nous verrons qu'il fit; &, graces au ciel, depuis ce moment, les affaires du petit Charlot tournèrent ſi bien, qu'il ſe vengea de ſes deux indignes frères, les vainquit, les tua, & devint le plus grand Roi que la France ait eu, & le premier Empereur d'Occident. Mais finiſſons l'hiſtoire de nos deux héros, Valentin & Orſon.

Chapitre 65.

Valentin, de retour à Angorie, s'occupa ſérieuſement à la défendre contre Brandifer & Lucar. L'armée Chrétienne étoit diminuée de tous ceux qui avoient paſſé avec Pépin en France; & les Sarraſins, au contraire, étoient augmentés par de nouveaux ſecours, que le Roi des Indes, piqué de l'enlevement d'Eſclarmonde, leur avoit amené en perſonne. Le Prince ne vit point

de meilleur parti à prendre, que de leur livrer bataille en sortant de la ville, & allant au-devant d'eux. Il compta avec raison que le courage de ses gens, l'habileté de ses Généraux, parmi lesquels il y avoit encore plusieurs Pairs de France, l'emporteroient sur ses ennemis. La bataille fut donc résolue, & Valentin en fit prévenir l'Empereur son père & le Chevalier Verd, qui étoient restés dans le fort. L'action fut sanglante & terrible. Le Roi Lucar y fut blessé, ainsi que plusieurs Pairs de France; cependant les Chrétiens eurent l'avantage; ils étoient maîtres du champ de bataille, & les Infidèles fuyoient de toutes parts, quand on vint avertir le Prince de Constantinople, qu'un nouveau corps de Sarrasins venoit le prendre en flanc. Il y court aussi-tôt, animé de la plus grande ardeur: il apperçoit le Chef de la troupe, la tête couverte d'un riche turban, dont le bord épais ombrageoit son visage; il l'approche le sabre à la main, & malgré les cris de la troupe, qu'il n'entend pas, il lui coupe la tête.

Chapitre 66.

Quelques Chevaliers de sa suite portèrent

des coups aussi funestes à quelques-uns des prétendus ennemis ; mais enfin ceux-ci se firent entendre à force de parler Grec & François. Hélas ! c'étoit la garnison Chrétienne du fort, qui, pensant que celle de la ville auroit de la peine à résister à la multitude d'assaillans, avoit imaginé de venir prendre celle-ci par derrière ; & pour rendre cette diversion plus facile, avoit pris des habits à la Sarrasine, afin que Brandifer ne se défiât pas d'eux. Orson & l'Empereur son père étoient à la tête, & c'étoit ce malheureux père, à qui son cher fils Valentin venoit d'ôter la vie. Celui-ci ne se fut pas plutôt apperçu que c'étoit lui-même qui avoit ainsi outragé la nature, qu'il tomba dans le plus affreux désespoir ; il vouloit se percer de sa propre épée ; mais on le désarma, & on l'emporta dans la ville. Orson acheva la défaite des véritables ennemis ; il tua Brandifer & le Roi des Indes, & il fit un si grand massacre des Infidèles, que très-peu d'entr'eux purent se rembarquer sur leurs vaisseaux : ils s'enfuirent à toutes voiles, & délivrèrent entièrement la ville d'Angorie.

Chapitre 67.

Tout en consolant son frère qui étoit au désespoir, & quoiqu'il fût lui-même fort affligé de la mort de son père, Orson mit ordre aux affaires, & il renvoya en Europe le reste des Pairs de France & des Chevaliers, qui étoient plus nécessaires à son cousin Charles qu'à lui-même. Il fit venir du fort dans la ville la belle Galatie, dont il étoit plus amoureux que jamais, & qu'il se proposoit de prendre pour femme, laissant le Chevalier Vèrd commander dans le fort, & se proposant de lui abandonner ensuite tout le Royaume d'Angorie. Il fit faire à son père les obsèques les plus magnifiques, & détermina Valentin à retourner avec lui en Grèce, où il emmena Galatie.

Ils furent reçus à Constantinople avec autant de satisfaction qu'en permettoit l'affliction où l'on étoit plongé par la mort de l'Empereur. Bélissante fondant en larmes, embrassa ses deux fils, & leur apprit que le vœu général de l'Empire étoit qu'ils y regnassent conjointement. Tous les Ordres de l'Etat assemblés confirmèrent cette disposition. Orson n'y consentit qu'à con-

dition que son frère, qu'il regardoit comme son aîné & comme son maître, quoiqu'ils fussent jumeaux, seroit le véritable Empereur; mais Valentin, tout au contraire, déclara la résolution où il étoit d'aller à Rome, de se jetter aux pieds du Pape, & lui demander l absolution du crime involontaire qu'il avoit commis en tuant son père, & de celui dont il étoit réellement coupable de s'être servi des secrets de la magie, auxquels, en bon Chrétien, il renonça pour toute sa vie. Rien ne put le détourner de suivre son projet, & il partit pour Rome.

Chapitre 68.

En partant, il fit les adieux les plus tendres à sa chère Esclarmonde : il la pria de lui rendre l'anneau qu'il lui avoit mis au doigt quand il l'avoit épousée ; elle le lui donna, & l'ayant brisé en deux, il lui en remit la moitié, en lui disant qu'il la prioit de n'ajouter aucune foi au bruit de sa mort, si elle se répandoit, à moins qu'elle ne reçut l'autre moitié de l'anneau qu'il emportoit ; elle le lui promit.

Valentin, arrivé à Rome, se jetta aux pieds du Saint Père ; & après s'être fait

connoître pour ce qu'il étoit, confessa ses péchés. Quoique le Saint Père l'écoutât avec indulgence, & lui promît miséricorde de la part de Dieu, cependant la pénitence qu'il lui imposa fut rude. « Déguisez-vous, lui dit-il, de façon à » n'être pas reconnu; retournez dans » votre palais & passez-y sept ans à vivre » d'aumônes, sous la forme d'un vil men- » diant; après cela, vous jouirez de la » gloire éternelle ».

L'Empereur ne répliqua rien, partit secrettement de Rome, dès le soir même, parcourut, pendant quelques mois, différens pays, où il n'étoit connu de personne, laissa croître sa barbe & hérisser ses cheveux, & parut enfin à Constantinople, dans un état à n'être reconnu de personne.

Chapitre 69.

Esclarmonde, vivement inquiéte du sort de son époux, adressoit sans cesse des prières au ciel, & faisoit d'abondantes aumônes, pour obtenir le bonheur de le revoir. Un mendiant défiguré se présente à sa porte, & veut s'établir au pied de l'escalier; elle en prend soin

elle-même, veut le loger commodément, & lui faire faire assez bonne chère ; mais il refuse tout autre secours qu'un peu de paille pour lit, & les restes les plus méprisés de la table des Impératrices. C'est dans cet état qu'il est, pendant six ans, témoin des regrets de sa femme, de sa mère & de son frère.

Chapitre 70.

Au bout de ce temps, Hugon, Roi de Hongrie, vint troubler la tranquillité de l'Empire Grec ; il s'avisa de demander en mariage la belle Esclarmonde, disant que son mari doit être mort. Sa proposition fut reçue avec douceur & honnêteté ; mais l'Empereur Orson & Béliſſante lui répondirent qu'ils n'étoient rien moins qu'assurés de la mort de Valentin, & qu'ils vouloient attendre au moins sept ans pour voir s'ils n'en auroient aucunes nouvelles. Le Roi de Hongrie parut se contenter d'abord de cette réponse, mais il méditoit une horrible noirceur.

Il y avoit six ans qu'Orson n'avoit vu son ami le Chevalier Verd ; il résolut de lui aller faire une visite dans son Royaume d'Angorie. Il s'y rendit, & en reçut l'ac-

cueil auquel il devoit s'attendre. Après avoir passé quelques jours ensemble, les deux Princes firent la partie d'aller faire leurs dévotions au Saint Sépulchre ; ils s'y rendirent sans grande suite, parce que Jérusalem étoit toujours entre les mains des Sarrasins, qui permettoient bien aux simples Chevaliers d'y entrer, moyennant un certain tribut, mais il étoit toujours dangereux pour de grands Princes de faire ce pélerinage.

Le Roi Hugon avoit des espions auprès d'Orson, qui l'informoient de toutes ses démarches. Il ne fut pas plutôt qu'il étoit à Jérusalem, qu'il s'y rendit lui-même, & alla le dénoncer au Soudan de Syrie. « Voici, lui dit-il, une belle occa-» sion de venger vos amis Brandifer, » Lucar, & le Roi des Indes, victimes » infortunées des deux Princes que vous » tenez entre vos mains : faites-les arrê-» ter, ils seront trop heureux de se déli-» vrer, en vous cédant le Royaume d'An-» gorie : pour moi, je ne vous demande, » pour mon droit d'avis, que le sceau de » l'Empereur Orson, dont je ferai bon » usage, pour mes intérêts particu-» liers ».

Le Soudan profita de l'avis, fit arrêter

les deux Princes, les fit garder étroitement & secrettement, & fit remettre le scel Impérial au traître Hugon. Voici l'usage que celui-ci en fit. Il fit écrire aux Impératrices de Constantinople des lettres qu'il cacheta avec le scel d'Orson: c'étoit le seul moyen que l'Empereur pût employer pour expliquer ses intentions; car l'éducation d'Orson, & le peu de progrès des sciences dans ce siècle-là, ne permettoient pas que l'Empereur sût écrire. Il écrivit donc au nom d'Orson, qu'il avoit trouvé son frère Valentin en habit de pélerin, qui achevoit, au Saint Sépulchre, une pénitence que le Pape lui avoit imposée; que ce pauvre Prince étoit bien malade, au moment où il l'avoit reconnu, & que peu de temps après il étoit expiré dans ses bras. Qu'en mourant il l'avoit prié de consoler sa veuve, & de lui conseiller d'épouser le grand Roi Hugon de Hongrie, qui étoit le meilleur parti qu'elle pût choisir.

Hugon envoya ces lettres par un Rénégat Chrétien, qui s'annonça comme courier d'Orson, & qui se garda bien de dire que l'Empereur étoit prisonnier. La désolation fut grande dans le palais de

Constantinople. Esclarmonde désespérée, l'étoit particulièrement de la proposition qu'on lui faisoit d'épouser Hugon. Chacun raisonnoit sur cette nouvelle, à sa façon : le bruit en vint jusqu'à Valentin, qui étoit toujours sous son escalier. Il se traîna dans les Eglises, & demanda conseil à Dieu sur ce qu'il devoit faire : voici ce qui lui fut inspiré.

Chapitre 71.

Valentin, déguisé avec plus de soin, & changé, d'ailleurs, par l'inquiétude & la maladie, aborda les Impératrices justement dans le moment où le Roi Hugon revenoit en triomphe, comptant bien que la lettre qu'il avoit envoyée au nom d'Orson, lui assureroit la main d'Esclarmonde; Valentin, disons-nous, arriva en équipage de pélerin. Princesses, dit-il aux Impératrices, je vois que vous êtes troublées de la proposition que vous fait ce traître Roi de Hongrie, & que vous avez une confiance mal fondée dans les lettres qu'on vous a fait parvenir, scellées du sceau de l'Empereur Orson ; or, apprenez que tout cela n'est que trahison.

En même temps il leur expliqua la vérité du fait, & leur conta tout ce qui s'étoit passé, & comme quoi Orson étoit prisonnier à Jérusalem : enfin, il les assura que Valentin n'étoit pas mort, & qu'elles le reverroient incessamment. Hugon, qui étoit présent à cette explication, rougit, pâlit, se troubla, monta à cheval & partit. Les Dames comprirent qu'il s'avouoit coupable; mais elles furent plus troublées que jamais en apprenant la prison d'Orson. Cependant Valentin s'étant échappé, quitta son habit de pélerin, & s'étant enveloppé de ses guenilles, retourna coucher au pied de l'escalier.

Chapitre 72.

Orson & le Verd Chevalier, sentant combien il étoit nécessaire qu'ils retournassent à Constantinople, firent des propositions au Soudan de Syrie, & consentirent à lui céder le Royaume d'Angorie, à condition qu'il leur accorderoit la liberté. Il y consentit : ils reparurent à Constantinople, & vérifièrent ainsi, en grande partie, ce qu'avoit dit aux Impératrices le bon pélerin. Mais elles ne

voyoient point revenir Valentin, & en étoient désolées.

Chapitre 73.

Orson & le Chevalier Verd poursuivirent le Roi Hugon jusques dans son Royaume : ils vinrent à bout de le vaincre & de le tuer ; & ce fut pendant ce temps que se passa, dans le palais de Constantinople, la scène triste & édifiante dont nous allons parler.

Chapitre 74 & dernier.

Bélissante & Esclarmonde s'occupoient, avec inquiétude, du retour de Valentin, que le pélerin leur avoit promis; lorsqu'une nuit on entendit toutes les cloches de Constantinople sonner d'elles-mêmes : des voix célestes firent retentir les airs d'une musique harmonieuse. L'Archevêque ou Patriarche de Constantinople, (celui d'alors étoit un saint & un honnête homme) eut une révélation, qui lui apprit qu'un fidèle serviteur de Dieu venoit de mourir au pied de l'escalier du palais qui conduisoit aux appartemens des Impératrices : dès le matin il s'y transporta pro-

cessionnellement avec tout son Clergé, & trouva, à l'endroit indiqué, un corps mort revêtu de haillons, mais dont le visage, loin d'être hideux & défiguré, comme étoit celui du mendiant qu'on étoit accoutumé à voir en cette place, étoit resplendissant, beau par merveille, & présentoit enfin les traits de l'Empereur Valentin. On remarqua qu'il tenoit en main une lettre, mais il la serroit si fortement, qu'on ne put la lui enlever: dans son autre main, on remarquoit la moitié d'un anneau d'or, qu'il gardoit avec le même soin. On alla avertir les Impératrices de ce singulier événement; elles reconnurent, l'une son fils, l'autre son époux. Hélas! c'est donc ainsi que je te trouve, dit Esclarmonde; elle se jetta sur le corps, en l'embrassant tendrement. Lorsqu'on l'en retira, elle prit aisément la lettre & l'anneau; elle serra celui-ci dans son sein; & ayant ouvert l'autre, elle y lut toute l'histoire de ce qui étoit arrivé à Valentin depuis son départ pour Rome; elle y vit comme il avoit accompli sa pénitence de sept années, au pied de l'escalier de son propre palais; comme il avoit été touché de l'attachement & des

regrets de sa mère & de son épouse ; que c'étoit lui-même qui, sous l'habit d'un pélerin, les avoit averties qu'il n'étoit point mort à Jérusalem ; & qu'enfin Dieu lui ayant pardonné tous ses péchés, l'appelloit à lui dans son sein éternel.

Cette lettre ayant fait évidemment connoître l'état & la sainteté de Valentin, le Clergé s'empressa de lui rendre les honneurs funèbres. On lava son corps, on le revêtit des habits Impériaux, & on l'exposa sur un lit de parade dans la grande salle du palais. Les grands & tous les ordres de l'Etat, vinrent lui rendre leurs hommages ; & tous, d'une voix unanime, le canonisèrent, & décidèrent qu'au lieu de l'ensevelir comme le commun des hommes, & même comme les Souverains, il falloit placer son corps dans une châsse, comme une précieuse relique. C'est ce qui fut exécuté ; on fit bâtir une magnifique Eglise, qui fut dédiée à Saint Valentin ; on y joignit un Monastère de Religieuses, dont Esclarmonde fut la premiere Abbesse.

Orson & le Chevalier Verd, étant de retour de leur expédition de Hongrie, joignirent leurs regrets à ceux de leur fa-

mille. Cependant Orſon regna ſeul dans Conſtantinople ; il eut pluſieurs enfans de l'Impératrice Galatie ; il la perdit au bout de ſept ans de mariage, & mourut lui-même quelque temps après, avec la réputation d'avoir été un bon & ſage Monarque, après avoir été long-temps un preux & brave Chevalier. Ses enfans, encore jeunes, regnèrent après lui ; la ſage Béliſſante, leur grand'mere, eut ſoin de leur éducation ; & le Chevalier Verd prit ſoin de préſerver leurs Etats de toutes attaques, & les fit reſpecter, en attendant qu'ils fuſſent en état de les défendre eux-mêmes.

QUATRIEME CLASSE.

ROMANS D'AMOUR.

LES BORNES de nos Volumes nous forcent à remettre l'Extrait des Romans dont nous comptions parler dans ce Volume-ci, à celui du premier Juillet prochain.

ERRATA pour le second Volume d'Avril.

PAGE 197, Acteur de l'Opéra, *lisez* Auteur d'Opéras.

Page 216, la petite Delorme, Comédienne, faisant les rôles de Confidentes ; *lisez*, Mademoiselle Delorme, Comédienne, faisant les rôles de Princesses.

Page 216, de la société, mais qui ; *lisez*, de société qui.

Page 222, à la septieme ligne, il faut nécessairement supposer un espace, qu'on a oublié.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le second Volume de Mai de la *Bibliotheque des Romans*; & je crois que cet Ouvrage, qui, en donnant des Romans la plus exacte analyse, en sauve les longueurs, ne peut manquer d'être très-favorablement reçu du Public. A Paris, ce 30 Avril 1777. HAMELION.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS,
OUVRAGE PÉRIODIQUE,

DANS lequel on donne l'analyse raisonnée des Romans anciens & modernes, François ou traduits dans notre langue ; avec des Anecdotes & des Notices historiques & critiques concernant les Auteurs ou leurs Ouvrages ; ainsi que les mœurs, les usages du temps, les circonstances particulières & relatives, & les personnages connus, déguisés ou emblématiques.

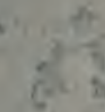
JUIN, 1777.

A PARIS,

AU BUREAU, rue du Four Saint-Honoré, près Saint-Eustache, pour Paris ;

AU BUREAU, & chez DEMONVILLE, Imprimeur-Libraire de l'Académie Françoise, rue Saint Severin, pour la Province.

Avec Approbation & Privilege du Roi.



AVIS.

Le succès de cet Ouvrage augmente si sensiblement tous les jours, qu'il exige de nouveaux soins. Pour suffire & obvier à tout, on s'est déterminé à former un Bureau particulier. Il a été ouvert le 10 du mois de Mars, rue du Four Saint-Honoré, près Saint-Eustache, Ce sera au Sieur *Anceaume* que l'on s'y adressera; & ce sera lui désormais qui signera & délivrera les Souscriptions pour Paris. A l'égard de la Province, on pourra s'adresser également audit Bureau; ou chez *Lacombe*, Libraire, rue de Tournon, près le Luxembourg, en affranchissant les lettres & l'argent.

Contraints de nous occuper d'une nouvelle édition, nous annonçons qu'il va devenir comme impossible de fournir les vingt-huit volumes qui ont paru; mais lorsque les Exemplaires qui restent seront épuisés, on s'engagera envers les personnes qui se présenteront, à leur fournir, dans le courant d'une année, tous les volumes antérieurs à celui par lequel leur abonnement aura commencé. Il suffira qu'en donnant leur argent pour le courant, elles donnent leur nom pour le passé. La Bibliothèque des Romans étant une Collection, & non un Journal, il importe peu

par quel volume on en commence la lecture; pourvu que l'on ſoit certain d'en pouvoir completter la Collection.

§ Cet Ouvrage unique, dont le *Proſpectus* fut reçu ſi favorablement, il y a prés de deux années, juſtifie ſi bien ſon titre, & jouit d'une réputation ſi étendue, qu'il eſt connu de ceux même qui ne le liſent pas. Son éloge répété dans tant de Journaux, eſt ſi bien confirmé par la voix publique, qu'il eſt inutile de lui donner ici de nouvelles louanges. Nous nous bornerons à aſſurer que de nouveaux moyens, toujours accordés par le même Protecteur *, doivent chaque jour en augmenter le mérite.

La Bibliothéque univerſelle des Romans, eſt compoſée de 16 volumes *in*-12 par année, dont le prix, rendus francs de port par la poſte, eſt, à Paris, de 24 liv.; & en Province, de 32 liv.

Ce Journal a commencé au premier Juillet 1775.

---

* Nous ſommes forcés de n'employer que cette expreſſion.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS.
JUIN, 1777.

CINQUIEME CLASSE.

ROMANS DE SPIRITUALITÉ, DE MORALE ET DE POLITIQUE.

DANS la distribution des différentes Classes qui entrent dans *la Bibliothèque des Romans*, nous en avons formé une des *Romans de Spiritualité*, *de Morale & de Politique*; mais nous n'avons pas imaginé d'y faire entrer les *Romans de Médecine*, parce qu'ils sont en si petit nombre, que cette Classe se borne peut-être à celui que nous allons extraire. Il fut imprimé pour la première fois en 1754, sous le titre d'*Abdeker*,

ou *l'Art de conserver la beauté*, deux petites parties en un volume : en 1756, on le réimprima, augmenté d'un volume, & l'on ajouta au titre, l'*Art de conserver la beauté & la santé*. Enfin, l'Histoire d'Abdeker n'étoit pas finie, & l'Auteur, (M. le Camus, Médecin de la Faculté de Paris) promettoit d'en donner la conclusion, & une nouvelle édition de son Ouvrage ; il l'avoit même préparée, & avoit corrigé quelques-uns des principes qu'il avoit hasardés sur la conservation de la beauté & de la santé, le régime, la guérison des maladies, &c. Il avoit fait ces corrections d'après les conseils de ses confrères ; mais ces mêmes confrères le détournèrent de continuer à publier un Ouvrage dont la forme, du moins, leur paroissoit trop futile On avoit déjà reproché à M. le Camus d'avoir donné au Public un autre Livre intitulé *la Médecine de l'esprit*, ouvrage fort ingénieux, mais où l'on trouva plus d'esprit que de solidité. M. le Camus abandonna donc *Abdeker*. Il est mort en 1772, & la nouvelle édition est restée en manuscrit ; c'est d'après la connoissance que nous en avons eue, qu'est composé l'Extrait suivant, dans lequel nous avons conservé fidèlement la marche du Ro-

man, nous contentant d'élaguer les observations médicales, & laissant subsister seulement celles qui nous ont paru les plus intéressantes, qui sont de l'usage le plus facile, & dont l'utilité est établie sur l'opinion des plus grands maîtres de l'art, & sur ce que les Docteurs regardent eux-mêmes comme leur oracle, l'expérience.

Abdeker, *ou* le Médecin Arabe ; *histoire dans laquelle on trouve plusieurs observations importantes sur l'Art de conserver la beauté & la santé des Dames. Constantinople, l'an de l'égire* 1180.

Le grand & terrible Mahomet Second régnoit déjà, depuis près de vingt-ans, sur ces peuples alors si guerriers, (les Turcs) qui jouent encore un si grand rôle en Europe & en Asie. Il étoit âgé d'environ 40 ans (en 1471). Il y en avoit trois ou quatre qu'il avoit achevé de détruire l'Empire Grec, & s'étoit emparé de la grande ville de Constantinople ; il en avoit fait sa capitale, & avoit élevé sur les ruines du palais de Constantin, son sérail, divisé en deux parties. Dans l'une,

qui étoit ouverte à tout le monde, il s'occupoit de son Empire, tenoit son Divan, donnoit ses audiences, & paroissoit avec tout l'éclat d'un grand Empereur. Dans l'autre, il étoit uniquement occupé de ses plaisirs. Cette partie du sérail, nommée plus particulièrement le harem, n'étoit habitée que par des femmes & par des êtres ideux, dont la difformité, tant naturelle qu'artificielle, ne permettoit de concevoir d'eux aucune jalousie. Les bostangis ou jardiniers, ne travailloient aux jardins que dans les momens où toutes les femmes étoient renfermées; un seul homme, après le Sultan, pouvoit pénétrer dans cet asyle sacré, c'étoit un Médecin; celui qui rempliſſoit cette place au temps dont nous parlons, étoit habile & expérimenté, mais déjà très-vieux: il s'appeloit Abou-Abdalla. Il avoit étudié dans ces fameuses écoles Africaines, où les successeurs d'Avicenne, d'Averroës, de Rhasès & de Mésué, enseignoient la doctrine de ces grands hommes. Les Arabes passoient alors pour bien plus habiles en médecine que les Grecs; mais quand même ceux-ci leur auroient été supérieurs, la politique Ottomane ne permet-

toit à Mahomet de consulter sur sa santé & sur celle de ses femmes, qu'un Médecin de sa nation & de sa religion. Abdalla n'entroit même au sérail qu'assez rarement, & lorsque les maladies étoient graves. Pour les cas ordinaires, il avoit transmis quelques recettes aux Eunuques & aux Kaduns, (vieilles gouvernantes des jeunes Sultanes & Odalisques) qui en faisoient usage du mieux qu'ils pouvoient, suivant une espèce de routine, & non par une pratique raisonnée.

Cependant il survint une circonstance fâcheuse, qui exigea, de la part d'Abdalla, plus de soins & d'assiduité. La petite vérole, cette maladie cruelle que les Arabes ont connue les premiers, & qu'ils ont transmise ensuite aux Grecs & aux autres Européens qui leur firent la guerre dans le temps des Croisades; ce mal qui, s'il ne fait pas toujours perdre la vie, détruit du moins très-souvent & altère sûrement la beauté, s'introduisit dans le sérail, & y fit bientôt de grands ravages. Irène, cette belle Grecque dont Mahomet étoit éperduement amoureux, fut attaquée de cette contagion. Abdalla s'établit aussitôt auprès d'elle, & passa les jours & les nuits

à la soigner ; il la traita suivant toutes les règles de son art, en évitant la trop grande chaleur extérieure, lui laissant respirer un air libre & tempéré. Il eut soin d'échauffer convenablement & à temps, l'intérieur, pour que le venin pût sortir aisément au-dehors, en trouvant la peau assoupie, & susceptible d'être aisément percée ; moyennant cela, l'éruption fut aisée & abondante; & quoique la qualité en fût d'une espèce assez fâcheuse, la suppuration fut heureuse, & le traitement fut approprié aux trois temps de la maladie, l'éruption, la muturation, & le déclin.

Malheureusement Abdalla, qui n'avoit pas été à portée de profiter des expériences les plus récentes, ayant gouverné le fond de la maladie avec toute la sagesse possible, n'avoit pas pris toutes les précautions convenables pour empêcher que les boutons ne se portassent au visage en plus grande abondance qu'ailleurs, & n'altérassent la beauté & la fraîcheur du teint d'Irène. La vie de la belle Grecque étant assurée, Abdalla, content de la gloire de l'avoir sauvée, comprit cependant qu'il y avoit encore des services à

rendre à la beauté de la favorite, après avoir rendu les plus essentiels à sa santé. Il sentit donc que pour mettre la dernière main à son ouvrage, il avoit besoin de secours; & que d'ailleurs, si la contagion s'étendoit dans le sérail, les forces d'un homme de son âge ne pourroient y suffire. Il s'adressa au Sultan; & lui ayant fait demander audience, & s'étant prosterné à ses pieds, il lui dit: « Magnanime Empereur, mon zele pour ton » service n'est point refroidi, après trente » ans de soins continuels donnés à ta » santé; j'avois auparavant consacré autant d'années à l'étude de mon art. » Mais les forces commencent à me manquer, & je te prie de m'accorder du » secours. J'ai un disciple, ou plutôt un » digne émule, il est encore jeune, mais » il a acquis, en peu d'années, des connoissances & une expérience qu'un « vieillard se feroit gloire de posséder. » Il est né à Moka, dans l'Arabie Heureuse; il a étudié d'abord en Egypte; » il a passé quelque temps à Fez, en » Afrique, au milieu des disciples d'Averroës, & à Cordoue, en Espagne, patrie « de ce grand homme. La premiere ville

» où il a pratiqué la Médecine, a été
» celle de Grenade, partie de ces Maures
» galans, dont la politeſſe eſt ſi célèbre.
» C'eſt-là qu'il a commencé à joindre aux
« fruits de la ſcience & de l'érudition,
» les fleurs de l'éloquence, & tous les
» agrémens que peut donner l'uſage des
» Cours & du grand monde. Il a même
» traverſé, déguiſé, une partie de la
» France & de l'Italie; il s'eſt arrêté
» quelque temps dans les écoles de Mont-
» pellier & de Salerne; & paſſant, par
» les Iſles fertiles de l'Archipel, il eſt,
» venu me rejoindre à Conſtantinople. Sa
» figure eſt noble & gracieuſe, & j'oſe
» répondre de la pureté de ſes mœurs, de
» ſon honnêteté & de ſa diſcrétion. Je
» ſuis perſuadé que ſi ta Hauteſſe lui per-
» met d'exercer ſon art dans le ſérail, il
» ne cauſera aucune inquiétude aux ſur-
» veillans, qui, ſuivant les uſages établis
» ici, ſont chargés d'examiner, ſur-tout,
» ce qui s'y paſſe. Nous autres Médecins,
» ſommes accoutumés à regarder la na-
» ture comme le ſujet de nos études, &
» non comme l'objet de nos ſentimens &
» de nos plaiſirs. Daigne donc, ſublime
» Sultan, agréer le don que je te fais

» en la perſonne de l'aimable & ſavant » Abdeker ».

Mahomet conſentit à la propoſition d'Abou-Abdalla. Abdeker fut préſenté au Monarque Ottoman, qui le conduiſit lui-même à l'appartement d'Irène. Le Médecin avoit la plus belle & la plus noble figure; ſa taille étoit élégante; ſon œil vif, ſon nez aquilin, ſa mouſtache noire, élégamment ajuſté & parfumé. Ses mains, naturellement blanches, & toujours nétoyées avec ſoin, tâtoient avec grace le poux ſur les plus beaux bras du monde; il étoit vêtu d'un doliman de ſatin blanc, couvert d'une longue veſte de couleur ſérieuſe, mais d'une étoffe fine: ſon turban, de la groſſeur convenable aux gens lettrés, étoit pourtant tourné avec la même élégance que ceux des gens du monde.

Il ſe chargea de continuer à prendre ſoin de la ſanté d'Irène, de prévenir les ſuites que la petite vérole (même après ſa guériſon) pourroit entraîner pour la ſanté comme pour la beauté de la favorite. Il lui fit obſerver un ſage régime, prendre quelques purgations douces, & pendant pluſieurs ſemaines, le lait d'âneſſe, pour ſa poitrine; en même temps il lui fit laver

le visage, la gorge, les bras & les mains, avec ce même lait, pour dissiper les rougeurs qui succèdent aux boutons; enfin, pour rendre à la peau sa douceur, sa blancheur & son éclat, il lui ordonna des bains de lait coupé avec de l'eau, dans laquelle on avoit fait infuser quelques fleurs & des herbes adoucissantes. Abdeker étoit persuadé qu'il ne falloit jamais appliquer sur la peau aucunes drogues composées, & sur-tout aucunes de celles dont les ingrédiens sont tirés du règne minéral. Par cette méthode il parvint à dissiper toutes les traces de la petite vérole, sur la personne de la belle Irène; il la remit en parfaite santé, & lui rendit même une sorte d'embonpoint; mais il ne put lui rendre cette fraîcheur qu'on peut appeler vraiment divine: l'avantage est réservé à celles dont la santé n'a jamais été altérée.

Les soins que nous venons de dire qu'Adeker prenoit d'Irène, exigèrent, de la part du Médecin, une assiduité longue & fréquente. La favorite tenoit dans le harem une espèce de Cour. Abdeker s'y rendoit tous les jours; & après avoir examiné l'état de la Sultane, en présence

seulement de sa principale kadun ou première femme-de-chambre, & du chef des Eunuques, & avoir ordonné ce qu'il croyoit convenable, on laissoit entrer les jeunes Odalisques qui venoient tenir compagnie à Irène. La conversation devenoit alors générale; Abdeker en faisoit le principal agrément: il raisonnoit sur les moyens de conserver la beauté & la santé des Dames; il établissoit des principes, conseilloit les précautions nécessaires pour remplir ces deux importans objets; & sur la fin de sa visite, si quelqu'un avoit des conseils plus particuliers à lui demander, il l'écoutoit, soit dans une chambre à part, soit en se promenant dans les galeries ou les jardins contigus aux appartemens de la favorite, de façon, cependant, que les eunuques & les kaduns vissent ses actions, mais sans pouvoir entendre les petits secrets relatifs à leur santé que les belles lui confioient. Si quelque Odalisque étoit assez malade pour être alitée, les Eunuques conduisoient le Médecin dans sa chambre avant qu'il sortît du harem.

Le Sultan honoroit quelquefois ces conversations de sa présence; il écoutoit volontiers les dissertations savantes & lé-

gères du Lecchin-Bachi, (premier Médecin du ſérail.) Et l'air grave avec lequel il débitoit ſa doctrine, ne permettoit à Sa Hauteſſe que d'admirer l'Orateur, ſans concevoir ſur lui aucun ſoupçon. Quand le Sultan étoit préſent, toutes les Odaliſques n'écoutoient Abdeker que les yeux baiſſés; mais quand il ne s'y trouvoit pas, elles avoient autant de plaiſir à le regarder qu'à l'entendre.

Entre ces Odaliſques, il en étoit une capable d'enchaîner les cœurs les plus fiers & les plus rébelles: elle étoit Géorgienne, & s'appeloit Fatmé. Ayant été enlevée fort jeune à ſes parens, elle avoit été deſtinée de bonne heure à faire la félicité du Maître de l'Empire Ottoman. Voulant la préparer à ce brillant eſclavage, ceux qui avoient eu ſoin de ſon éducation, n'avoient rien négligé pour la rendre auſſi aimable qu'elle étoit belle; on lui avoit donné la connoiſſance de toutes les langues & de toutes les ſciences de l'Orient; & on lui avoit procuré tous les talens agréables: elle n'avoit pas encore atteint ſa ſeizième année; mais ſon eſprit, ſes graces & ſes charmes n'avoient pas attendu, pour être au point de leur perfection, l'âge où

communément ils se développent avec le plus d'avantage. Le tour de son visage formoit un ovale parfait ; ses yeux bleus & pleins de douceur, étoient surmontés de deux sourcils bruns & bien marqués ; son front suffisamment élevé, & d'une largeur proportionnée, paroissoit fait pour le diadême ; son nez, d'une forme agréable partageoit deux joues également arrondies, & colorées du plus bel incarnat ; sa bouche étoit petite & bien coupée ; ses lèvres vermeilles laissoient voir, en s'ouvrant, un double rang de perles ; & son menton terminoit agréablement l'ensemble de son beau visage par une courbure parfaite ; ses cheveux étoient de la plus aimable couleur ; &, dans le négligé que les Odalisques se permettoient dans le serail, on en découvroit toute l'étendue & la finesse. C'est dans les yeux & les traits du visage, que l'on peut chercher à connoître quel est l'esprit & le caractère ; & ce sont eux qui nous déterminent à concevoir les plus violentes passions : mais les beautés du reste du corps semblent toutes être faites pour le profit de la volupté : elles flattent plus les sens qu'elles ne les étonnent, & font naître plus de desirs

que de respect. En voyant Fatmé, ce que la modestie & la sévérité des loix du sérail lui permettoient de montrer, indépendamment du visage, on jugeoit qu'elle possédoit tous les avantages réunis. Elle avoit la peau la plus douce, la plus fine & la plus blanche; le col agréablement arrondi; les épaules ni trop hautes ni trop basses; la gorge parfaitement formée, malgré sa grande jeunesse; la taille noble & aisée; sa jambe fine & élégante, étoit terminée par un pied délicat & potelé. Comme, suivant l'usage de son pays, elle avoit subi, dès ses premières années, l'épreuve de l'inoculation, on ne pouvoit pas craindre que la petite vérole portât atteinte à ses agrémens.

Non-seulement l'aimable & savant Abdeker remarqua & distingua Fatmé parmi la foule des Odalisques, mais son cœur ne put résister à la vive impression qu'elle fit sur lui. La belle Géorgienne, de son côté, conçut les mêmes sentimens, mais tous deux en même-temps firent la sage réflexion qu'il étoit bien essentiel de cacher, avec la plus grande attention, ce qu'ils ressentoient l'un pour l'autre. Ce ne fut que par quelques coups d'œil mé-

nagés adroitement, & lancés à la dérobée, qu'ils s'expliquèrent ; mais il ne leur en fallut pas davantage pour s'entendre, & heureusement ils ne furent entendus par personne.

Abdeker prit pour le premier sujet de ses conférences ou de ses dissertations chez Irène, le soin & l'art de conserver la beauté. Il n'est point, disoit-il, au-dessous du Médecin de donner des leçons de cet art, dont il peut s'occuper avec autant d'utilité que de complaisance. La conservation de la beauté dépend presque absolument de celle de la santé ; mais quand malheureusement on a perdu la dernière, il faut bien prendre garde aux moyens que l'on emploie pour conserver l'autre, car il y en a de bien dangereux.

Le Lecchin Bachi prenant le ton poétique, familier aux Orientaux, dit à Irène : « j'ai fait un songe cette nuit ; je me suis cru transporté en Grèce, & dans ces temps d'erreur, où les hommes personnifiant & divinisant tous les êtres métaphysiques, adoroient la Déesse de la Beauté, celle de la Santé, reconnoissoient un Dieu de la Médecine, aussi

bien qu'une Intelligence pour préſider à chacune des principales ſciences & des principaux arts. » J'ai rêvé qu'Eſculape m'inſtruiſoit dans le temple d'Epidaure, où il rendoit ſes oracles, & me dictant ceux que je vais vous répéter ; « portes-» les, me diſoit-il, au temple de Vé-» nus ».

« La ſanté eſt très-indépendante de la beauté; mais cette maxime n'eſt pas réciproque, & il eſt bien utile, pour être toujours belle, de ſe porter toujours bien. Servez-vous donc, ô vous qui avez reçu ces précieux dons de la nature ; ſervez-vous pour les conſerver, des préſervatifs les plus ſûrs: les voici : Aſſujettiſſez votre corps à un régime convenable à votre ſexe & à votre tempérament; qu'il ſoit ſimple, doux, &, s'il ſe peut, exempt de tous remèdes ; car tout remède eſt un moyen extrême : on eſt forcé d'y avoir recours pour rétablir la ſanté, mais jamais ils ne peuvent être regardés comme un moyen de la conſerver. Nourriſſez-vous bien, mais évitez toute eſpèce d'excès dans le boire & dans le manger; faites de l'exercice, mais pouſſez-le rarement juſqu'à la fatigue, du moins juſqu'à la fatigue com-

plette, car il y en a une mesurée, qui ne sert qu'à rendre le repos qui la suit, plus doux & plus agréable. Sur-tout (s'il se peut) soyez maitresse de votre ame; craignez de la livrer aux passions violentes, l'objet en fût-il doux & agréable: en vous y livrant trop, vous fatiguerez vos nerfs, ces cordes sensibles, dont l'émotion produit nos sensations; ces conducteurs délicats, par lesquels se glisse le fluide subtil que l'on appelle l'esprit animal. C'est par le moyen des nerfs que nos sens jouissent de leurs facultés; s'ils sont rompus, la machine est détruite; s'ils sont fatigués ou lezés, le corps passe de l'état de santé à celui de maladie. La colère, dont les effets extérieurs sont souvent si funestes à la société, occasionne bien des désordres dans le corps de ceux qui s'adonnent à cette passion: elle accélère le cours des esprits animaux, en dilate les canaux, en augmente l'action, entretient les fibres dans une tension continuelle, & occasionne les convulsions, les palpitations de cœur, les hémorrhagies, & les fièvres ».

« La joie excessive produit des effets contraires, & toujours dangereux: elle relâche les fibres, & quelquefois ce relâ-

chement peut aller jusqu'à affoiblir & dissiper les esprits. Cependant, s'il y avoit un excès à choisir, ce devroit être celui de la joie ; mais le parfait bonheur & la parfaite santé ne s'accommodent d'aucun excès ».

« La terreur & la crainte sont plutôt un sentiment & une sensation qu'une passion. Si la peur est conçue trop subitement, elle peut avoir, sur-tout pour les femmes, les effets les plus dangereux. Si la crainte se perpétue, elle dégénère en mélancolie, triste & désolante passion, qui empêche la circulation & du sang & des esprits; hélas! cette passion n'est que trop souvent occasionnée par la cruelle jalousie. Un de nos anciens Auteurs a dit que celle-ci étoit la fièvre de l'amour : il est vrai qu'en même-temps qu'elle rend l'amour malheureux, elle l'assure & le caractérise. Un amour sans jalousie & sans inquiétude, est la plus belle chimère que l'on puisse recevoir, mais qui ne s'est jamais réalisée. Un être vivant sans passions, est un être idéal: ayons-en donc; mais tâchons, pour notre bonheur & notre santé, de les contenir & de les modérer.

Dans une autre conférence, Abdeker

entra dans un détail des incommodités qui pouvoient altérer la beauté, sans cependant ôter l'espérance de lui rendre son éclat, moyennant quelques soins. « Par exemple, dit-il, les plus belles personnes se plaignent quelquefois de ce qu'elles acquièrent un embonpoint excessif, qui enveloppe & absorbe une partie de la délicatesse de leurs traits. Les moyens que l'on emploie ordinairement pour y remédier sont, l'abstinence des nourritures les plus substantielles, l'usage des épiceries & des viandes salées, quelquefois celui du café; mais il ne faut pas qu'il soit à la crême. Les frictions sèches faites avec un morceau de flanelle pour augmenter la transpiration; l'exercice pour certains tempéramens; car il y en a d'autres que l'exercice, sur-tout celui du cheval, engraisse: l'usage des purgatifs peuvent être bons pour diminuer l'extrême embonpoint; mais il faut prendre garde aussi qu'ils ne nuisent au tempérament. Le fréquent usage des saignées engraisse plutôt qu'il ne maigrit. Une ceinture de sel est un moyen pour empêcher l'épaississement de la taille & du ventre. Il n'est pas sûr qu'il soit nuisible; mais l'usage du vinaigre bu

en abondance pour maigrir, eſt ſûrement très-dangereux pour la poitrine ».

« Il eſt bien plus aiſé de remédier à l'exceſſive maigreur qu'à l'exceſſif embonpoint : car quand la maigreur ne vient point de maladie, elle cède à la bonne nourriture, au repos, à quelques bains, pendant leſquels on peut prendre des bouillons faits avec une poule graſſe, dont on remplit le corps d'amandes-douces, de noiſettes, de dattes & de piſtaches. Si la maigreur vient de maladie, en remédiant complettement à la cauſe, on doit être ſûr d'en faire ceſſer l'effet ».

« On ne peut prétendre à la beauté, ſi l'on n'a naturellement la peau blanche, fine & douce ; & ſi l'on a reçu ces avantages de la nature, il eſt bien cruel de les perdre ou de les voir s'altérer. C'eſt donc rendre un grand ſervice aux Dames, que de leur indiquer les moyens de prévenir les altérations : les meilleurs & les plus ſûrs ſont les bains & les lavages. Le bain tiède, dont on fait ici (dans l'Orient) généralement un ſi grand uſage, & dont notre religion (Mahométane) nous fait même un devoir, eſt un remède excellent

malgré

malgré sa simplicité; mais il n'est pas si bon comme habitude continuelle & journaliere; peut-être ouvre-t-il trop les pores, & relache-t-il trop les fibres; cependant il est certain qu'il entretient la peau dans l'état le plus desirable. Si quelquefois le bain, sans être trop chaud, fait sortir quelques boutons, c'est une dépuration utile, dont il faut bien se garder d'arrêter le cours. Si les bains continuels & journaliers ont quelques inconvéniens, le lavage des differentes parties ne peut jamais en avoir aucun; il est même très-convenable, pourvu qu'il soit fait avec de l'eau simple, mêlée de quelques gouttes de liqueurs spiritueuses. Il ne faut pas le répéter plus d'une fois le jour, sauf quelques circonstances particulières.

Il faut dissiper promptement les rougeurs, les boutons & les dartres, surtout quand ils surviennent au visage, mais il faut que ce soit par des moyens doux & non dangereux. Faites bouillir ensemble une poignée de racines de patience, & une de feuilles & de fleurs de mouron, & lavez-vous avec cette eau; vous pouvez aussi, sans inconvénient, appliquer sur les dartres de la crême pure, ou du

lait de vache distillé avec du pain blanc, en y ajoutant un peu de frai de grenouilles, des eaux de plantain, de pourpier, de laitue: l'essence de soufre peut sûrement dissiper les boutons; mais ce remède est peut-être trop actif. Les topiques doivent toujours être appliqués avec une extrême prudence: il faut bien examiner la nature de tout ce qui y entre, & s'assurer qu'aucun de ces ingrédiens n'est capable de répercuter l'humeur. Les eaux distilées de plantain & de romarin, les décoctions de cerfeuil & de guimauve, pourvu qu'elles n'aient pas bouilli, & qu'elles ne soient pas trop visqueuses, sont excellentes & sans danger; en les employant à l'extérieur, il faut toujours avoir soin de les accompagner d'un régime convenable, de quelques remèdes rafraîchissans & légèrement purgatifs, tels que le petit lait, les émulsions, & quelquefois y joindre la saignée; quand les rougeurs, les boutons, & même les dartres sont simples, & ne proviennent d'aucune cause interne, ils cèdent aux remèdes indiqués: dans le cas contraire, il faut avoir recours au Médecin, qui, ayant bien approfondi la

cauſe, prend, pour y remédier, le parti le plus convenable.

Dans ce délicieux palais, où tout reſpire l'opulence & la volupté, où les commodités ſont portées juſques au luxe, les Dames ne ſont ſujettes ni aux taches de rouſſeur, auxquelles il eſt ſi aiſé de remédier de bonne heure, ni au hâle qui brunit & épaiſſit la peau des femmes expoſées aux ardeurs du ſoleil, & aux travaux pénibles de la campagne. Mais ſi quelques circonſtances extraordinaires les mettoient dans le cas de vouloir apporter remède à des accidens de cette eſpèce, l'hiſtoire que je vais raconter, dit Abdeker, vous prouvera que rien n'eſt plus facile.

Azor, Pacha de Caramanie, ayant été promptement envoyé par notre grand Empereur dans cette Province, pour appaiſer les troubles dont elle étoit agitée, n'avoit pu y conduire aucune de ſes femmes. Après avoir rétabli la paix dans ſon gouvernement, il ſe repoſoit dans le palais des anciens Rois du pays, auquel étoient joints de ſuperbes jardins. Le Boſtangi qui en prenoit ſoin, avoit une fille grande, bien faite, dont les yeux & les

traits étoient admirables, mais dont le teint étoit très-gâté, parce qu'elle étoit continuellement exposée au soleil; car elle étoit, dès son enfance, accoutumée à travailler avec son père, & avec autant de force & d'assiduité que lui-même. Azor la vit, la trouva belle, & conçut un desir ardent de la posséder: il prétendoit la traiter comme une simple esclave destinée à lui procurer des plaisirs sans contrainte, mais elle étoit de condition libre. Seigneur, lui dit-elle, ma naissance, sans être illustre, me permet d'aspirer à l'honneur d'être votre femme; & puisque vous m'aimez, vous ne voudriez pas m'avilir par des propositions indignes de vous & de moi. Azor qui ne vouloit pas irriter un objet dont il étoit épris, lui répondit que le seul obstacle qu'il trouvoit à leur union, étoit l'éducation rustique qu'elle avoit reçue, & son teint basané, qui étoit la suite & le fruit des travaux pénibles auxquels elle avoit été accoutumée. Belle Zinzima, lui dit-il en riant, si vous pouviez ajouter à tous les charmes que je vois éclater dans votre personne, celui d'avoir le teint aussi blanc que le lait, & aussi éclatant que la neige; si vous pouviez

avoir le col, les bras & les mains aussi admirables par leur blancheur, qu'ils le sont par leur forme naturelle ; si vos cheveux étoient mieux plantés & mieux arrangés, vos joues & vos lèvres plus vermeilles, vos dents mieux nétoyées; que vous eussiez plus de soin de votre taille & de votre parure, vous surpasseriez tout ce que j'ai vu de plus beau; & je pourrois me vanter d'avoir la plus belle femme de l'Orient.

La naïve Zinzima fit part de cette réponse à son pere, & ils conçurent assez aisement l'espérance de se voir, l'une la femme, l'autre le beau-père d'un Pacha. Mais quand ils voulurent chercher les moyens d'atteindre à ce degré de perfection que l'on exigoit de la belle Jardinière, elle & son père y trouvèrent bien de la difficulté. En vain Zinzima se lavoit-elle dans les fontaines des jardins : l'eau pure la nétoyoit, mais ne la blanchissoit pas. Enfin, ils comprirent qu'il falloit avoir quelque recours à l'art, & ce fut à moi que le Bostangi s'adressa : Je passois alors par la Caramanie, après avoir terminé mes études ; & prêt à finir mes voyages dans cette capitale de l'Orient, je m'étois arrêté quelque temps auprès du

Pacha Azor, & j'avois été assez heureux pour tirer d'une grande maladie son Kiaja ou Lieutenant. Je devois encore rester plus d'un mois auprès de lui, pour assurer sa convalescence ; le Bostangi vint me trouver, & me confia les promesses faites à sa fille, & les difficultés de mettre le Pacha dans la nécessité de les remplir. Je consolai ce bon pere, & lui promis de venir à bout de ce qu'il desiroit, dans l'espace d'un mois, pendant lequel le Gouverneur devoit faire un voyage jusqu'à l'extrémité de sa Province. On promit de suivre exactement mes conseils, & je réussis dans cette entreprise, comme je vais vous le dire.

Je fis prendre à la belle Jardiniere des bains un peu tièdes d'eau de son & de lait; & j'employai pour la servir & la frotter, les mains des plus habiles baigneuses de la ville. Je lui fis laver le visage successivement avec une eau distilée de féves, de melons, de pimprenelle, & celle tirée naturellement des fraises & des roses. Enfin, j'employai, pour achever d'éclaircir son teint, le lait de chèvre, celui d'ânesse, & même celui de femme. Je ne négligeai pas la précaution de quelques remèdes in-

térieurs ; je la mis à un régime rafraîchissant, & je lui fis prendre le petit lait clarifié ; & pendant plusieurs jours de suite, des lavemens. Alors son teint s'éclaircit tout-à-fait : les taches de rousseur dont il étoit marqué, se dissipèrent ; & pour achever de lui donner le plus beau lustre, je n'eus plus besoin que d'y ajouter de l'eau de rosée, recueillie le matin : ainsi, sans employer aucun cosmétique dangereux, Zinzima eut le teint le plus blanc du monde. Pour en relever l'éclat, je lui prescrivis d'appliquer sur ses joues un rouge en poudre, composé de simples végétaux, de bois de santal rouge, de bois de Brésil, & de la plus belle cochenille amalgamée avec les amandes douces & l'eau rose : ce rouge tenoit à merveille sur sa peau, dont la fraîcheur & la douceur naturelles n'avoient point été altérées par les préparations innocentes que j'avois employées. Le précieux baume de la Mecque fut le dernier ingrédient dont je lui permis de se servir. Ce fut principalement pour adoucir la peau de ses bras, de ses mains & de ses doigts. Je mêlai ce beaume avec une pâte, dans laquelle entroient aussi des perles dissoutes dans le

vinaigre distillé, des amandes douces, de la mie de pain & des jaunes d'œufs; enfin, de l'eau de fontaine. Je recommandai à Zinzima de prendre garde, lorsqu'elle se pareroit, à ne point trop serrer ses bracelets, & à ne point porter de bagues trop étroites, si elle ne vouloit point rougir des mains qui devoient être remarquables par leur blancheur & leur délicatesse. Je lui recommandai de nétoyer journellement ses dents, & de les frotter avec de la poudre de corail rouge, de la semence de perles & d'iris de Florence, dont on forme un opiat rouge avec du miel rosat; & pour affermir ses gencives & se rendre l'haleine douce & agréable, de se laver la bouche tous les jours avec une eau, dans laquelle il entre de l'esprit de cocléaria, un peu de canelle, & des clous de girofle mêlés dans de l'eau vulnéraire. Je lui appris à couper les ongles de ses mains & de ses pieds, de façon qu'ils ne fussent ni trop grands, ni rognés de trop près, mais formés en rond avec une sorte de grace: quant à ses cheveux, la couleur en étoit naturellement belle; ils étoient d'un beau blond; & en mêlant un peu de poudre jaune odoriférante dans celle dont

je lui conseillai de se servir, & qui étoit, d'ailleurs, de pur amidon, & passée à l'esprit-de-vin, ils parurent les plus beaux du monde. La pommade que je lui indiquai, étoit aussi simple: & le mêlange de la fleur d'orange qui donnoit une bonne odeur, ne pouvoit faire aucun mal ni à la peau ni à la tête. Pour arranger ses cheveux de maniere qu'il ne parussent pas plantés trop avant sur son front, il fallut avoir recours aux dépilatoires; le plus efficace & le plus prompt, est l'eau de chaux vive distillée; je la fis appliquer avec une plume sur les endroits du front dont je voulois faire tomber les cheveux, & ménageant quelques pointes, je dessinai, pour ainsi dire, avec ce pinceau, la manière dont sa chevelure devoit être arrangée. Après avoir laissé faire à l'épilatoire son effet, j'avois soin de faire frotter le front avec de la pommade, pour empêcher la trop grande action de la chaux.

C'est ainsi que je parvins à faire de l'aimable & simple Zinzima, une beauté parfaite, dans laquelle les efforts de l'art secondoient les avantages de la nature. Au bout du mois, Azor revint, & fut étonné de trouver dans la jeune Jardinière, qui

ne lui avoit paru d'abord que jolie, une femme vraiment belle, & digne, par ſes charmes, de ſon attachement. J'avois conſeillé à ſon père de faire un effort pour procurer, de plus, une parure aſſortie aux ſoins que j'avois pris de ſa perſonne: ſes graces naturelles paroient elles mêmes les riches & les galans habits dont nous l'avions revêtue; enfin, Azor enchanté, l'éleva au rang de ſa principale femme; & ce Bacha lui-même ayant été jugé digne, par notre magnanime Sultan, d'être ſon premier Viſir, Zinzima eſt, dans cette capitale, toujours maitreſſe abſolue du cœur de ſon époux: ſon père a été, par la faveur du grand Viſir, promu à la charge de Boſtangi-Bachi du ſérail, & c'eſt lui qui commande aux cultivateurs de ces ſuperbes jardins.

Abdeker amuſoit & inſtruiſoit ainſi Irène, Fatmé, & les autres belles Sultanes & Odaliſques du ſérail de Mahomet. C'étoit ainſi qu'il donnoit, (ſur tout à Fatmé) des leçons ſur les moyens de conſerver la beauté, vrai tréſor des Dames, ſource de leurs triomphes & de leur puiſſance. Fatmé l'écoutoit avec une tendre ſatisfaction, lorſque ſes charmes produi-

firent, sur un autre cœur que le sien, un effet qui fit d'abord la gloire, ensuite le sujet des chagrins de la jeune Odalisque, & fut enfin la source de son bonheur.

Mahomet qui, comme nous l'avons dit, assistoit quelquefois aux conférences d'Abdeker chez Irène, en entendant disserter son Lecchin-Bachi sur la beauté, considéra plus attentivement celle de Fatmé, & en fut frappé. Bientôt l'amour s'empara de son cœur; Fatmé en devint la maitresse, & en chassa la tendre & sensible Irène, dont le caractère doux & aimable n'étoit sûrement point altéré, mais dont la beauté, comme nous l'avons dit, avoit reçu quelque atteinte, que les soins tardifs du jeune Médecin n'avoient pu réparer.

Mahomet avoit & les défauts & les vertus du grand Alexandre, qu'il paroissoit avoir pris pour modèle: il étoit, comme lui, d'une taille assez petite, mais ramassée, & qui anonçoit une santé robuste & propre à supporter les plus grandes fatigues. Aussi s'y livroit-il sans réserve, à la guerre: comme il ne craignoit point le danger, sa tête ne se troubloit point au milieu même des plus grands périls.

Sa politique étoit aussi hardie que sa valeur, & il étoit aussi ambitieux que brave. Il avoit le teint olivâtre, les sourcils épais, l'œil vif & fier, même le regard farouche. Son sang bouillant & impétueux, rendoit très-vives toutes les passions dont il étoit affecté; mais elle se ressentoient toujours de l'inégalité de son caractère, qui le portoit quelquefois à des actes de grandeur d'ame, de générosité, & même d'humanité, & quelquefois aussi à des coups d'une politique barbare, & d'une odieuse cruauté. La férocité ne l'abandonnoit pas même toujours, vis-à-vis des objets de son amour; maître encore plus sévère qu'il n'étoit amant passionné, il faisoit trembler celles auxquelles il juroit qu'il les adoroit.

Un jour qu'il étoit chez Irène, Abdeker dissertoit: l'Empereur ne l'écoutoit guère: après avoir regardé assez longtemps Fatmé avec des yeux dans lesquels l'avidité des plaisirs étoit fortement marquée, il tire tout-à-coup ce mouchoir, signal des desirs des Sultans; & l'offrant à la belle Géorgienne, il tombe lui-même à ses genoux. » Reine de Mahomet, lui » dit-il, & par conséquent de l'Univers,

» j'ai soumis une multitude immense » d'hommes ; je domine sur les uns par » droit de naissance, sur les autres par » droit de conquête ; mon cœur recon- » noît en vous un plus grand pouvoir ».

Fatmé rougit & baisse les yeux ; le Sultan lui prenant la main, & la lui serrant avec vivacité, l'entraîne dans l'appartement le plus reculé & le plus délicieux du Harem ; Abdeker & le reste de l'assemblée se retirèrent en silence. Le lendemain l'on apprend que le Sultan a fait préparer pour Fatmé un superbe appartement, & qu'il lui a donné une suite d'esclaves aussi nombreuse & aussi brillante que celle attachée à Irène : on s'empresse à faire sa cour à la nouvelle favorite ; elle reçoit de toutes parts des hommages ; ils redoublent à mesure que l'on voit l'empressement du Sultan augmenter pour elle ; mais la modeste & délicate Fatmé s'échappant des bras du despotique Sultan, aussi tôt qu'il lui est possible, court à l'appartement d'Irène, se prosterne auprès de son sopha, & lui prenant les mains, les lui baisant, & les arrosant de ses larmes : » Chère Princesse, lui dit-elle, je me » punirois moi-même, si je me croyois

» coupable de vous avoir enlevé le cœur
» du Sultan ; je ne vous l'envie point, &
» s'il m'étoit possible de vous le rendre,
» je le porterois tout-à-l'heure à vos
» pieds ; mais soyez sûre que si Mahomet
» me rend des hommages, je me fais une
» gloire de vous en rendre moi-même ;
« le goût, ou si vous voulez l'amour qu'il a
» conçu pour moi peut bientôt s'effacer
» & s'envoler ; mais l'attachement fondé
» sur l'estime que j'ai conçu pour vous,
» est fait pour durer éternellement ».

Irène touchée jusqu'aux larmes, l'assura qu'elle s'appercevoit bien elle-même que ses charmes étoient diminués, qu'elle s'estimoit heureuse d'être du moins remplacée par une personne qu'elle aimoit. Cette explication fut des plus tendres ; nous en supprimons les détails, qui ne pourroient cependant qu'être intéressans vu la situation où se trouvoient ces deux aimables personnes. Enfin Fatmé assura Irène qu'elle reconnoissoit les droits que la Princesse Grecque avoit d'être la Dame la plus honorée du Sérail, quoique la belle Georgienne fût la plus aimée. Elle ramena elle-même chez l'ancienne Favorite la Cour des Odalisques ; & Ab-

deker continua d'y tenir ſes conférences: elles roulèrent ſur différens objets, toujours relatifs à la ſanté & à la beauté des Dames.

Lorſqu'il arrive aux Dames de ſe couper les doigts, dit-il un jour, ſi la coupure eſt ſimple, il ſuffit de rapprocher les bords de la plaie après l'avoir fait ſaigner, & de la couvrir avec un peu de taffetas imbibé de baume & de gomme. Si, au contraire, il y a une partie de la peau ou même de la chair enlevée & entamée, il faut ſe bien garder d'y appliquer le taffetas gommé, mais couvrir la plaie de linge, pour la défendre de l'air extérieur«.

» Un léger accident, mais très-ordinaire aux Dames, eſt de ſe piquer avec une épingle ou une aiguille. Si la piquure eſt forte & profonde, elle devient douloureuſe. Alors il faut d'abord exprimer le ſang; & pour calmer la douleur & empêcher l'extravaſion, tremper le doigt dans un mêlange facile à faire ſur le champ, d'eau, de vinaigre & de ſel ».

» Si l'on eſt piquée d'une abeille ou d'une guêpe, il faut uſer du même mêlange pour calmer le mal & diſſiper l'enflure ».

Une brûlure superficielle & légère se guérit aisément avec de l'eau à la glace, appliquée sur la partie brûlée, ou dans laquelle on la plonge, si cela peut se faire. Si la brûlure est un peu plus considérable, on peut avoir recours à l'encre, que l'on trouve aisément sous sa main, & qui cautérise la brûlure, parce qu'il entre toujours dans l'encre du vitriol. Si l'on est à portée d'avoir de l'huile d'amande douce, on peut s'en servir pour appaiser la douleur; & il faut ensuite envelopper la partie brûlée, pour empêcher l'action de l'air sur la chair dépouillée de sa peau, & donner à celle-ci le temps de se reproduire. Si la brûlure est plus profonde, & qu'après avoir enlevé la peau, elle ait eu le temps de consumer une partie des chairs & de la graisse, l'affaire devient plus grave; il faut consulter les gens de l'art ».

Si les brûlures sont au visage ou sur la gorge, elles exigent des soins particuliers, pour empêcher qu'il n'en reste des traces, qui pourroient durer toute la vie: alors il faut laver la brûlure avec du lait de femme, si l'on est à portée d'en avoir; sinon avec de l'eau de rose & de plantain, pour dissiper d'abord la rougeur &

prévenir les cicatrices. Enfin il faut prendre les mêmes précautions que l'on prend contre les rougeurs, & les marques des bourons de la petite vérole ».

« Le plus simple remède, mais en même temps le plus sûr dans le cas d'écorchure, & même de meurtrissure occasionnée par des coups ou des chûtes, c'est d'appliquer de l'eau & du sel. Si le coup est à la tête, il faut examiner avec soin s'il n'y a rien à craindre du contre-coup ; & dans ce cas, avoir recours à la saignée, qui d'ailleurs n'est pas nécessaire, à moins que les accidens ne soient considérables ».

« Les personnes qui mènent la vie la plus tranquille & la plus délicieuse, sont cependant sujettes quelquefois à avoir des cors aux pieds, d'autant plus que leurs chaussures sont communément trop étroites & trop serrées. Quand on veut couper un cor, il faut prendre son moment à la sortie du bain, ou du moins après que l'on a eu les pieds dans l'eau ; alors il est aisé d'enlever ce qu'il y a de plus dur, sans toucher cependant à la racine, qu'il faut ensuite enlever doucement, en observant de ne pas faire saigner le doigt. Pour

détruire la racine & l'empêcher de revenir, il faut appliquer sur le cor coupé, des feuilles de lierre, de joubarbe, ou de poirée, ou un morceau de veau trempé dans du vinaigre ».

» Rien de si terrible & de si dangereux que les morsures des animaux venimeux: le plus sûr moyen d'en guérir, est de brûler promptement la plaie avec un fer chaud; ce remède violent, en cautérisant la plaie, arrête le cours du venin; & il faut éviter ensuite de laisser refermer cette même plaie; il faut la tenir ouverte pendant quarante jours, & la faire suppurer avec des onguens, dans lesquels il entre du camphre, de la thériaque & du sel ammoniac. Si la morsure est de vipère, après avoir cautérisé la plaie, il faut la bassiner avec de l'eau de luce, dans laquelle il entre du sel ammoniac, & en faire boire en même-temps à la malade ».

« La piquure du scorpion, qui est bien moins dangereuse, se guérit avec la seule application de l'huile d'olive. Enfin le venin froid que jette le crapaud, & qui paroît dangereux, se dissipe cependant en lavant l'endroit touché avec de l'eau salée».

Malgré le changement d'inclination du

Souverain, le sérail paroissoit être dans la plus grande tranquillité; & ce bonheur étoit dû au caractère doux & modéré des deux Sultanes favorites. Mais hélas! qui pourroit prévoir l'horrible scène dont ce repos fut suivi? Cette catastrophe fut d'autant plus terrible, qu'elle ne fut l'effet d'aucunes de ces intrigues sourdes, & de ces basses jalousies, si connues dans les sérails des Sultans.

Mahomet se disposoit à aller porter la guerre jusques dans l'Isle de Rhodes, & forcer les Chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem à abandonner le magnifique établissement qu'ils y possédoient. Il avoit à cet effet assemblé une puissante armée sous les murs de Constantinople; mais des raisons politiques & secrettes l'empêchoient de la faire marcher promptement vers les côtes de la Natolie, où elle devoit s'embarquer. Les Janissaires murmurèrent de ce retardement: Mahomet ne s'en inquiéta pas d'abord, & ne se croyant nullement obligé de leur rendre compte des raisons de son délai, il se tint enfermé dans son sérail, uniquement occupé des beautés de Fatmé, & de l'amour qu'il avoit conçu pour

elle, rendant quelques visites de politesse à Irène, plus par complaisance pour la nouvelle favorite, que pour prouver qu'il conservoit encore quelque attachement pour l'ancienne. Cependant le Public de Constantinople, & l'armée qui n'étoient point instruits des secrets du sérail, croyoient toujours qu'Irène étoit maîtresse du cœur du Sultan, & s'en prenoient à elle de l'oisiveté voluptueuse dans laquelle leur Souverain étoit plongé. Leurs plaintes augmentèrent, & devenant de plus en plus violentes, allarmèrent enfin les Visirs & les Confidens du Sultan. « Seigneur, lui dit Mustapha, le » principal d'entr'eux, en se jettant à ses » pieds, ton armée est prête à se révolter; » qu'est devenu, disent tes insolens sol- » dats, ce héros qui est entré vainqueur » dans Constantinople, s'est distingué » dans les combats les plus périlleux, & » a forcé Scanderberg à lui demander » la paix? Il croit peut-être avoir fait » assez pour sa gloire, mais la conquête » de l'isle de Rhodes lui manque encore: » veut-il donc laisser subsister ce boule- » vard de la chrétienté? Il nous a assem- » blés pour aller le forcer, & nous l'atta-

» querons sous les étendards d'un autre » Prince, s'il ne veut pas que ce soit » sous les siens. Mahomet dort dans les » chaînes de l'amour ; faut-il qu'une » femme nous attire tant de malheurs, & » soit un obstacle aux armes victorieuses » de notre Empereur : ah ! qu'il fléchisse » s'il le veut devant son idole ; l'adora- » teur & l'idole seront renversés «.

Mahomet, au récit de ces insolens propos, pouvoit à peine contenir sa fureur ; & regardant Mustapha d'un œil farouche : « depuis quand, lui dit-il, celui qui donne » la loi, doit-il la recevoir de ceux qui » sont nés pour obéir ? Je connois les me- » nées des conjurations : on cherche des » prétextes : on tâche de rendre odieux » celui qu'on veut perdre ; mais seul je » pourrai suffire à tout, & je donnerai à » monpenple un exemplequi étonnera sa » barbarie. Nation ingrate ! il faut un scep- » tre de fer pour te conduire, & tu ne » mérites quedestyrans. » Après avoir en- core réfléchi un moment : » fais dire aux » Chefs de mon armée, ajouta-t-il, qu'ils » se rendent demain avec l'élite de leurs » troupes sur cette plage, qui sépare la » mer des murs de mon palais. C'est-là

» que je veux les voir, leur parler & leur » expliquer les raisons pour lesquelles j'ai » différé de les mener au combat; mais » les raisons de mes délais ont cessé, & » dans deux jours je marche à leur tête » pour subjuguer Rhodes ».

Dès le soir de ce même jour, Mahomet envoya dire à Irène qu'elle fût prête le lendemain matin, pour l'accompagner à l'audience qu'il devoit donner à son armée dans le magnifique Kiosque, qui est à la pointe du sérail. Il lui fit recommander de se parer de tout ce qui pouvoit relever l'éclat de sa beauté. Irène obéit, non sans concevoir quelqu'alarme en recevant un ordre aussi inattendu & aussi singulier. Elle eut, pendant la nuit, une conférence avec sa chère Fatmé, que l'Empereur ne vit point ce jour-là, & à qui il n'avoit rien fait dire: elles formèrent l'une & l'autre bien des conjectures, dont aucune ne put les satisfaire. Enfin, l'instant indiqué par Mahomet étant arrivé, la belle Grecque se rendit dans les jardins où l'Empereur l'attendoit; il la fit entrer avec lui dans ce Kiosque, devant lequel l'élite de son armée étoit rangée, après lui avoir fait couvrir le visage d'un

voile de gaze blanche. Il la plaça à ſes côtés; & jettant un coup d'œil majeſtueux, mais farouche, ſur la troupe de guerriers qui étoient à portée de l'entendre : « Soldats de Mahomet, leur dit-il, » vous avez donc oublié quel eſt celui qui » vous a mené tant de fois au combat, » & vous a fait remporter tant de victoires? Votre Général convient qu'il » vous doit d'illuſtres conquêtes, & que « ſans vous il ne ſeroit jamais parvenu à » renverſer le premier Empire du monde; mais auſſi s'il ne vous eût conduit » lui-même, ſi ſa valeur & ſa prudence » n'euſſent dirigé vos coups, ſeriez-» vous jamais parvenus à cet excès de » gloire dont vous êtes ſi fiers? Non, Mahomet a tout fait par vous; mais ſans » lui, vous n'auriez rien fait. Pouvez-» vous ſoupçonner que s'il lui reſte encore quelques lauriers à cueillir, votre » Empereur ne penſe pas à s'en couronner? Vous le croyez endormi ſur les » feuilles de mirthe & de roſes: ah! croyez » que même pendant ſon ſommeil, il » médite de vaſtes projets que lui ſeul » peut tenter, & qu'il veut exécuter « avec vous. S'il ſe livre au plaiſir, c'eſt

» après avoir acquis le droit de s'y livrer, » mais sans renoncer à l'honneur de » passer du sein de la volupté, aux fati- » gues & aux dangers qu'il a toujours » affrontés.

» Quand il seroit coupable de mol- « lesse, jugez, braves soldats, s'il ne mé- » riteroit pas d'être excusé par l'objet » de son attachement «. A ces mots, Mahomet enlève le voile qui couvroit Irène, & il présente aux Turcs émerveillés une beauté qui leur paroît vraiment céleste. Le point de vue où elle étoit placée, empêchoit qu'on ne s'apperçût qu'elle avoit perdu quelque chose de sa fraîcheur : du reste, sa taille & ses traits étoient admirables ; un air de douceur & de majesté éclatoit dans ses yeux ; & les Mahométans crurent voir une de ces houris, dont leur Prophète leur promettoit la jouissance dans son sensuel Paradis. Un cri d'applaudissement s'élève dans toute l'armée : « Qu'Irène est belle, » disent-ils, que notre Sultan est excusa- » ble ! » Mahomet laisse, pendant quelques momens, un libre cours à leur admiration, puis reprenant la parole : « Ce » n'est pas tout, leur dit-il, elle est en-

» core

» core plus estimable qu'elle n'est belle ;
» elle meriteroit de régner sur l'univers,
» comme elle a régné sur mon cœur ;
» mais vos soupçons l'ont condamnée, &
» vous verrez par le sacrifice que je vais
» vous faire, à quel point je suis maître
» de mes passions ; &, si l'on continuoit
» de m'offenser par des soupçons & des
» propos injurieux, quel traitement je
» pourrois faire subir aux objets de ma
» haine & de ma vengeance ». A ces mots le féroce Sultan tire son cimetère, & d'un seul revers, il abat la tête de la malheureuse Irène. Des cris d'horreur & de regrets éclatent de toutes parts. Le Sultan éleve la voix : » Demain, dit-il à
» ses soldats, je marche à votre tête,
» nous irons attaquer les Chrétiens dans
» leurs dernieres possessions en Asie ; &
» c'est dansleur sang que je veux laver le
» crime que vos discours m'ont forcé de
» commettre ; c'est pour sauver les cou-
» pables que j'ai sacrifié l'innocence ; j'es-
» père ne plus trouver en vous que des
» sujets soumis & zélés ; mais si à comp-
» ter de ce moment, je trouvois encore
» des ingrats & des lâches, tremblez.... »
L'armée se retira dans un morne silen-

ce & une véritable consternation: cependant elle se prépara à marcher le lendemain sous ce terrible chef.

La nouvelle de cette catastrophe ne tarda pas à se répandre & à parvenir jusqu'à la malheureuse Fatmé : elle la pénétra & la jeta dans un vrai désespoir. Tous les esprits, dans le sérail, partagèrent cette disposition ; quelque malheureux Eunuques seuls furent assez lâches pour y être insensibles. Mahomet lui-même troublé, égaré, déchiré de remords, passa le reste de la journée dans une agitation épouvantable : il vouloit cependant voir, avant que de partir pour la Natolie, Fatmé, véritable objet de ses sentimens. Il lui envoya le Kislaraga (Chef des Eunuques noirs,) & le chargea de lui faire entendre que s'étant cru forcé à faire un coup d'Etat, que les dispositions de sa nation & de son armée lui avoient rendu nécessaire, il avoit cru devoir profiter de l'erreur où l'on étoit encore qu'il étoit passionnément amoureux d'Irène ; mais que loin de sacrifier le véritable objet de sa tendresse, il avoit délivré Fatmé d'une rivale. Ce raisonnement ne put pas être

seulement écouté par la belle & sensible Georgienne: l'Eunuque ne reçut pour réponse que des reproches mêlés de cris & de sanglots; & Fatmé lui signifia qu'elle aimeroit mieux subir le sort d'Irène, ou se donner la mort elle-même, que de voir le meurtrier d'une Princesse qu'elle avoit toujours regardée comme son amie, & respectée comme sa Souveraine. Elle ajouta qu'elle alloit s'occuper à lui rendre les honneurs funèbres; & que la seule grace qu'elle demandoit pour ce moment, au Monarque, étoit de ne la point distraire dans cette triste occupation.

Mahomet sentit que l'impression qu'avoit faite son acte de barbarie, étoit trop récente pour qu'il pût insister; il n'osa donc rentrer du reste de la journée dans son harem, & partit le lendemain à la tête de son armée, après avoit chargé le Kislaraga de dire à Fatmé qu'il espéroit qu'à son retour de la conquête de Rhodes, il la trouveroit dans des dispositions plus favorables. Il envoya chercher Abdeker, & lui recommanda de prendre le plus grand soin de l'état de sa favorite, de ne rien négliger pour calmer sa douleur,

empêcher que sa santé n'en fût altérée, rendre le calme à ses esprits, & la disposer enfin à le revoir sans répugnance.

Le lendemain Abdeker se rendit auprès de Fatmé qui, après s'être occupée du soin d'élever un superbe monument à la mémoire d'Irène, avoit été forcée de se mettre au lit, pour calmer les secousses violentes que cet évenement avoit causé à ses nerfs, & réparer l'épuisement des esprits qui en étoit une suite. La belle Géorgienne se trouva véritablement malade, & son état exigea un traitement suivi, pendant lequel Abdeker ne la quitta presque pas. Il lui prescrivit d'abord un régime qui, sans surcharger son estomac, étoit capable de soutenir son corps affoibli. Il mêla avec prudence & économie les calmans aux confortatifs, & lui ordonna des bains en partie raffraichissans & en partie aromatiques. Il étoit présent lorsqu'elle usoit de cette espèce de remède; mais elle prenoit la précaution de troubler l'eau avec de la pâte d'amande.

Lorsque l'on craignoit qu'elle ne s'évanouit, Abdeker lui faisoit respirer des eaux spiritueuses, telles que celle de Mélisse, dont le fond est une plante aroma-

tique, qui croît en abondance au pied du Mont Carmel, & y a plus de vertus qu'ailleurs *. Le Lecchin-Bacchi faisoit aussi souvent respirer à la belle malade cette liqueur, connue depuis sous le nom d'*eau de la Reine d'Hongrie*, parce qu'en 1652 Isabelle, Reine d'Hongrie, alors âgée de soixante-douze ans, publia la recette de cette eau, dans laquelle il entre des cîmes & des fleurs de romarin distillées avec l'eau-de-vie. Cette liqueur spiritueuse ayant fermenté & étant distillée suivant toutes les regles de l'art, a une telle vertu, qu'en prenant une dragme dans un bouillon gras, seulement une fois par semaine, s'en lavant tous les jours le visage, & s'en frottant les membres affoiblis, elle conserve & perpétue la santé & la fraîcheur. La Reine à qui un voyageur en révéla le secret, en fit un usage si favorable, qu'étant veuve, & déja septuagénaire, elle fut recherchée pour sa beauté, par un Roi de Pologne, qui vouloit absolument

* C'est cette eau que des Religieux ont apportée du lieu de leur origine en Europe, & qui y est si estimée, sous le nom d'*Eau des Carmes*.

l'épouſer ; mais elle le rebuta, & ſe contenta de tranſmettre à la poſtérité le procédé de cette compoſition ſalutaire. Si elle ne produit pas aujourd'hui d'auſſi grands effets, c'eſt ſans doute la faute de ceux qui la compoſent. Depuis le tems où vivoient Abdeker & Fatmé, on a trouvé bien d'autres ſecrets, bien des élixirs, bien des remèdes efficaces pour calmer les ſecouſſes des nerfs, rendre aux fibres le ton & l'élaſticité convenables ; enfin, pour préſerver les perſonnes foibles ou infirmes des grands & terribles accidens dont elle ſont ſouvent menacées. Du moins le Lecchin-Bacchi employa-t-il tous ceux qui étoient connus de ſon tems. Au bout de quelques ſemaines, ils opérèrent au point que la jeune Sultane calmée, ſe trouva en état de raiſonner avec ſon Médecin. Ce fut en préſence de ſes femmes & de ſes Eunuques, mais dans une langue qu'ils n'entendoient pas, & qu'elle poſſédoit parfaitement, auſſi bien qu'Abdeker (la langue Franque,) qu'elle lui parla ainſi.

» Abdeker, je dois de la reconnoiſſance » aux ſoins que vous avez pris de ma ſan» té ; peut-être un ſentiment plus tendre

» que celui qui vous attache au Sultan, » vous a-t-il engagé à vous occuper de » moi ? Il n'est plus tems de dissimuler ; j'y » ai été sensible, & mon cœur a répondu » au vôtre. L'horreur que j'ai conçu pour » un tyran dont j'ai le malheur d'être ai- » mée, me rend encore plus chers nos » sentimens réciproques : si vous m'ai- » mez, il faut que vous cherchiez à m'ar- » racher de ses mains, où que vous m'ô- » tiez cette vie que vous venez de me » conserver avec tant de peine ».

Fatmé, en prononçant ces paroles, eut soin de composer son visage, ensorte que les spectateurs, qui ne pouvoient entendre ce qu'elle disoit, ne pussent le deviner à sa contenance. Abdeker, en prenant les mêmes précautions, lui répondit : » Belle » Fatmé, le danger de ce que vous me » proposez est extrême, mais le prix que » vous me faites envisager est tel que, » pour le mériter, je braverois une mort » certaine. Je vais m'occuper des moyens » de vous procurer votre liberté : je m'y » employerai avec autant d'ardeur, &, » s'il se peut, avec autant de prudence » que j'en ai apporté au soin de vous » sauver la vie. Je réussirai peut-être à

» l'un comme à l'autre, & je vous in-
» formerai bientôt des moyens dont je
» pourrai faire usage ».

Fatmé commença à concevoir quelque espérance, & cette idée acheva de rétablir sa santé. De son côté, Abdeker entraîné par une passion dont il n'avoit attendu que des tourmens, ne négligea rien pour mettre à fin la périlleuse entreprise qui lui étoit proposée. Après y avoir bien réfléchi, il se décida à s'adresser au Bostangi, père de cette Zinzima, qu'il avoit fait épouser au Visir Azor. Le Jardinier du sérail fut entraîné en partie par le souvenir des obligations qu'il avoit au Médecin, & en partie aussi par l'espérance d'une grosse somme qu'Abdeker lui promit, & sur laquelle il lui fit toucher d'avance un à-compte. Il convint qu'à certain jour il feroit trouver une barque vis-à-vis de ce même Kiosque où la sanglante exécution d'Irène avoit été faite. Ce fut-là qu'il fut décidé que s'embarqueroient Fatmé & Abdeker: eh! quel lieu étoit plus propre à encourager la Sultane à fuir la tyrannie de Mahomet, que le théâtre de cette catastrophe? Fatmé, dès qu'elle apprit dans quel lieu elle devoit s'embarquer, se

rappela l'idée d'Irène mourante; & le parti de la fuite fut le seul qu'elle crut pouvoir prendre : elle gagna une vieille servante Italienne, qui consentit à être complice & compagne de son évasion ; & Abdeker continuant ses visites, les mesures furent si bien concertées, que peu de jours après l'exécution s'en suivit. Le Bostangi travaillant derrière une charmille, perça le mur du sérail dans un endroit qui répondoit à un tas de pierres, qu'il fut ensuite facile de déranger. Dans le tems que Fatmé faisoit semblant d'être plus malade, & au moment qu'on la croyoit profondément endormie, elle descendit par la fenêtre de son appartement dans les jardins, à la faveur d'une échelle de corde que le Médecin lui avoit sécrettement apportée. La vieille esclave la suivit, chargée d'un paquet qui contenoit les bijoux les plus précieux de la Sultane. Ils se rendirent au lieu où le mur étoit percé, & le traversèrent. Fatmé vêtit des habits d'homme qu'Abdeker & le Bostangi lui avoient apportés ; & ils se rendirent tous sur un bâtiment Grec nauliſé à grands frais par le Médecin, & qui, traversant le port avec rapidité, & ayant passé bien-

tôt après, heureusement le détroit des Dardanelles, fit enfin aborder nos fugitifs sur les côtes de la Dalmatie, possédée par les Vénitiens. Ils se virent alors hors de toute atteinte ; ils débarquèrent à Corinthe, où Fatmé couronna l'amour d'Abdeker par les preuves de la plus tendre reconnoissance. Le Bostangi se fixa dans ce lieu, & Fatmé, après avoir repris les habits propres à son sexe, & vendu avantageusement une partie de ses diamans, se rendit à Venise avec Abdeker, & la vieille servante, dont cette ville étoit la patrie. Ce second voyage fut encore heureux ; & la Sultane & son Médecin, ou plutôt son amant, s'établirent dans cette grande Ville, séjour favori des plaisirs & de la liberté.

Le carnaval étoit prêt à finir, mais il en restoit encore assez pour donner le tems aux voyageurs Orientaux de se rendre aux théâtres, genre d'assemblée bien nouveau & bien frappant pour une Géorgienne échappée du sérail d'un Sultan. Fatmé savoit la musique, mais c'étoit celle connue en Turquie : celle d'Italie, bien différente, plus savante & plus expressive, l'étonna d'abord, & finit par lui plaire ;

mais le spectacle la surprit bien davantage ; les changemens de décorations, les machines, les ballets figurés, les loges enfin, & la foule des spectateurs qui garnissoient la salle, tout l'éblouissoit & l'enchantoit. Elle étoit en même-temps elle-même un spectacle nouveau & ravissant pour la noblesse Vénitienne : dès qu'on la vit paroître à l'Opéra & à la Place S. Marc, on n'eut plus des yeux que pour elle ; jamais on n'avoit rien vu de si parfait que cette belle étrangère : on s'informa qui elle étoit, Abdeker ne dissimula ni son nom ni son pays, ni sa profession, ni le nom ni le pays de Fatmé ; mais il dit qu'elle étoit sa femme. La curiosité plutôt que le besoin que l'on croyoit avoir de ses secours, attira bientôt auprès du Médecin plusieurs Vénitiens, qui le consultèrent sur leur santé ; mais quand ils eurent connu par ses réponses, quelle étoit l'étendue de ses connoissances, & celle de son expérience, ils se livrèrent à ses conseils, & prirent en lui une véritable confiance. Ceux dont la consultation n'étoit qu'un simple prétexte, demandèrent la permission de saluer, chez elle, la femme du Médecin ; & Abdeker, qui avoit

voyagé en Europe, & en connoissoit les usages, ne refusa point d'avoir pour eux cette complaisance. Fatmé, au contraire qui n'étoit jamais sortie du sérail, ne s'instruisoit de ces mœurs nouvelles qu'avec le plus grand étonnement. » Comment se peut-il, disoit-elle, que les visites fréquentes que se rendent ici les personnes des deux sexes, ne déplaisent point aux maris, & à tous ceux qui croient avoir des droits exclusifs sur le cœur des femmes? Ah, lui dit Abdeker, les femmes en Europe savent se défendre elles-mêmes; & les bons principes de leurs éducation, la délicatesse & l'honnêteté naturelle de leurs sentimens, les préservent de tous les accidens contre lesquels on prend tant de précautions en Turquie. Il n'est ici besoin ni de sévères Kaduns, ni de vigilans Eunuques, ni de clôture, ni de vérouils; ceux mêmes qui ont recours à ces derniers moyens, sont les seuls que l'on trompe; les autres trouvent leur sauve-garde dans leurs bons procédés envers leurs femmes. Vous verrez même dans Venise, ajouta-t-il, quelque chose de plus extraordinaire; ce sont les Sigisbées ou Cavaliers servans, gens ai-

mables, communément assortis par la condition, l'âge & la figure, aux dames auxquelles ils s'attachent. Sans appartenir à ces dames, autrement que par les sentimens, ils leur font une cour assidue, & les suivent par-tout. Les étrangers conçoivent quelques soupçons sur ces liaisons; mais dans le pays où nous vivons, les maris & les parens sont si bien accoutumés à cette façon de vivre, que ces Sigisbées ne leur causent pas la plus légère inquiétude. Quelques-uns d'entre les maris rempliſſent les mêmes fonctions auprès d'une autre dame que la leur, & la paix règne dans les familles ».

Fatmé fut confondue, & ce ne fut qu'au bout de quelque tems de séjour à Venise, qu'elle puts'accoutumeraux manières du pays. Pendant ce tems, la réputation de l'ancien Lecchi-Bacchi faisoit de rapides progrès: on avoit bientôt reconnu que s'il étoit, en conséquence de ses études, capable de traiter les maladies les plus violentes dont les hommes puissent être attaqués; il étoit encore plus dans l'habitude de soigner la santé des dames. La belle & noble figure dont il étoit doué, lui donnoit, à cet égard, des avantages

certains dans tous les pays; l'habillement étranger qu'il portoit, l'accent Asiatique avec lequel il prononçoit ses oracles en Italien, tout cela étoit en lui un nouveau mérite. Un jeune Noble, de la première distinction, fut celui qui contribua le plus à le faire connoître des Dames Vénitiennes. Il s'appelloit Mocénigo, & étoit neveu du Doge alors régnant. Sa mère qui avoit été une Dame des plus belles & des plus aimables de Venise, mais dont les appas étoient alors altérés, & la santé délabrée, eut, par les conseils de son fils, recours à Abdeker, & s'applaudit bientôt d'avoir suivi ses avis. La sœur de Mocénigo, encore assez jeune, mais d'un tempérament délicat, & sujette aux maux de nerfs & aux vapeurs, le consulta avec le même succès, quoiqu'Abdeker eût vu en Turquie peu de malades de cette espèce. Bientôt le Médecin devint cher à la maison du Doge, & les Dames qui habitoient & fréquentoient le palais Ducal, se firent un plaisir de se lier avec sa femme. Fatmé entra avec elles dans une société dont le jeune Mocénigo avoit formé les premiers nœuds, & qui se rassembloit tous les jours; le jeune Noble s'y trouvoit assidu-

ment, ainſi qu'Abdeker, autant qu'il lui étoit poſſible; mais comme ſa réputation augmentoit ſans ceſſe, & que ſa pratique ſe multiplioit, il étoit ſouvent obligé de paſſer bien des heures & même des journées entières dans les différens quartiers de la Ville où il étoit appelé. Ce fut alors qu'il connut bien des maladies, que le genre de vie des femmes Turques ne rend point familières à Conſtantinople; telles que les maux & les délicateſſes de poitrine, les rhumes & l'enrouement, les incommodités qui viennent du défaut de tranſpiration, & de variations dans l'atmoſphère, qui ſont ſi rares dans les beaux climats de l'Aſie, & ſi communes en Europe, & ſur-tout à Veniſe; les maux de tête, les migraines, les affections vaporeuſes, les foibleſſes d'eſtomac, la perte de l'appétit, & les indigeſtions, les maladies de nerfs, les évanouiſſemens habituels, & les fréquentes inſomnies; il étudia tous ces maux à meſure qu'il les connut, & chercha avec ſuccès la méthode la plus ſûre de les guérir, & même de les prévenir, d'autant plus qu'il s'apperçut que ſur trente conſultations qui lui étoient adreſſées, il y en avoit toujours vingt-

neuf dans lesquelles il n'étoit question que de ces mal-aises occasionnées par quelques imprudences ou par un mauvais régime, qui se guérissent par un meilleur, & sans qu'on emploie, pour les détruire, d'autres remèdes qu'un exercice tempéré, un bon choix d'alimens, des précautions, & l'usage de quelques adoucissans; il reconnut qu'on peut dissiper ainsi les maladies qui commencent, & empêcher qu'elles ne deviennent graves, & qu'on ne soit obligé d'employer contre elles les grands moyens & les remèdes violens.

Voici quelques-unes des maximes d'après lesquelles Abdeker gouvernoit la santé des Dames, & qu'il appeloit ses aphorismes, à l'imitation du grand Hippocrate.

Vu la façon de vivre des Dames & des personnes du grand monde dans les villes de l'Europe, où l'on mange, on se promène, on se couche à des heures très-inégales, où l'on s'expose à l'air en toutes saisons, où l'on passe, sans assez de précautions, d'un air très chaud à un très-froid, enfin où suivant les occasions, on fait quelquefois beaucoup d'exercice, ensuite

de quoi l'on retombe dans une longue oisiveté & inaction, Abdeker étoit persuadé que la suppression ou le dérangement de la transpiration insensible, étoit la cause la plus commune des maladies pour lesquelles on le consultoit. Le trouble de cette opération naturelle, si nécessaire, disoit il, produit non seulement les rhumes, les maux de poitrine, les foiblesses d'estomac, les maux de tête, les migraines; mais même les maux de nerfs, & ce que les femmes appellent communément vapeurs, & il en résulteroit des obstructions, si on n'y remédioit de bonne heure. Au reste, ajoutoit-il, il ne faut pas croire que les moyens de rétablir la transpiration arrêtée, consiste à se tenir chaudement, ou à se procurer d'abondantes sueurs; non, il y auroit des inconvéniens à exciter brusquement de fortes transpirations, comme il y en auroit dans leur suppression subite; mais c'est doucement & avec prudence, qu'un sage Médecin doit rétablir l'ordre dans toutes les parties de l'économie animale; il doit proportionner le régime & les remèdes aux véritables causes des accidens, aux forces & au tempérament du malade.

Quoiqu'Abdeker fût Arabe, il n'étoit pas persuadé qu'il fallût aller chercher jusque dans son pays les remèdes efficaces; il étoit convaincu au contraire que par un effet de la Providence, il n'y a point de climat où l'on éprouve quelque maladie, qui ne produise en même-tems le spécifique propre à la dissiper; que les plantes fébrifuges se trouvent en Europe comme dans les Indes & en Amérique, (dont la découverte étoit si récente dans le tems que vivoit Abdeker.) Il croyoit surtout que les remèdes chymiques étoient souvent plus dangereux qu'ils ne pouvoient être utiles, parce que s'ils étoient ou mal composés, ou appliqués mal-à-propos, ils devenoient de cruels poisons. Il pensoit donc que les remèdes les plus simples étoient les plus utiles, & que s'il falloit quelquefois tempérer l'un par l'autre, ce devoit être par les seuls moyens du mélange & de la cuisson.

» Les végétaux & les sels naturels ne nous fournissent ils pas, disoit Abdeker, assez de ressources? Un des plus excellens remèdes naturels, est le lait: entre tous ceux dont on peut user utilement pour rétablir une santé délabrée, le lait d'ânesse

mérite la préférence, il est le plus balsamique & le plus adoucissant; mais il est peu nourrissant, étant plus aqueux que substantiel. Le lait de chèvre l'est davantage, & est même plus propre à certaines maladies que le lait d'ânesse; mais le lait de vache est celui que l'on prend communément quand on veut se réduire au régime du lait, parce qu'il est chargé de parties plus grossières & plus nourrissantes. En commençant cet usage, il faut prendre quelques précautions pour empêcher qu'il ne s'aigrisse, & pour le faire passer facilement; mais l'estomac s'y accoutume aisément. Le lait de femme peut avoir des effets encore supérieurs à tous les autres, étant plus analogue à notre constitution; mais on n'en use que lorsqu'on est dans un état de dépérissement, qu'il est à souhaiter de prévenir. »

» De combien de maladies le lait n'est-il pas le spécifique? Il les soulage presque toutes quand il ne les guérit pas radicalement, & est d'ailleurs très-compatible avec le régime végétal, qui certainement après le lait, est le plus utile & le plus sage. En l'observant, & y mêlant un exercice modéré & réglé, à des heures con-

venables, il n'y a presqu'aucun état fâcheux dont on ne puisse revenir. »

» Les eaux minérales acquièrent des vertus médecinales en se filtrant dans le sein de la terre, à travers des sels ou des substances métalliques, dont elles contractent les qualités, qu'elles portent ensuite dans le corps humain quand on en use, soit en les buvant, soit en s'y baignant. Quelques-unes de ces eaux sont froides & ferrugineuses; d'autres sont chaudes, salines, bitumineuses, &c. Il n'est pas impossible de les imiter par l'art, & de former des eaux minérales qui aient les mêmes vertus que les véritables & les naturelles; mais outre que celles-ci ont toujours un degré de perfection qui manque aux autres, il ne faut pas priver les malades de l'avantage qu'ils doivent retirer des voyages faits avec les ménagemens qu'exige une santé délicate, & qui doivent procurer par conséquent plus de dissipation que de fatigue. Il faut compter qu'ils se trouveront bien d'un séjour de quelques mois dans un lieu où chacun est occupé du soin de sa santé, où tout le monde fait un exercice modéré à des heures réglées, & se conduit d'après l'avis de quelque Mé-

decin expérimenté : de pareils voyages doivent réussir. Aussi ai-je renoncé au travail de composer des eaux minérales que je faisois prendre aux Sultanes, à qui la clôture est si rigoureusement prescrite : & je vous conseille & vous ordonne même, si vous voulez, ces courses salutaires, dont le projet est capable d'adoucir vos maux. »

» Les rhumes sont, poursuivit Abdeker, en eux-mêmes, de petites maladies, mais s'ils sont négligés, ils peuvent entrainer de grands maux. La vie réglée que les femmes mènent à Constantinople, n'y rend pas ces maux fréquens; mais je vois qu'ils sont ici fort communs. Les rhumes de cerveau, ordinairement occasionnés par la fraîcheur du serein, se guérissent en se tenant chaudement, & la tête fort couverte, évitant de sortir pendant quelques jours. Si les humeurs coulent de la tête abondamment, on doit laisser agir la nature : si au contraire il y a ce que l'on appelle enchifrenement ou que la tête soit trop long-tems chargée & pesante, on peut respirer la fumée du sucre brûlé sur une pêle, ou prendre quelques sternutatoires, (poudres qui

picotent & font éternuer ; tel eſt le tabac en poudre, dont l'uſage eſt ſi commun aujourd'hui.) »

» Il faut empêcher que le rhume de cerveau ne ſe jette ſur la gorge, & ne puiſſe dégénérer en catharre. Non ſeulement la toux, mais l'enrouement & l'extinction de voix ſont des ſuites de rhume de gorge. Pour guérir cette maladie, il faut ſe tenir chaudement, boire abondamment, & faire uſage de petits remèdes adouciſſans, tel que la pâte de guimauve, le jus de réglisſe ; quelquefois il faut avoir recours à la ſaignée. »

» Les rhumes de poitrine ont leur ſiége dans les bronches du poulmon, & pourroient conduire à la fluxion de poitrine ou à la pulmonie, ſi on laiſſoit l'humeur qui s'y arrête, dégénérer en inflammation vive, ou s'étendre ſur le poulmon, au point de l'ulcérer. Pour prévenir ces funeſtes conſéquences, il faut traiter avec la plus grande attention les rhumes de poitrine, mettre la malade à un régime doux & humectant, la ſaigner ſi l'on voit une diſpoſition prochaine à l'inflammation ; diviſer la matière âcre & épaiſſe embarraſſée dans les bronches

du poulmon, & qui cauſe la toux ; lui faire boire des ptiſanes pectorales & adouciſſantes ; enfin quand le rhume eſt diſſipé, donner une purgation douce. S'il ſubſiſtoit une toux sèche, la poitrine ſeroit menacée ; il faudroit alors prendre toutes les précautions convenables pour prévenir la pulmonie, entre leſquelles le lait, & ſur-tout celui d'ânesſe, tient le premier rang. »

» Il y a des rhumes qui tiennent autant à l'eſtomac qu'à la poitrine ; c'eſt ce que l'on appelle coqueluche. * La toux devient ordinairement très-violente : les brouillards & l'air humide en ſont la cauſe ordinaire. Quand cette maladie eſt bien reconnue, il faut ſaigner la malade, lui faire boire beaucoup d'eau de poulet, ou du bouillon extrêmement léger ; & aiguiſer ces boiſſons, de façon que l'humeur qui embarraſſe l'eſtomac

* Du tems d'Abdeker, il n'y avoit que peu d'années que ce genre de maladie étoit connu, car on n'en a entendu parler qu'au commencement du quinzieme ſiècle, & on lui a donné le nom de coqueluche, parce qu'on enveloppoit de coqueluchons la tête de ceux qui en étoient attaqués.

soit divisée. Il faut bien se garder, dans cette maladie, d'user des huileux, ni d'aucun genre de remède qui puisse empâter l'humeur, & la retenir. »

» Je vois, ajouta Abdeker, que les maux de tête habituels ou périodiques, & sur-tout les migraines, sont fréquens dans ce pays-ci. Cet état douloureux & fâcheux vient communément d'un dérangement dans les fonctions animales, dont la cause éloignée est plutôt un mauvais régime qu'une mauvaise constitution. Il faut que le Médecin examine si le gonflement des vaisseaux de la tête, qui forme la migraine, est l'effet d'une plénitude de sang, ou d'une plénitude d'humeurs, d'une irritation des nerfs, ou de la difficulté de digérer; & il faut chercher à dissiper la cause quand elle est connue. Mais cependant on peut employer contre les accès du moment, des simples ou topiques, tels qu'un emplâtre d'opium, que l'on met sur les tempes, la vapeur des eaux émolientes, & légérement aromatiques respirées par le nez. Il y a un remède plus violent, mais certain pour la migraine, c'est la saignée à l'artère temporal; mais il

ne

ne doit être employé que quand aucune autre précaution ne peut faire cesser la migraine violente & périodique.

C'est en employant ces sages maximes de pratique, & en les expliquant avec clarté à ses malades, qu'Abdeker voyoit sa réputation augmenter tous les jours; on se disputoit, dans Venise, l'honneur de le consulter, & de se mettre entre ses mains. Lorsqu'il rentroit chez lui, il y trouvoit communément l'aimable & obligeant Mocénigo, qui, ayant ramené Fatmé de la conversation, attendoit auprès d'elle le retour de son époux, & se retiroit dès qu'il étoit arrivé. « Mocénigo » est donc votre Sigisbée, disoit quelque- » fois Abdeker à Fatmé? Sans doute, » répondoit la belle Sultane; mais cher « Abdeker, vous m'avez dit vous-même » que l'usage reçu dans ce pays, ne cau- » soit nulle inquiétude aux maris? Il est » vrai, disoit le Médecin Arabe ».

Un jour qu'il rentra de meilleure heure qu'à l'ordinaire, il trouva la charmante Fatmé couchée sur son sopha, & écoutant, avec l'air de l'attendrissement le plus touchant, un récit du jeune noble, qui avoit lui-même, dans ce moment, l'air

le plus intéreſſant & le plus pénétré. » De » quoi s'agit-il, dit l'ancien Lecchin-» Bacchi ? Je racontois (dit Mocénigo) à » votre aimable épouſe, les triſtes & » terribles aventures d'un objet dont la » mémoire me ſera toujours chere, la » belle Erizzo. Je ne peux pas être tenté » de me livrer davantage aux trompeuſes » eſpérances de l'amour, après avoir été » ſi cruellement puni de la paſſion que » cette aimable fille m'avoit inſpirée. Je » recommencerai, ſi vous voulez, le » récit de mes malheurs..... Je l'é-» couterai avec intérêt, reprit Abdeker». Auſſi-tôt Mocénigo reprit la parole, & dit :

«J'avois à peine atteint ma ſeizième année, lorſque mes parens jugèrent à propos de m'envoyer faire mes premières armes dans la Morée, dont nous diſputions encore la poſſeſſion au redoutable Mahomet. L'ardeur guerrière, la ſeule dont je croyois alors qu'un jeune cœur pût être enflammé, me fit courir avec empreſſement au-devant des dangers & des lauriers, & ma première campagne fut aſſez heureuſe & aſſez brillante pour m'attirer les applaudiſſemens, l'eſtime &

les bontés particulières du sage & brave Paul Erizzo, qui occupoit la place importante de Provéditeur général de la République dans cette Province. Il m'engagea à passer avec lui l'hiver à Négrepont; pour m'y déterminer, il me fit entendre qu'il avoit lieu de croire que la campagne prochaine s'ouvriroit par l'attaque de cette ville, où il avoit fixé sa résidence; qu'il alloit s'occuper du soin de la mettre en parfait état de défense; que je pourrois l'aider dans ce travail militaire & patriotique. Je l'assurai que j'étois prêt à le seconder, & qu'en cas d'attaque, j'étois disposé à m'ensevelir, comme lui, sous les ruines de la place, plutôt que de laisser les Turcs s'en emparer. Je passai donc plusieurs mois à Négrepont: Erizzo y avoit appellé sa femme & sa fille; je les vis, & les yeux de la belle Anne Erizzo m'apprirent qu'il y avoit un amour plus violent que celui de la gloire, & même plus digne d'enflammer un cœur; tel fut celui que je conçus pour elle. Il augmenta à mesure que je connus mieux ses charmes, ses talens, ses vertus & son caractère: tout étoit porté chez elle au dernier degré de la perfection; une mo-

destie infinie couronnoit tous ces avantages; elle avoit l'innocence & la naïveté d'une simple Bergère, & cachoit sous cette écorce une tête vive, un cœur tendre, une ame noble, & capable de prendre, dans l'occasion, les plus grands partis. L'amour d'un homme de mon âge étoit trop ardent, & peut-être trop imprudent, pour se dérober aux yeux de cet objet: elle ne put pas non plus me cacher qu'elle y répondoit; mais le respect d'une part, la décence & la timidité de l'autre, nous empêchèrent long-temps de nous déclarer nos sentimens ».

» Dès que le Provéditeur eut avis que les troupes Ottomanes se mettoient en campagne, il voulut renvoyer à Venise, sa femme & sa fille. La mère seule consentit à partir, sa santé étant déjà prodigieusement altérée; la fille voulut absolument rester, & partager les dangers de son père: rien ne put la déterminer à le quitter; &, comme j'osois me flatter d'entrer pour quelque chose dans le parti qu'elle prenoit, j'ose ajouter qu'elle fit de moi un Héros, après en avoir fait un amant passionné ».

» Mahomet arriva bientôt avec une

flotte de plus de trois cents voiles, & de cent vingt galères chargées de douze mille hommes de troupes de débarquement. Il fit jeter un pont de bateaux sur l'Euripe, le passa, & vint investir notre place. Il la pressa de se rendre, & reçut une réponse noble & fière; enfin, il nous attaqua : la garnison fit, pendant longtemps, des prodiges de valeur, qui redoubloient l'ardeur des assiégeans. Les ennemis étoient forts supérieurs en nombre; de sorte que quoique nous leur fissions perdre tous les jours beaucoup de monde, en repoussant leurs attaques, nous en perdions, à proportion, encore plus qu'eux, de manière que notre garnison diminuoit, & fut bientôt infiniment réduite : pour comble de malheur, un traître, nommé Thomas Schiavo, qui commandoit un corps d'Italiens soudoyés, qu'on avoit jetté dans notre place, se laissa corrompre par les intrigues des Infidèles, & promit de passer de leur côté avec toute sa troupe, s'il ne pouvoit leur livrer les portes de la ville. Il communiquoit avec eux, au moyen de quelques flèches qu'il lançoit de leur côté du haut des remparts, & il recevoit

leur réponse par la même voie. Une de ces flèches tomba par bonheur aux pieds de la belle Erizzo, tandis qu'elle se promenoit avec moi sur ces remparts même: nous lûmes la lettre qui y étoit attachée; nous découvrîmes ainsi la conspiration, & nous allâmes sur le champ en rendre compte au Provéditeur: il fit arrêter le coupable; & son supplice dût faire trembler le reste des traîtres; mais de ce moment, sa troupe devint, avec raison, suspecte; & notre malheureuse ville n'eut presque plus aucuns défenseurs.

Dans le commencement du siége, nous avions espéré d'être secourus par la flotte de Robert Canale, Amiral de notre République; mais nous la voyions de loin louvoyer en mer, sans oser s'approcher, par la crainte de la flotte Ottomane. Dans cette horrible situation, Erizzo pensoit à se rendre, & à obtenir du Sultan quelque capitulation, lorsque son aimable fille, se jettant à ses pieds, lui représenta qu'il ne pouvoit se fier à la parole des barbares, qui y avoient si souvent manqué, à l'égard des Chrétiens. » Ne vous souvient-il plus, lui dit-elle, » de l'indignité de leurs procédés, lors

» du siége de Croy en Albanie, où ils » violèrent la capitulation conclue le » plus solennellement! Non, mon père, » plutôt que de nous fier à ces barbares, » hasardons encore une vigoureuse sor- » tie, & tâchons, en ruinant celle de » leurs batteries qui nous menace de plus » près, de reculer notre perte, & de don- » ner le temps à l'armée du brave Loré- » dano, qui s'assemble dans l'Epire, de » venir à notre secours. Ah! ma fille, dit » Erizzo, avec quelles troupes pourrons- » nous exécuter le généreux projet que tu » me proposes? .... Avec les femmes & » les filles de Négrepont, & celles des en- » virons, qui sont renfermées avec nous, » lui répondit-elle: la crainte de l'escla- » vage honteux qui nous est destiné, les » allarme comme moi; je suis prête à » marcher à leur tête, & elles sont dis- » posées à me suivre: permettez seule- » ment que Mocénigo nous conduise où » nous devons porter nos coups ».

J'étois présent à cette proposition; elle me fit trembler non pour mes jours, mais pour ceux de l'objet de ma tendresse. Le Provéditeur auroit bien voulu que je me chargeasse de détourner sa fille de cette

résolution; mais je ne pus m'empêcher de l'admirer, de la louer; & de protester que dans quelques périls qu'elle se précipitât, je serois toujours prêt à la suivre pour la défendre. Erizzo, les larmes aux yeux, permit donc qu'on fît des dispositions pour cette sortie, qui s'exécuta la nuit suivante. Toutes les femmes armées, conduites par ceux des hommes qui prenoient le plus d'intérêt à elles, partirent, à la faveur des ténèbres, pour tomber sur la barrerie des Turcs qui avoit déjà fait brêche au corps de la place. Je marchois à la tête de la troupe, à côté de ma maitresse; & ce fut à l'approche du retranchement ennemi qu'elle m'adressa ces paroles, qui ne sortiront jamais de ma mémoire: « *Je vous aime, Mocénigo;* » *il est temps de vous en faire l'aveu, &* » *de vous jurer, par tout ce qu'il y a de* » *plus sacre, que si nous revenons victo-* » *rieux, je couronnerai votre amour;* » *mais nous périrons ensemble par une* » *mort glorieuse, si nous ne pouvons es-* » *pérer de passer, unis, des jours heureux* ».

Nous attaquâmes la barterie; elle fut emportée: les Turcs crurent voir dans les femmes de Négrepont autant de héros;

ils s'effrayèrent & s'enfuirent; il en périt un grand nombre sous nos coups & sous ceux de nos Amazones; nous aurions été aussi heureux que glorieux, si l'ardeur imprudente de la belle Erizzo ne lui eût fait passer les bornes & l'objet de son entreprise. Elle se mit à la poursuite des fuyards; & tout en lui représentant qu'elle se hasardoit trop & mal-à-propos, je ne pus me dispenser de la suivre: nous pénétrâmes jusques dans le camp des Turcs, & bientôt nous y fûmes enveloppés. L'Amazone portoit par-tout des coups mortels; je parois tous ceux qui lui étoient adressés, lorsqu'un violent coup de sabre, qui me fut asséné sur la tête, me fit tomber sur un monceau de cadavres, dont le sang fumoit encore. J'ignore ce que je devins depuis ce moment; mais le lendemain je me trouvai sur les bords du fleuve Azope, blessé & dépouillé. La fraîcheur de l'eau dans laquelle mon corps fut plongé, me rendit l'usage de mes sens. La multitude des cadavres m'empêcha de me noyer. Un Grec de Stora, qui s'apperçut que je respirois encore, me retira de la foule des morts, me porta dans sa maison, m'administra

quelques cordiaux, me réchauffa & m'accorda enfin des soins si charitables, qu'il me mit en état de partir de chez lui, où il m'assura que je n'étois pas en sûreté. Sous la conduite d'un guide qu'il me donna, je traversai le Mont Hymette; je me rendis à Athènes, & de-là à Corinthe, & dans cette partie de la Morée dont nous étions, & dont nous sommes encore les maîtres. Me voyant en sûreté, mon premier soin fut de m'informer du sort de ma maitresse, & de celui de son père: je ne pus d'abord en savoir tous les funestes détails; j'appris seulement que malgré les efforts de nos Amazones, la ville de Négrepont avoit été obligée de se rendre; qu'Erizzo, forcé de capituler, avoit stipulé qu'il auroit la vie sauve, & que l'honneur & la liberté des femmes leur seroient conservés; mais que Mahomet, loin de remplir cette promesse, l'avoit éludée de la façon la plus cruelle. Les termes précis de la capitulation portoient qu'on ne lui couperoit pas la tête. Le barbare Empereur le fit scier par la moitié du corps: elle portoit aussi que les femmes ne seroient point esclaves. Mahomet prétendit sauver leur honneur,

en les forçant à épouser ses soldats. Mais hélas! qu'étoit devenue ma chere Erizzo? Je fus long-temps à pénétrer ce fatal secret; enfin, j'apris qu'elle n'avoit point été tuée dans la mêlée au milieu de laquelle je l'avois laissée; mais qu'elle n'étoit plus. Enveloppée par un corps de janissaires qui l'avoient enlevée & conduite à leur Général, celui ci l'avoit trouvée digne d'être présentée au Sultan. Mahomet, enchanté de sa beauté, & admirant la valeur avec laquelle on l'assura qu'elle avoit combatu, osa lui faire des propositions qui auroient pu séduire toute autre qu'elle: mais, puis-je le raconter sans frémir & sans fondre en larmes! La belle Erizzo ne lui répondit que ce peu de mots: *Je n'ai combattu que dans l'espoir de sauver mon père, de servir ma patrie & de mériter mon amant: j'ai vu tomber le dernier sous les coups de tes soldats, & j'ai combattu inutilement pour les deux premiers: je ne dois plus vivre; tes offres me rendent encore le jour plus odieux; je meurs.* En disant ces mots, elle tire un poignard qu'elle avoit caché sous ses habits; elle se perce, & elle expire.

Mocénigo frémissoit en faisant ce récit.

Abdeker & Fatmé s'écrièrent de concert: *Barbare Mahomet, cet horrible spectacle ne fut pas capable sans doute de t'attendrir : nous connoissons la férocité de ton caractère. Ah Seigneur!* ajoutèrent-ils, *en regardant Mocénigo, si vous saviez devant qui vous parlez du tyran, aux yeux duquel votre amante a perdu la vie!..*

Mocénigo leur demanda l'explication de ces paroles. Comme il étoit déjà tard, Abdeker & Fatmé la remirent au lendemain, & lui promirent de ne lui rien cacher des véritables circonstantes de leur histoire, & de lui rendre ainsi confidence pour confidence.

Dès le jour suivant, le noble Vénitien les somma de leur parole: ils la remplirent. Mocénigo mêla ses larmes à celles dont ils accompagnèrent leur récit, & ces ouvertures de cœur augmentèrent entre ces trois personnes l'amitié, l'intérêt & la confiance.

Cependant la réputation du Médecin Arabe alloit toujours en croissant. Un jour il apprit à Mocénigo qu'il s'étoit occupé du soin de rendre les masques, dont on fait un si grand usage à Venise, incapables de gâter la peau ni le teint. Comme on les porte ici sur le visage, di-

soit-il, une bonne partie de la journée, je remarque que malgré leur forme, leur légèreté & le soin que l'on a de ne les point trop serrer, ils peuvent échauffer la peau & occasionner des rougeurs, surtout au front: j'ai réfléchi sur la manière de les doubler le plus sainement, & voici celle que j'ai trouvée. « Lavez la toile » dont vous voulez doubler votre masque, cinq ou six fois dans l'eau rose, » & laissez-la sécher doucement chaque » fois; faites ensuite dissoudre dans cette » eau de la gomme adragant, & mêlez-» y des jaunes d'œufs; enduisez votre » toile de cette espèce de pâte ou de ver-« nis: laissez-la sécher, & servez-vous » de cette toile ainsi enduite, pour dou-» bler vos masques. Telle est la précaution » que les personnes qui veulent ménager » leur teint doivent prendre, pour que « l'usage journalier du masque n'y ap-» porte aucun préjudice ». Mocénigo prit soin de répandre dans Venise la recette d'Abdeker, les Dames eurent soin de la faire pratiquer par ceux chez qui elles se fournissoient; elle fut bientôt universellement adoptée, (elle se pratique même encore dans Venise) &

les Dames prirent de plus en plus de la confiance dans un Médecin qui avoit autant de soin de leur beauté que de leur santé.

Quelques jours s'étoient écoulés, pendant lesquels Mocénigo n'avoit point eu le temps de conter le reste de l'histoire de ses chagrins depuis la mort de la belle Erizzo: on ne l'avoit pas même pressé à cet égard, tant pour ne pas renouveler ses douleurs, que parce qu'après avoir appris de lui-même la catastrophe de son histoire, on la regardoit comme finie. Abdeker rentrant un soir chez lui d'aussi bonne heure qu'il avoit fait quelques jours auparavant, trouva le noble Sigisbée de Fatmé à genoux auprès de son sopha, qui tenoit & baisoit tendrement la main de la ci-devant Sultane. Ce spectacle causa d'abord quelque émotion au Médecin; mais Mocénigo qui, à la faveur d'une glace de Venise, placée auprès du sopha, l'avoit apperçu, se levant précipitamment & les larmes aux yeux: Sage Docteur, lui dit-il, j'achevois de raconter à Fatmé la suite des malheurs que l'amour m'a fait éprouver; je lui disois, qu'ayant appris quel avoit

été le triſte ſort de la belle Erizzo & de ſon père, j'étois parti dans le plus grand déſeſpoir pour retourner à Veniſe, uniquement occupé du deſir & du ſoin de conſoler la mere de ma malheureuſe maitreſſe, de la double & irréparable perte que nous avions faite. Je trouvai cette Dame dans l'état le plus déplorable, accablée de vapeurs & de maux de nerfs; une fièvre lente la conſumoit. Les Médecins de Padoue employoient en vain leur ſcience & leur art pour lui conſerver la vie. Malheureuſement ils n'étoient point d'accord ſur les remèdes qui pouvoient lui convenir: quelques-uns lui conſeilloient un régime confortatif & échauffant, capable, diſoient-ils, de rendre à ſes organes affoiblis, quelque force & quelque vigueur; ils eſpéroient, par ce moyen, la mettre du moins en état d'aller à la campagne, & de faire quelque exercice qu'ils aſſuroient qui ſeroit le véritable remède à ſon état.

Elle s'évanouiſſoit ſouvent; alors on lui adminiſtroit les cordiaux; on lui frottoit les tempes avec du fort vinaigre; on lui faiſoit reſpirer les ſels volatils. Quelques autres Docteurs, pour arrêter la contrac-

tion des nerfs, & faire ceſſer les ſpaſmes, uſoient de remèdes fétides & dégoûtans, mais elle n'en étoit point ſoulagée. Un Médecin crut que des remèdes adouciſſans & délayans lui ſeroient favorables; il la fit baigner fréquemment, & lui fit boire abondamment de l'eau de fleurs de tilleul. Les bains achevèrent de l'affoiblir, & ne ſervirent qu'à rendre ſa fin un peu moins douloureuſe. Enfin, malgré les ſoins aſſidus que je lui rendois comme à ma propre mère, j'eus la douleur de la voir expirer. En mourant, elle me laiſſa le portrait de ſa charmante fille, fait par la main d'un jeune Peintre, qui ne peut manquer d'acquérir un jour une grande réputation; c'eſt Titien Vecelli: cette image depuis long-temps entretient ma douleur, & fait mon unique conſolation; je lui rends tous les jours de tendres & reſpectueux hommages, je ne vis plus que pour revoir ſes traits charmans; ſes yeux, qui m'ont fait verſer tant de larmes, reſſembloient, je vous l'avoue, à ceux de Fatmé, que vous adorez, & qui vous aime: & ſes bras & ſes mains de la blancheur & de la forme la plus parfaite, étoient ſi ſemblables à ceux que je vois

actuellement, que je n'ai pu m'empêcher de rendre un instant à celles ci l'hommage respectueux dont vous avez été témoin.

Abdeker ne put s'empêcher de concevoir quelque inquiétude, tant de ce qu'il avoit vu, que de la tournure de cette dernière phrase ; mais en qualité de sage Philosophe, il la dissimula. La conversation dura encore quelques momens, on raisonna sur le traitement des vapeurs, & on se quitta très-amiablement. Deux jours ne se passerent pas sans que la situation d'Abdeker & de Fatmé ne fût entièrement changée. Dès le lendemain, ils apprirent qu'un Chiaoux, dépêché par le Sultan, étoit arrivé de Constantinople à Venise. Le Médecin & la Sultane jugerent à propos de ne point se montrer en public pendant tout le temps qu'il passeroit dans la ville; cependant ils ne laisserent pas que de se rendre le soir à la conversation du palais, suivant leur usage; & ils apperçurent, non sans quelque surprise; qu'on parloit à l'oreille, après les avoir regardés avec attention; leur inquiétude ayant duré quelque temps, finit enfin par la

proposition que fit la sœur de Mocénigo (qui ne parut point ce jour-là au palais) à Abdeker & à Fatmé, de passer avec elle dans un cabinet, où elle leur parla ainsi. » La sévérité de nos loix, & la sa-
» gesse de nos maximes, ne permettent
» à aucun de nos Nobles de vous révéler
» les secrets qui peuvent même vous in-
» téresser le plus; mais puisque j'ai été assez
» heureuse pour en pénétrer un essentiel
» pour vous, je dois à vos soins & à votre
» amitié de vous le découvrir; & de vous
» mettre promptement en état de profi-
» ter de cet avis. Je sais que le député de
« Mahomet qui vient d'arriver, est char-
» gé de vous réclamer, & qu'il menace
» de se venger sur nous du refus qu'on
» feroit de vous rendre. Demain matin
» il doit avoir audience du Sénat; fuyez
» promptement: & que le Conseil puisse
» dire que vous ne vous trouvez plus sur
» les terres de notre République: dans
» l'instant je vais vous procurer tous les
» moyens de vous retirer: ne vous in-
» formez ni comment cet avis m'est par-
» venu, ni quelles mesures ont été prises
» pour assurer votre retraite jusqu'à Ro-
» me; mais rendez-vous dans cette Capi-

» tale du monde Chrétien, où vous n'au-
» rez rien à craindre de l'ennemi déclaré
» de notre Religion. Je vous conseille
» d'embrasser le Christianisme, ne fût-
» ce que pour vous assurer d'une protec-
» tion que vous ne puissiez jamais perdre:
» du reste, vous allez éprouver dans ce
» moment, & vous éprouverez toujours
» que les sentimens que vous inspirez l'un
» & l'autre, sont solides & fidèles ».

Sans presque leur donner le temps de répliquer, la Damcles conduisit par un escalier dérobé, jusqu'à la rive attenant le palais. Là il trouvèrent une barque préparée pour les recevoir, & les transporter hors de la domination Vénitienne; le bâtiment étoit rempli, non-seulement de toutes les richesses qu'ils avoient apportées de Turquie, mais encore de beaucoup d'autres; un guide qui leur étoit inconnu, mais à qui on les assura qu'ils pouvoient se fier entièrement, se chargea de les conduire d'abord jusqu'à Ferrare, où ils débarquèrent; & ensuite par Bologne jusqu'à Rome; où ils trouvèrent qu'on étoit déjà prévenu de leur prochaine arrivée. Ils y furent accueillis avec l'empressement que la réputation de science d'Ab-

deker, & de beauté de Fatmé, ne pouvoit manquer de leur procurer. La condition que l'on mit à leur établiſſement à Rome, n'étoit pas faite pour les en détourner; ce fut celle d'embraſſer le Chriſtianiſme. Fatmé avoit été baptiſée dès ſon enfance dans ſa patrie, ſes parens étant Chrétiens; il eſt vrai qu'ayant été entraînée très-jeune au ſérail, elle étoit peu inſtruite; mais elle n'eut pas de peine à rentrer dans le ſein d'une Religion dans laquelle ſon ſexe eſt honoré, & conſerve l'eſpérance d'un bonheur éternel, dont les Mahométans excluent les femmes de leur ſecte. Abdeker étoit trop ſage & trop inſtruit des principes d'une ſaine philoſophie, pour ne pas préférer la vérité du Chriſtianiſme aux ſuperſtitions Arabes. L'ancien premier Médecin de Mahomet fut baptiſé avec la plus grande ſolemnité; &, comblé de préſens & d'honneurs, fut bientôt après élevé à la dignité de premier Médecin du Pape. Fatmé fut réconciliée à l'Egliſe; & ſon mariage avec Abdeker fut célébré avec l'applaudiſſement de tout Rome. Sa beauté, ſes graces, ſon eſprit & ſes ſentimens furent généralement admirés; & ſa maiſon,

bientôt montée sur le pied de celles fréquentées par la meilleure compagnie, devint le rendez-vous des Cardinaux, des Prélats & des Etrangers du premier mérite & de la première distinction. Elle voyoit peu de Dames, parce que dans un pays où le nombre des femmes surpasse de beaucoup celui des hommes, elles tiennent toutes une petite cour à part; mais celle de Fatmé étoit la plus brillante & la mieux composée.

Fatmé vécut ainsi long-temps toujours aimée, considérée & admirée dans Rome. Abdeker y soutint aussi la grande réputation qu'il s'étoit acquise à Constantinople & à Venise; & dans cette dernière époque de sa vie, il s'occupa autant de la santé des hommes que de celle des dames: s'étant perfectionné dans les langues Latine & Italienne, il composa des Livres utiles, qu'il fit imprimer, & qui ont fait passer sa réputation jusqu'à la postérité.

Les Préceptes que l'Ecole de Salerne (ville située dans le Royaume de Naples) avoit adressés, dès les premières années du douzième siècle, à Robert de Normandie, Roi d'Angleterre, fils de Guillaume-le-Conquérant, avoient été rédigés par

Jean de Milan, Médecin de cette Ecole, & mis en vers Latins; les Manuscrits en étoient communs, & généralement estimés, comme les meilleures règles de régime & de conduite qu'on pût se prescrire pour la santé. Abdeker fut le premier qui les publia avec un commentaire, par la voie de l'impression, (dont la découverte étoit tout-à-fait récente de son temps.)

Pour faire juger du mérite de cet excellent Ouvrage, nous allons en traduire quelques maximes.

Premier Précepte de l'Ecole de Salerne.

Au Roi d'Angleterre salut.
Toute l'Ecole de Salerne
En ce court écrit a pour but
De lui tracer comment il faut qu'il se gouverne,
S'il veut se garantir de toute infirmité,
Et vivre en parfaite santé.
Qu'il boive peu de vin, le soir ne mange guère,
Fasse de l'exercice après chaque repas;
Dormir après dîner, c'est l'usage ordinaire,
Mais, Prince, ne le suivez pas.
Quand vous sentez que la nature
Veut se débarrasser d'une matière impure,

Ecoutez ſes conſeils, ſecondez ſes efforts,
Et d'un poids importun délivrez votre corps.
Fuyez les ſoins fâcheux, par eux le ſang s'altère :
Comme un poiſon funeſte évitez la colère.
En obſervant ces points, comptez que de vos jours
Vous verrez prolonger le cours.

Second Précepte.

S'il n'eſt nul Médecin près de votre perſonne,
Qui, dans l'occaſion, puiſſe être conſulté,
En voici trois que l'on vous donne ;
Un fonds de belle humeur, un repos limité,
Et ſur-tout la ſobriété.

Vingtième Précepte.

Pour manger, attendez que l'eſtomac ſoit vuide ;
S'il n'a point digéré votre dernier repas,
D'un ſurcroît de travail ne le fatiguez pas ;
Conſultez le beſoin, n'ayez point d'autre guide.

Quatre-vingt-ſeptième Précepte.

Que l'on ſoit vieillard ou jeune homme,
Il ſuffit de dormir ſept heures d'un bon ſomme. *

* Dans les premières éditions des Préceptes de l'Ecole de Salerne, ils n'étoient qu'au nom-

Après avoir publié les règles les plus sages pour la conservation de la santé du corps, Abdeker osa entreprendre un plus grand Ouvrage ; il composa *la Médecine de l'Esprit*. Nous ne pouvons mieux terminer son Histoire, qu'en donnant une idée très-succinte de cet Ouvrage curieux, monument de son génie & de sa philosophie*.

Après avoir bien établi que notre ame est spirituelle & immortelle, Abdeker croyoit pouvoir soutenir cependant que tant qu'elle est enfermée dans nos corps, ses opérations sont dans la dépendance de nos organes; & que suivant la constitution ou la disposition de ces mêmes organes, ses opérations sont plus vives ou plus lentes; d'où il concluoit qu'en veillant sur

---

bre de cent. Ces Préceptes sont si connus & si estimés, qu'il n'y a pas un seul Médecin qui ne les sache par cœur, & ne les cite souvent. *

* Ce que l'on va lire, est la réduction en peu de mots du Livre singulier de *la Médecine de l'Esprit*, par M. le Camus, Auteur d'*Abdeker*. On est assuré que si le troisième volume du Roman avoit paru, l'extrait de cet ouvrage y seroit entré.

ceux-ci,

ceux-ci, on pouvoit rendre les autres plus parfaites, & ajouter de nouveaux degrés de force ou de délicateſſe, peut-être même plus d'étendue à ce que l'on appelle l'eſprit: tel eſt l'objet du premier Livre de la Médecine de l'Eſprit.

Dans le ſecond, l'Auteur entre dans le détail des cauſes générales qui rendent l'eſprit naturellement plus vif ou plus éclairé; ce que l'on appelle vulgairement le cœur plus tendre & le plus délicat, & les ſenſations d'où naiſſent nos idées plus parfaites. Il en reconnoît neuf cauſes générales, toutes phyſiques, & que l'on peut par conſéquent rectifier par des moyens purement phyſiques; 1°. le caractère des pères & des mères qui ſe tranſmet aux enfans; 2°. la différence des ſexes; 3o. celle des climats ſous leſquels l'homme naît & vit; 4°. la variation des ſaiſons; 5°. l'éducation phyſique, ſur-tout celle des premières années; 6° la différence des tempéramens; 7o. le régime de vie habituel; 8°. l'âge; 9°. l'état de ſanté, ou celui de maladie.

Dans le troiſiéme Livre (le plus important & le plus ſingulier) Abdeker parle de la poſſibilité & des moyens de traiter

médicalement les esprits, d'en augmenter la force, d'en favoriser les opérations, & de disposer les cœurs au bien & à la raison par des voies purement physiques. Il définit ainsi, d'après Cicéron, l'homme d'esprit. *C'est celui qui ne cherche pas avec peine ses idées, qui raisonne facilement, & qui juge exactement.* Les moyens de perfectionner l'esprit consistent donc à le débarrasser des fumées qui l'obscurcissent, ou du trop de lumières qui l'éblouissent. Tel est le but que se propose le Médecin de l'esprit. Pour cet effet, il indique, 1°. des moyens de perfectionner nos sens, & par conséquent, nos sensations; 2°. d'animer & d'échauffer notre imagination d'une manière cependant assez prudente, pour ne pas la porter jusqu'à l'enthousiasme & à la folie. Il prétend, par ces moyens, pouvoir, non-seulement augmenter la dose de l'esprit, mais l'élever jusqu'au génie. 3°. De rectifier le raisonnement, & de fortifier le jugement. (Heureux & favorable régime! Remèdes précieux! S'ils sont vraiment efficaces, ils sont bien préférables à ceux qui augmentent l'esprit.) 4°. Les

moyens de rendre la mémoire plus sûre, sont ceux sur lesquels on a le plus écrit & différté. L'on juge bien qu'Abdeker les connoissoit & les explique.

Mais ce n'est pas tout que de traiter médicalement l'esprit ; Abdeker vouloit aussi traiter le cœur, gouverner & modérer les passions, augmenter l'amour des vertus, & en favoriser la pratique par les mêmes moyens, & rendre ainsi la morale tributaire de la physique. Il prouve qu'en augmentant ou en diminuant la masse des esprits animaux, & en facilitant leur circulation, on vient à bout d'amortir ou de diriger le feu des passions.

Conclusion. Il y avoit dans l'ouvrage d'Abdeker bien de la métaphysique, bien de l'esprit, & une singularité piquante *.

* Dans *la Médecine Pratique* du même Auteur, (Ouvrage dont le commencement seul a été imprimé, & ne l'a été qu'après sa mort), il met la bêtise au nombre des maladies.

SIXIEME CLASSE.

ROMANS COMIQUES ET SATYRIQUES.

Les facétieuſes Journées, contenant cent agréables Nouvelles, la plupart advenues de notre temps, les autres choiſies des plus excellens Auteurs étrangers, par G. C. D. T. c'eſt-à-dire, Gabriel Chappuis de Tours. Paris, 1584, *un volume* in-octavo.

CE RECUEIL, qui eſt devenu rare, contient effectivement cent Nouvelles diviſées en dix Journées, à l'imitation du Décameron de Bocace; pluſieurs de ces Nouvelles ſont aſſez comiques pour pouvoir ſoutenir le titre de *Facétieuſes Journées*, que l'Auteur a jugé à propos de donner à ſon Livre; quelques-unes contiennent même des détails trop libres, & des plaiſanteries trop fortes, pour que nous devions les extraire; il renferme auſſi des hiſtoires qui ne ſont point du tout plaiſantes, & qui ſont même tragiques;

l'Auteur a encore, en cela, imité Bocace, qui a mêlé dans son Décameron des aventures de bien des genres différens. Nous avons fait choix, parmi ces cent Nouvelles, de dix, (une par Journée) entre celles qui nous ont paru les plus agréables & les plus amusantes, & nous en présentons cinq, à titre de petites Histoires, & cinq comme Contes comiques; ces petits morceaux donneront une idée d'un Recueil que nous ne pouvons pas conseiller, sur-tout aux Dames, de lire en original, quoique ce soit un des plus estimés de ceux qui existent dans ce genre, & un choix des meilleurs Contes des plus anciens Auteurs François & Italiens. Mais outre que le style de M. Chappuis est si plat, & qu'il n'y a pas une bonne Histoire que l'on ne trouvât aujourd'hui fort sotte, présentée à la façon de cet Auteur; le goût a si fort changé depuis près de deux siècles, que ce qu'on trouvoit bon dans ce temps-là, ne le paroîtroit guère à présent.

Gabriel Chappuis fut un des Ecrivains les plus féconds & les plus estimés du sixième siécle. La Croix-du-Mainst & Duverdier, Auteurs de deux Livres très-connus sous le titre de *Bibliothèques Françoises*, en font de grands éloges, & disent qu'il soutint dignement le titre

d'Hiſtoriographe de France, qu'il obtint après Belleforêt, & celui de Secrétaire & Interprête du Roi ès langues Eſpagnole & Italienne. Quoiqu'il ſe diſe de Tours, il n'étoit pourtant pas né dans cette capitale de la Touraine, mais dans la ville d'Amboiſe. Claude Chappuis, ſon père, étoit Valet-de-Chambre de François Premier, & avoit ſoin de la Bibliothèque particulière de ce Monarque, ce qui fait ſuppoſer qu'il avoit quelque connoiſſance des Livres & des Lettres: en effet, il fit très-bien étudier ſon fils, qui ſe trouva, de fort bonne heure, en état de compoſer un Poëme ſur l'avénement à la couronne de Pologne du Duc d'Anjou, qui fut depuis Roi de France, ſous le nom de Henri III. Ce premier Ouvrage fut ſuivi d'un ſi grand nombre d'autres, que ſes Œuvres forment 68 articles, dont quelques-uns ſont compoſés de pluſieurs gros volumes. Pluſieurs de ſes Ouvrages ſont des traductions du Latin, de l'Italien & de l'Eſpagnol: ces traductions ſont communément exactes, mais ſans aucune élégance. Ce fut en 1611, (la première année du règne de Louis XIII) que Gabriel Chappuis mourut, n'étant guère âgé que de 60 ans, & s'étant occupé, pendant plus de 40, à compoſer tant de volu-

mes, parmi lesquels un des plus intéressans, est une traduction du fameux Poëme Italien du *Roland-le-Furieux* de l'Arioste.

Nous en avons de modernes qui lui sont bien supérieures; mais ce que celle de Chappuis a de particulier & d'unique, c'est qu'elle offre deux suites différentes du Poëme de l'Arioste, qui ne se trouvent, du moins en François, que dans ce Livre-ci, & qui sont traduites de l'Italien d'un nommé *Pescatore*, de Ravennes; cette suite contient la mort de Roger, & autres événemens.

Chappuis a aussi traduit sept volumes ou Livres des Amadis, depuis le quinzième jusqu'au vingt-unième; & quatre du Roman de Primaléon de Grèce. Ces tomes sont les plus rares du Recueil très-volumineux des Amadis.

Une partie de la *Diane de Montémajor*, fameux Roman Espagnol, a encore passé dans notre langue par ses soins: nous aurons bientôt occasion de parler de ce Roman, & de l'extraire, aussi bien que l'*Histoire des Amours extrêmes d'un Chevalier de Séville, dit Luceman, & de la belle Demoiselle Arboléa*, qui paroîtra, à ce que nous espérons, assez intéressante, lorsque nous l'aurons dégagée du style ennuyeux & même assommant du sieur Chappuis.

Il a traduit auſſi de l'Italien, les cent Nouvelles de Jean-Baptiſte Giraldi. Elles ſont très-eſtimées dans l'original, mais ne ſont pas communément comiques. Nous en ferons un extrait à part, & nous ne les inſérerons pas dans celui qui doit compoſer cet article-ci.

Si Chappuis a beaucoup traduit de Romans, il n'a pas moins publié de Livres de dévotion & d'ouvrages de Philologie tirés du Latin, de l'Italien & de l'Eſpagnol; des Dialogues, des Lettres, quelques Traités de Philoſophie; enfin, de gros Livres d'hiſtoire univerſelle & particulière. Les plus conſidérables dans ce dernier genre ſont: *l'état, deſcription & gouvernement des Empires, Royaumes & Républiques du monde*, en vingt-quatre Livres; *la continuation des Annales de France, de Nicole Gilles*, qu'il a pouſſé juſques au règne de Henri III, inclusivement; l'*Hiſtoire de ſon temps*, ſous les règnes de Henri III & de Henri IV, c'eſt-à-dire, depuis l'an 1574, juſqu'en 1598; l'*Hiſtoire du Royaume de Navarre*; & enfin, *celle des guerres de Flandres*, depuis 1559 juſqu'à la trêve d'Anvers 1609.

Mais revenons au Recueil qui fait l'objet de cet article, & qui eſt le plus amuſant des Ouvrages de cet Auteur fécond.

Cinq Hiſtoires tirées des Journées facétieuſes de Gabriel Chappuis.

*Première Hiſtoire. Quatrième Nouvelle de la première Journée *.*

Il y avoit autrefois en Angleterre, une jeune Dame parfaitement belle, mariée avec un homme de ſon pays également beau, riche, aimable, & avec qui elle étoit parfaitement bien aſſortie. Ils vécurent pendant quelques années très-heureuſement, dans l'aiſance & au milieu des plaiſirs; mais enfin la mort les ſépara. Odoart (c'étoit le nom du mari) fut attaqué d'une cruelle maladie qui le mit au tombeau; la douleur de ſa femme fut extrême: celle d'Artémiſe & de la fameuſe matrone d'Ephèſe n'en approchoit pas. On eut bien de la peine à perſuader à la veuve de vivre encore quelque temps; elle ne s'y prêta enfin qu'à condition

* Cette Hiſtoire eſt tirée des Nouvelles Italiennes recueillies par François Sanſovino dès 1571, mais le véritable Auteur eſt inconnu.

qu'elle passeroit le reste de ses jours dans un deuil continuel. Je veux, disoit-elle, rester ensevelie sous ces crêpes funèbres, jusqu'à ce que je me remarie, c'est-à-dire, jusqu'à ce que je meure, car je ne me remarierai jamais. Je fais le vœu le plus solennel, & j'écris même de mon sang, que je ne prendrai jamais un autre époux, à moins qu'il ne ressemble si parfaitement à mon cher Odoart, que les traits du visage, la taille, le genre d'esprit, le caractère, tout enfin, de l'aveu de tout le monde, soit exactement le même. Plus on lui disoit que cela étoit impossible à trouver, plus elle répétoit : eh vraiment, je le sais bien; aussi veux-je mourir veuve. L'année de son deuil se passa dans ces tristes résolutions : la belle affligée, à la vérité, commença, au bout de quelques mois, à manger de meilleur appétit; elle dormit plus tranquillement; sa santé, qui s'étoit d'abord altérée, se rétablit au point qu'elle reprit son embonpoint, sa fraîcheur, & tous ses attraits; mais elle ne perdoit pas le souvenir du vœu qu'elle avoit fait. Cependant quelques Seigneurs de son voisinage formèrent des projets pour la rengager dans les liens du mariage;

mais leurs propositions furent bien mal reçues ; ils ne ressembloient ni de près ni de loin au défunt, & on leur opposoit le vœu solennel dans toute sa rigueur. Un an se passa encore, pendant lequel la veuve paroissoit toujours inconsolable. Au bout de ce temps, l'illustre Elisabeth, qui régnoit alors si glorieusement sur l'Angleterre, daigna agir elle-même auprès de la veuve, pour lui persuader de rentrer sous le joug de l'hymen. Un jeune Seigneur, cadet d'une illustre maison peu riche, mais doué des qualités faites pour toucher une femme, étant bien instruit de la grande fortune qu'Isabelle (c'étoit le nom de la veuve) pouvoit transmettre à son second époux, implora la protection de la Reine, dont sa mère étoit Dame d'honneur, pour vaincre la résistance d'Isabelle. Elisabeth daigna l'écouter favorablement ; elle eut la bonté d'écrire à la belle affligée une lettre assez pressante, mais elle ne dissimula point au jeune homme & à sa mère, combien peu elle comptoit sur un succès ; effectivement la lettre royale ayant été adressée, par la Dame d'honneur à la veuve, contenant les offres les plus avantageuses pour le mari qu'on

lui proposoit, la réponse d'Isabelle à la Reine fut très-respectueuse, mais telle, cependant, qu'on pouvoit la craindre, c'est-à-dire négative. La Dame rappela le vœu solennel avec toutes ses circonstances, & remontra à la Reine qui lui étoit impossible de jamais y manquer. Alors les affaires du jeune homme parurent tout-à-fait désespérées; il crut d'abord lui-même qu'elles l'étoient; mais la réflexion ramena l'espoir: il se proposa de se présenter, à l'appui de la protection dont il jouissoit; & comme son âge & sa figure le rendoient un peu avantageux, il se flatta de ne pas gâter ses affaires. On lui remontra envain que la condition étoit impossible à remplir pour lui, puisqu'il ne ressembloit point du tout au défunt: « tout » dépend de plaire, répondit-il. » Il alla donc, au hasard d'être mal reçu, se présenter à Isabelle; on fit d'abord bien des difficultés pour le recevoir; mais enfin le nom d'Elisabeth lui ouvrit les portes du château de la Dame. Sa figure fit une impression favorable: son esprit contribua à l'augmenter. On lui opposa cependant, & pendant long-temps, le vœu que l'on avoit fait; mais enfin on ne fut plus em-

barraſſée que de ce que ce vœu avoit fait trop de bruit, & qu'il étoit trop ſolennel pour pouvoir être rompu. L'amour eſt ingénieux : voici comme ſe termina cette aventure. A force de regarder le jeune homme, diſons tout, à force de l'aimer, la jeune veuve trouva qu'il reſſembloit parfaitement à ſon défunt mari : dans cette prévention, elle écrivit à la Reine & à la mère de ſon amant, que lorſqu'elle avoit allégué ſon vœu pour ſe défendre de l'épouſer, elle ne l'avoit pas encore vu, mais que n'ayant pu refuſer de faire connoiſſance avec lui, ſur les recommandations reſpectables dont il étoit muni, elle l'avoit trouvé ſi reſſemblant à ſon défunt époux, qu'elle ne croyoit point manquer à ſon ſerment, en lui donnant la main. La Reine d'Angleterre ne reçut point cette nouvelle ſans un extrême étonnement. » Comment, diſoit elle à ſa Dame d'hon-» neur, peut-on ſe tromper à ce point? » Votre fils ne reſſemble en rien à Odoart « que j'ai connu à ma Cour, celui-ci étoit » blond, & avoit les yeux bleus ; ſa taille » n'étoit pas élevée, mais bien priſe ; ſon » caractère étoit parfaitement doux : il » n'aimoit à contredire perſonne, & étoit

» plutôt fait pour être ſubjugué par les » charmes & les grâces, que pour ſe ſou- » mettre une femme d'eſprit & de mé- » rite. Votre fils, au contraire, eſt grand, » bien fait, brun; il a les ſourcils noirs » & arqués; il eſt ſpirituel, vif, preſſant, » & a une nuance de cette audace favo- » rable qui réuſſit quelquefois ſi bien à la » jeuneſſe. » La Reine & toute la Cour de Londres s'appercevoient à merveille de ces grandes différences. « Comment, di- » ſoit-on toujours, eſt-il poſſible que l'on » s'abuſe au point de croire que ce jeune » homme reſſemble à Odoart. Ah! dit la » mère du jeune amant, je vois que vous » ignorez à quel point l'amour altère les » lumières de l'eſprit, & celles même de » nos ſens: ainſi que ceux qui ont une » forte jauniſſe voyent tous les objets » teints en jaune, de même on voit ce » que l'on aime toujours tel qu'il doit » être, plutôt que comme il eſt ».

La Cour entière de Londres fut de l'avis de la Dame d'honneur. Le mariage étoit d'ailleurs très-convenable, & les objets bien aſſortis: l'union fut heureuſe, & le ſuccès prouva que quand il faut ſe tirer d'une ſituation délicate, encore

mieux vaut-il soutenir que l'on a eu raison, que de convenir que l'on a manqué à son vœu & à sa parole.

Seconde Histoire, tirée de la seconde Journée *.

Il y avoit autrefois dans la ville de Barlette, au Royaume de Naples, un bon homme nommé le Seigneur Brunetti, qui avoit une jeune & jolie femme, un peu trop éveillée pour l'âge & la figure de son mari : elle s'ennuyoit beaucoup avec lui, & cependant elle y restoit, parce que dans cette extrémité de l'Italie, & sur-tout dans ce temps-là, l'usage ne permettoit pas aux femmes de sortir, ni de fréquenter les unes chez les autres. Par bonheur, pour consoler la jeune femme, un Marchand Padouan, nommé Alipran, fut conduit par son commerce dans cette ville, qui est assez fréquentée par les étrangers, à cause de son port sur la mer Adriatique, mais où ordinairement ces étrangers ne restent

* Cette Histoire est encore traduite des Nouvelles recueillies par Sansavino.

pas long-temps. Celui-ci, qui avoit des lettres de recommandation & de crédit pour Brunetti, les lui remit, & par droit d'hospitalité, le bon homme le logea chez lui. Il ne fut pas long-temps sans regarder Madame Brunetti, la trouver jolie & l'aimer; & la bonne Dame, de son côté, qui s'en apperçut, en fut enchantée. Cependant ils se conduisirent l'un & l'autre avec prudence; mais logeant sous le même toit, ils eurent bientôt occasion de s'expliquer; & ces explications furent si intéressantes, qu'elles redoublèrent les sentimens qu'ils avoient conçus l'un pour l'autre. Alipran prolongea son séjour à Barlette autant qu'il put, sous divers prétextes; mais enfin le temps de partir arriva: ses affaires le rappeloient chez lui; il en étoit au désespoir, & la Dame de Barlette aussi: il fallut absolument chercher les moyens de s'enfuir ensemble. Quoique le mari ne fût ni trop jaloux, ni trop fin, il y avoit bien cependant quelques précautions à prendre pour lui ravir sa femme à ses propres yeux, la faire embarquer dans le port de la ville dont il étoit un des principaux citoyens, & faire en sorte que, loin de s'y opposer, il

parût favoriser ce projet. Nos amans prirent cependant si bien leurs mesures, qu'il l'exécutèrent : voici comment.

Alipran annonce son départ, en fixe le jour ; & le même bâtiment qui l'avoit amené à Barlette, se trouve prêt à faire voile par un vent favorable pour le ramener à Venise Deux jours avant celui qu'il avoit choisi pour partir, Alipran parle d'un jeune Vénitien très-joli & très-aimable, qui est arrivé à Barlette, & compte y passer quelque temps. Si vous voulez, dit il au bon homme Bruncti, je vous le présenterai avant de quitter ce pays-ci ; vous permettrez qu'il fasse sa révérence à Madame votre femme ; & après mon départ il lui tiendra compagnie, & logera même chez vous si vous le souhaitez. Non, non, répondit le bon homme, ma femme se passera très-bien de cette compagnie-là, & moi d'un pareil hôte : j'ai bien voulu vous recevoir, vous, parce que vous êtes un galant homme, & que d'ailleurs, tous mes correspondans me répondoient de vous ; mais me répondez-vous de celui-ci ? Ma foi, dit Alipran, je ne réponds que de moi ; ce jeune homme, au reste, se passera de

vous connoître; il est logé dans une jolie maison du fauxbourg, où même il y a de jolies filles : tant mieux pour lui, dit Brunetti ; & la conversation en resta là pour ce moment.

La veille du départ, Alipran rentre tout effaré chez son hôte : hélas ! lui dit-il, il est arrivé hier au soir la plus fâcheuse aventure à mon jeune Vénitien. Il a pris querelle avec un rival, véritable ou prétendu, qu'il a trouvé hier auprès des filles chez qui il loge : ils se sont battus, & il a tué son homme. Comme il y a toute apparence que c'est un citoyen de ce pays-ci, l'affaire sera très-criminelle, & je ne vois pas qu'il ait d'autre parti à prendre, que de s'embarquer sur le champ avec moi : je le ramenerai dans notre patrie. Mais comment lui faire traverser la ville & le port, sans qu'on le reconnoisse ? J'ai imaginé pour cela un moyen : c'est (comme il est encore jeune & sans barbe), de le faire déguiser en fille. Nous le prendrons en passant au détour de votre rue qui conduit au port, je le ferai embarquer avec moi dans mon petit bateau, qui nous conduira à mon vaisseau qui est en rade : &

dès qu'il y sera entré avec moi, nous leverons l'ancre & nous partirons. Pour vous récompenser des soins que vous voudrez bien prendre pour favoriser son départ, je suis chargé de vous offrir, de sa part, un écrin qui contient des diamans assez beaux. Vous les remettrez, si vous voulez, à madame votre femme: tout cela sert en ménage.

Le bon homme ne refusa ni ne mépriſa les diamans; & le lendemain, Alipran sort de la maison de son hôte: on lui dit que la dame repose encore; mais le mari, éveillé dès la pointe du jour, le suit jusqu'au port, où il est prêt à s'embarquer. Le jeune Vénitien, déguisé en fille, ne s'y trouve point encore; on l'attend: Alipran feint d'avoir oublié quelque chose dans la ville; il y rentre, promettant de n'être pas un quart d'heure sans revenir; & au bout de ce temps il revient effectivement, ramenant son ami, & le coffre de celui-ci. On se dépêche d'entrer dans la petite barque qui conduit au vaisseau; Brunetti y entre aussi: on vogue vers le bâtiment; en chemin, le bon homma trouve que la prétendue fille, quoique toujours voilée, de peur d'être

reconnue par les rameurs, a si bon air, qu'il semble qu'elle n'ait jamais été habillée autrement : « Ce que c'est que d'être jeune, s'écrie-t-il ! tout ajustement » sied à la jeunesse ; mais ce n'est pas tout » d'être jeune, mon petit ami, il faut » être sage, sans quoi on se fait des affaires, comme vous voyez. » Le petit Vénitien ne répondit que par le silence le plus modeste ; cependant on arrive au vaisseau, le jeune homme & Alipran s'embarquent, le bagage de l'un & de l'autre les suit : & Brunetti retourne à Barlette dans le petit bateau. Le vaisseau vogue heureusement jusqu'à Venise ; delà ; il est aisé de se rendre à à Padoue, & de Padoue encore un peu plus loin. On se dérobe enfin aux recherches du bon homme Brunetti, qui fut bien attrapé, quand, à son retour chez lui, il ne trouva plus sa femme ; c'étoit elle, comme on l'a compris, sans doute, qui s'étoit embarquée sous le personnage tout-à-fait imaginaire du jeune Vénitien. Après avoir un peu pleuré & un peu pesté, le bon homme trouva plus à propos de ne point se fatiguer pour courir après elle ; il étoit assez vieux pour se passer de femme : ce

qu'il regretta le plus sincèrement, ce fut quelques bonnes nippes qu'elle lui avoit emportées, mais les diamans le consolèrent.

Troisième Histoire, tirée de la cinquième Journée *.

Dans une ville de Province de France, assez agréable, sans être des plus grandes, les deux principales familles étoient divisées par des haines irréconciliables : elles avoient eu des procès, dont l'objet étoit en lui-même peu de chose : il ne s'agissoit que de droits honorifiques ; mais il s'y étoit mêlé tant d'aigreur, les factums de part & d'autre avoient été si injurieux, que, jusqu'à la dernière génération, les Alcipes & les Calistes (c'étoient les noms des deux Maisons) devoient se haïr mortellement, & la ville être séparée en deux factions (les *Alci-*

* Cette Histoire n'est pas, à ce que nous croyons, tirée de l'Italien, mais d'un ancien Conte François, que Madame de Gomès a ajusté, & dont elle a fait une de ses Cent Nouvelles, sous le titre de l'*Amant garde-Malade*.

pins & les *Caliſtins.*) Cependant, il y avoit des occaſions générales qui les réuniſſoient quelquefois, telles que des bals donnés par le Gouverneur à la ville entière, & où il étoit indiſpenſable de ſe rencontrer. Ce fut dans une de ces fêtes que le jeune Alcipe remarqua la belle Caliſte; ils danſèrent même enſemble; & leurs cœurs, qui ne ſavoient ce que c'étoit que procès, vieilles diſputes, droits honorifiques, volèrent l'un vers l'autre, & s'attachèrent fortement. Ils ne ceſsèrent de s'admirer pendant tout le temps que dura le bal; & depuis, ils ne ceſsèrent de s'aimer. Sans oſer ſe parler, leurs regards s'expliquèrent; & lorſque les plaiſirs du Carnaval eurent ceſſé, les dévotions du Carême leur fournirent de nouveaux moyens de parler le même langage; mais quand ils osèrent prononcer le nom l'un de l'autre devant leurs parens, ils les virent entrer dans une ſi grande fureur, que, déſolés l'un & l'autre, ils ſentirent qu'il falloit perdre toute eſpérance d'être jamais unis, du moins du conſentement de leurs familles. Heureuſement les Valets & les Servantes des deux amans ne ſe trouvèrent

pas si embatraſſés pour ſe parler, que leurs maîtres. Lafleur & Madelon, l'un Laquais chez Alcipe, l'autre moitié Cuiſinière, moitié Femme-de-Chambre chez Caliſte, ſe rencontroient au marché, ſe faiſoient des confidences & des déclarations, moins pour leur compte que pour celui de leurs jeunes patrons, qui leur avoient ouvert leurs cœurs. Il ſe rendirent compte de leurs diſpoſitions mutuelles; enfin ils ſe donnèrent reſpectivement des lettres. Les ſentimens mutuels étoient très-aſſurés; mais les moyens de s'unir toujours également difficiles. Le haſard en fournit un à Alcipe, très-délicat & très-ſingulier. Il exigeoit de l'audace pour être ſaiſi, & de la circonſpection pour être employé avec ſuccès.

Caliſte tomba malade, & l'on ſoupçonna bientôt que le mal étoit contagieux. Comme le cours de la maladie devoit avoir quelque longueur, on penſa à envoyer chercher une Garde-Malade dans une aſſez grande ville, diſtante de quelques lieues de celle où vivoient Alcipe & Caliſte. Madelon eſt chargée d'exécuter cette commiſſion: elle en informe ſon ami Lafleur, & celui-ci en fait part auſſi-tôt à ſon maître. Sur le champ

Alcipe prend ſon parti ; il ſuppoſe des lettres de Paris, qui l'obligent de s'y rendre promptement, les communique à ſa famille,& part à cheval le lendemain, diſant qu'il alloit joindre la diligence dans la ville où Madelon avoit été envoyée. Il arrive en effet dans cette ville, & renvoie de-là ſon cheval ; mais au lieu de ſe placer dans la diligence, il va au-devant de Madelon, qui étoit prête d'entrer dans une maiſon qui renfermoit une Communauté de Sœurs-Griſes, en grande réputation de ſoigner les Malades avec un zele, une intelligence & une propreté merveilleuſe. Alcipe, en lui donnant de l'or, engagea la Servante à le ſuivre dans une autre maiſon, qui lui étoit connue ; & là, non ſans peine, mais à force de préſens, il lui perſuada de le ſubſtituer à la Sœur-Griſe qu'elle venoit chercher. Sa jeuneſſe, ſon teint frais, ſes mains blanches & potelées, & d'ailleurs l'ajuſtement ſingulier des Sœurs-Griſes, qui ne laiſſe voir qu'à peine une partie de leur viſage, & cache abſolument leur taille & tous les agrémens qui diſtinguent leur Sexe, tout cela perſuada à la Servante qu'il pouvoit jouer le

rôle

rôle de Garde-Malade auprès de sa maîtresse. Ils convinrent du nom que prendroit la nouvelle Sœur-Grise (ce fut celui de Sœur-Aimée.) L'histoire simple & peu intéressante de sa vie fut également concertée entre Alcipe & Madelon, & ils arrangèrent tout cela en retournant d'une ville à l'autre, dans la petite voiture qui avoit amené Madelon. La Garde-Malade, en arrivant, entra dans ses fonctions. La maladie avoit déjà fait des progrès dans la journée, & en fit encore davantage pendant quelques jours. La Sœur Aimée se donna des peines, prit des soins infinis, montra une adresse admirable : elle donnoit des bouillons, administroit toutes sortes de remèdes avec grace & légéreté. La malade étoit très-contente de sa Garde; mais elle étoit bien éloignée de reconnoître son amant sous ce déguisement. La mère n'osant approcher sa fille de trop près, venoit savoir de ses nouvelles plusieurs fois le jour, & étoit très-satisfaite du compte fidèle que lui en rendoit la Sœur-Grise. Le Médecin la trouvoit exacte & ponctuelle à exécuter ses ordonnances; & le Chirurgien lui disoit dans son accent gascon : *Ah! ma*

Sûr, vous êtes aussi bonne & sage, que fraîche & jolie. Madelon resta seule dans le secret de la Sœur Aimée. Au bout de quinze jours, la vie & la santé de la belle Caliste étoient absolument rassurées; on résolut pourtant encore de garder la Sœur Grise pendant un mois, jusqu'à ce que les six semaines fussent tout-à-fait expirées; pendant ce temps, redoublement de soins & d'attentions. Ce fut au milieu de ces empressemens, que Caliste reconnut son amant: elle en fut d'abord assez embarrassée: mais ne put s'empêcher d'être enfin très-sensible au sacrifice qu'il avoit fait. Alcipe eut tout lieu de s'appercevoir, que non-seulement on lui avoit pardonné sa démarche, mais même qu'il étoit de plus en plus aimé: jamais convalescence ne fut plus galante & plus délicieuse. Les six semaines étant expirées, nos amans sentirent qu'ils alloient être forcés de se séparer, & que le déguisement d'Alcipe, & le bonheur qu'il avoit eu de n'être pas découvert, n'avoient servi qu'à lui procurer une félicité très-passagère. La mère de Caliste congédia la Sœur-Grise avec toutes les marques de satisfaction imaginables: on

voulut la récompenſer noblement ; mais elle parut fort déſintéreſſée, & n'accepta que ce qui étoit abſolument néceſſaire pour ne pas trahir ſon ſecret.

Les deux amans s'étoient ſéparés déſolés, & plus embarraſſés que jamais. Alcipe ſe préparoit à reparoître dans ſa ville natale ſous ſon propre nom, lorſqu'une circonſtance heureuſe lui fit reprendre ſon premier déguiſement. Mélite, mère de Caliſte, tomba malade à ſon retour ; & voilà, de nouveau, Madelon en campagne pour aller rechercher Sœur Aimée ; on croit bien qu'elle la trouva & la ramena. Alcipe recommença donc un nouveau cours de ſoins & de veilles auprès de la mère de ſa maitreſſe ; il s'y employa avec le même zèle qu'il avoit montré pour Caliſte ; il s'en acquitta peut-être encore mieux, moins troublé, moins agité de la crainte de perdre ſa malade, ou de voir flétrir ſa beauté. Il ſe livroit avec aiſance & liberté d'eſprit aux fonctions de ſon emploi ; il avoit des occaſions continuelles de parler à Caliſte de ſon amour, & leurs converſations n'étoient point ſuſpectes ; enfin Mélite ſe tira auſſi heureuſement d'affaire que ſa

fille; & lorsqu'il fut question de renvoyer Sœur Aimée, ce fut bien d'autres protestations de reconnoissance & de tendresse. Ma fille, disoit Mélite à sa fille, aidez-moi donc à bien remercier cette bonne Sœur: bon Dieu qu'elle est douce, aimable, complaisante, soigneuse, exacte! Que pourrions-nous faire pour ne nous en séparer jamais?..., La chose seroit possible, répondirent de concert Aimée & Caliste... Mais comment lui faire rompre ses vœux! Je ne les romprois pas, Madame, répondit Alcipe; au contraire, je remplirois mes plus sérieux engagemens... Quels engagemens?... Que veut-elle dire? Quelle énigme?... Enfin cette énigme s'explique; Alcipe tombant aux pieds de Mélite, lui apprit que c'étoit lui-même qui étoit la Sœur Aimée: la violence de son amour, & la pureté de sa conduite, lui obtinrent son pardon.

La famille d'Alcipe étoit dans la plus vive inquiétude à son sujet; on le croyoit parti pour Paris depuis plus de trois mois; mais comme on n'avoit de lui aucune nouvelle, on le croyoit perdu: il fit donner sous main de ses nouvelles. La-fleur instruit par Madelon, prépara l'es-

prit de la mère & des parens à ce qu'ils devoient apprendre. On reconnut la force de son amour, & on convint que Caliste en étoit digne. Les familles se réconcilièrent avec bien plus de raison qu'elles n'en avoient eu pour se diviser; & le mariage des jeunes amans ne tarda pas à se conclure sous les plus heureux auspices.

Quatrième histoire, tirée de la huitième journée *.

Le bon Roi *Méliadus*, qui vivoit du temps du Roi Artus, & étoit un des plus illustres soutiens de la Table Ronde, avoit pour rival de gloire le *Chevalier sans peur;* ils avoient chacun une Dame, & tout le monde sait que l'usage des Chevaliers de ce temps-là, étoit de soutenir, envers & contre tous, que leur Dame étoit la plus belle du monde: ils combattoient les uns contre les autres pour cette beauté; mais c'étoit sans animosité personnelle; ils rendoient justice

* Cette Histoire est encore tirée des Nouvelles recueillies par Sansovino; quoiqu'elle soit de Chevalerie, elle ne se trouve point dans nos anciens Romans.

à la force & à la valeur de leurs adversaires ; & comme le combat étoit rarement à outrance, quand ils s'étoient désarçonnés, ils n'en étoient pas moins bons amis. C'est ainsi que Méliadus & le Chevalier sans peur s'étoient combattus plusieurs fois, & ils s'étoient toujours reconnus pour les plus braves Chevaliers du monde. Mais s'ils prenoient le parti de leurs Dames, en Chevaliers courtois & polis, leurs Ecuyers & leurs suivans se croyoient obligés de prendre le leur avec plus de brutalité & moins de ménagement. Tant qu'ils le pouvoient, ils forçoient les gens à convenir que leur maître étoit la fleur de la Chevalerie ; & quand on refusoit de l'avouer, s'ils étoient les plus forts, ils battoient les refusants ; s'ils étoient les plus foibles, ils étoient battus.

Après cet exposé des coutumes de ce temps-là, voici ce qui arriva au bon Roi Méliadus & au Chevalier sans peur. Ce dernier courant un jour par monts & par vaux pour chercher des aventures, laissa sa suite dans un hameau près d'un carrefour dont il enfila une des routes, après leur avoir dit que dans trois jours

au plus tard, il viendroit les retrouver. Il se rendit dans un château qui n'étoit pas bien éloigné : il étoit sûr d'y trouver sa Dame; il l'y trouva en effet, & passa, à admirer ses attraits, & à lui raconter les exploits qu'il avoit faits pour elle, deux jours délicieux. Le troisième au matin, forcé de repartir, il imagina d'éprouver l'attachement & la valeur de ses suivans. Pour cet effet, il changea d'armes, en prit de beaucoup plus simples; & ayant baissé la visière de son casque, il se rendit auprès de son monde, monté sur un cheval bien inférieur au sien. Les bons valets, qui se promenoient en attendant leur maître, voyant arriver un Chevalier qui leur étoit inconnu, l'entourèrent dès qu'il fut près d'eux, & l'apostrophant d'un ton ferme: *Chevalier*, s'écrièrent-ils, *dis-nous quel est le Héros le plus vaillant des deux que nous allons te nommer, quel est le plus brave & a la plus belle Dame, de Méliadus ou du Chevalier sans peur? Vassaux*, leur répondit leur maître, sans faire semblant de les reconnoître, *le plus brave Chevalier du monde, c'est Méliadus.* Les suivans du Chevalier sans peur se jettèrent aussi-tôt sur lui, le poussèrent en bas de son che-

val ; & l'ayant lié fortement avec des cordes, ſans lever cependant ſa viſière ils lui prirent ſa lance & ſon épée, & le forcèrent à marcher à pied, avec eux, le long de la route qu'avoit ſuivie leur maître, & par laquelle ils comptoient bien qu'il reviendroit vers eux. Le Chevalier ſans peur laiſſa jouer cette Comédie ſans ſe défendre, toujours, comme nous l'avons dit, pour éprouver ſes gens & voir juſqu'où cela iroit.

Il n'y avoit que quelques inſtans que ces valets traînoient ainſi leur maître par les chemins, lorſqu'ils virent venir à eux un autre Chevalier dont les armes étoient unies, l'écu couvert, mais qui cependant étoit très-bien monté, & avoit l'air très-noble & très-réſolu. En approchant d'eux, il fut étonné de voir qu'ils menoient à pied un Chevalier qui ne paroiſſoit point être fait pour être aiſément dompté par une pareille troupe. Sergens*, leur dit-il, quelle raiſon vous porte à conduire & traiter ainſi ce Chevalier ? Sire, lui répondirent les Sergens, *c'eſt un inſolent*

* C'eſt ainſi qu'on nommoit les ſuivans des Chevaliers.

qui a eu l'audace de nous soutenir que le Roi Meliadus valoit mieux que notre maître le Chevalier sans peur. Insolents vous-mêmes, reprit le Chevalier, *je vais vous apprendre qu'il n'a pas tort.* En même-temps il fond sur la troupe, en blesse plusieurs, disperse le reste, & délivre le prisonnier. Bientôt il veut savoir quel est l'honnête guerrier qui a si bien pris son parti: il le prie de lever la visière de son casque, en détache lui-même les courroies, & découvre son visage : quel est son étonnement, quand il reconnoît son rival ? *Quoi*, lui dit-il, *c'est vous-même qui vous laissez ainsi traiter pour soutenir ma gloire ? Roi Meliadus*, lui répondit le Chevalier sans peur, *je suis trop modeste pour oser me nommer moi-même avant vous ; & puisque vous êtes le seul qui m'ayez vaincu quelquefois, quel autre pouvois-je nommer, hors moi, que vous-même ?* Après cette explication, nos deux Chevaliers s'embrassèrent ; ils jurerent de ne plus combattre l'un contre l'autre, & allerent de compagnie souper gaiement au château où le Chevalier sans peur s'étoit si bien diverti depuis deux jours.

Cinquième Hiſtoire, tirée de la neuvième journée *.

Il y avoit une fois un vieux Ecuyer qui étoit enfin parvenu, quoique un peu tard, aux honneurs de la Chevalerie. Comme il avoit ſuivi des Chevaliers très-braves & très-illuſtres, il avoit beaucoup vu de combats; & quoiqu'il eût fait peu d'exploits par lui-même, il avoit la tête remplie de ceux qu'il avoit vu faire. Le dernier maître auquel il s'étoit attaché, s'étant fait hermite après la mort de ſa Dame, lui abandonna ſon château, & lui fit épouſer la demoiſelle ſuivante de l'objet qu'il avoit perdu, & après la perte de qui il ne vouloit plus rien poſſéder dans le monde. Voilà donc Gautier (c'étoit le nom du nouveau

* Le fond de cette Hiſtoire eſt tiré d'un Fabliau conſervé à la Bibliothèque du Roi, N° 728, & dans quelques autres Recueils précieux, ſous le titre de Bérangier, &c. ..... Il étoit très-difficile d'en faire un Conte plaiſant, que la bienſéance permît de lire dans ce temps-ci. Gabriel Chapuis l'avoit abſolument manqué. Nous avons fait nos efforts, à l'aide de l'ancien Fabliau, pour réuſſir mieux que lui.

Chevalier) devenu Seigneur Châtelain, & établi dans son domaine avec son épouse Garguille, qui, de son côté, sans avoir inspiré pour son compte de grandes passions, avoit si bien vu faire la cour aux différentes Dames qu'elle avoit servies, qu'elle étoit aussi expérimentée en amour, que Gautier l'étoit en guerre & en tournois.

Garguille & Gautier jouirent pendant quelque tems du bonheur d'être leurs maîtres, & de commander même aux autres : ils occupoient le plus bel appartement de leur château, & couchoient dans un lit superbe ; il ne tenoit qu'à eux d'y dormir la grasse matinée ; mais la Dame étoit exigeante : & au bout de peu de temps le Chevalier jugea à propos de se lever de grand matin, monter à cheval & courir les champs, laissant sa femme dans le lit. Il revenoit ensuite à l'heure du dîner, & il contoit en dînant qu'il lui étoit arrivé pendant le cours de la matinée, des aventures admirables : tantôt après avoir fait deux lieues, tantôt après en avoir fait trois, il avoit rencontré un Chevalier, un géant ou un monstre avec qui il s'étoit

battu, & qu'il avoit certainement renversé. Il est vrai qu'il ne ramenoit jamais de prisonniers, ni ne rapportoit aucunes dépouilles, parce que, comme il étoit généreux, il faisoit toujours grace aux vaincus; mais il montroit quelques pièces de son armure auxquelles il étoit arrivé quelque accident: tantôt le bois de sa lance étoit haché, tantôt le fer en étoit faussé; quelquefois son écu étoit brisé ou bossué, . . . A la fin tous ces exploits parurent suspects à Madame Garguille; elle résolut d'éprouver ce dont elle se doutoit, & de voir si ce n'étoit pas un prétexte que prenoit son mari pour s'arracher de ses bras. Comme elle étoit grande & forte, elle se trouvoit en état de supporter elle-même une armure de Chevalier. Il y en avoit plusieurs dans le château, dont elle pouvoit se servir. Un beau jour elle en choisit une à sa taille; & Gautier s'étant levé dès l'aurore, à son ordinaire, s'étant armé & étant parti sur son cheval, sa femme se leve à son tour, s'arme aussi, prend un bon cheval à l'écurie, & suit Gautier de très-près. Environ à une lieue du château, elle le voit qui s'arrête au coin d'un bois, qui frappe

de sa lance contre un gros arbre pour la fausser, met son écu à terre & le bat avec son épée pour le bossuer; enfin, fait toutes les simagrées d'un homme qui veut faire croire qu'il s'est bien battu. La brave Dame ne pouvant plus douter de la ruse du Seigneur, conçoit en même-temps qu'on peut aisément lui faire peur, en l'attaquant véritablement. Elle prend donc son parti : ayant bien baissé la visière de son casque, & tenant sa lance en arrêt de fort bonne grace, elle court sur lui, & s'écrie, en grossissant sa voix : *Chevalier, eh! contre qui combattez-vous donc? contre les chênes & les mouches? ce ne sont pas des ennemis dignes de vous; mais je viens, en ma personne, vous en offrir un qui peut mieux vous tenir tête; vous faites battre vos armes les unes contre les autres : croyez-moi, ménagez-les; vous allez en avoir besoin pour vous défendre;* en même-temps elle court sur lui, la lance en arrêt. Gautier tremblant, mourant de peur, se met en défense : mais très-maladroitement; & bientôt il est désarçonné & jetté en bas de son cheval, à dix pas, sur l'herbe. Le vainqueur, pendant qu'il se débat, s'empare de son cheval après

être descendu du sien; & les ayant attachés tous deux à deux arbres de la forêt, il va secourir le vaincu: il lui ôte son casque sans lever la visière du sien, lui jette de l'eau fraîche au visage pour le faire revenir; & enfin, comme il vouloit lui faire plus de honte que de mal, il dit qu'il lui accorde la vie, & consent même à le renvoyer chez lui, à condition qu'il se soumettra aux loix qu'il va lui prescrire. Ces loix auroient paru dures & même insupportables à tout autre qu'à un Chevalier de nouvelle fabrique, tel que Gautier. Le vainqueur l'obligea à se mettre à genoux, &, dans cette posture, il le força à lui rendre l'hommage le plus humiliant que jamais Chevalier eut rendu. (Garguille n'eut pas besoin pour cela de lever la visière de son casque, ni de découvrir son visage.) Cette cérémonie étant faite, se retournant vers lui, elle lui dit: » Apprends » que je m'appelle le Chevalier Béran- » gier aux grosses hanches, me piquant, » comme tous ceux de ma noble profes- » sion, de réparer les torts & de corriger » les mauvaises coutumes. J'ai appris que » tu avois celle de quitter tous les matins » ta femme, pour aller courir la préten-

» taine,& puis que tu venois conter hau-
» tement de prétendus exploits, dont tu
» n'as jamais fait aucun. Je t'ordonne
» d'abandonner un auſſi ridicule uſage;
» de ne te lever dorénavant qu'à heure
« raiſonnable; &, bornant le cours de tes
» chimériques exploits, de te réduire au
» ſoin de rendre hommage aux charmes
» & au mérite de ta femme. Adieu, ſuis
» mes avis; car je t'avertis que je pourrai
» bien, dans quelque temps, te rendre
» viſite, pour ſavoir ſi tu t'y conformes».

Le malheureux Gautier ſe ſoumit à tout ce qu'on voulut lui faire promettre; & le prétendu Bérangier l'ayant laiſſé là en faiſant un petit détour, ſe trouva dans ſon château avant ſon mari, & eut le tems de reprendre ſes juppes & ſes cornettes pour l'attendre.

Gautier fut pendant quelques momens ſi étourdi de ce qui venoit de lui arriver, qu'il n'avoit pas le courage de remonter à cheval; mais enfin il prit ſon parti, & regagna triſtement ſon manoir. En cheminant, cependant, il fit réflexion que perſonne n'avoit été témoin de ſa honte, & que par conſéquent il pouvoit la cacher. Dans cette confiance, il reprend ſes

sens & sa contenance. En arrivant chez lui : « Ma foi, dit-il à sa femme, l'aventure d'aujourd'hui a été assez rude ; j'ai » eu affaire à sept Chevaliers, les uns après » les autres ; mais enfin je m'en suis bien » tiré ; mes armes ont un peu souffert »..... Madame Garguille se retint de rire, & la journée se passa. Le lendemain, Gautier annonce qu'il commence à être las de chercher des aventures, & donne pour un effet de sa modération, ce qui résulte de la peur qu'il a de rencontrer encore Bérangier. Quelques jours s'écoulent ainsi assez doucement entre le mari & la femme ; mais enfin les idées de chevalerie errante reprennent à Gautier ; il forme de nouveaux projets de courses, & dit qu'il veut chercher de nouvelles aventures. Monseigneur, maître & mari, dit Madame Garguille, prenez-y garde ; si vous courrez encore, j'en porterai mes plaintes à Berangier aux grosses hanches..... Ces paroles firent ouvrir les yeux au Seigneur Châtelain ; il réfléchit, il s'informe ; & enfin en sait assez pour prendre le parti de ne plus s'exposer à recevoir, par madame sa femme, des corrections aussi humiliantes

& auſſi ridicules que celle qui lui a été faite.

Gautier & Garguille vécurent encore long-temps dans leur domaine, avec plus de tranquillité que de gloire; mais la première leur ſuffiſoit.

Hiſtoriettes & facéties tirées des troiſième, quatrième, ſixième, ſeptième & dixième journées *.

Un Souverain d'Italie, nommé le Duc Borſo, avoit à ſon ſervice une eſpèce de bouffon que l'on appelloit Gonelle; c'étoit un drôle qui, s'il étoit aſſez fou, au moins n'étoit pas bête; & ſes traits & ſes contes ſont encore en réputation dans la Lombardie & dans la Toſcane. Un jour il entendit qu'on ſe plaignoit à la Cour de ſon Maître, de la diſette de bons Médecins: nous n'en trouvons ici aucun quand nous en avons beſoin, diſoit-on devant lui. Meſſieurs, dit Gonelle, je

* La plupart des Facéties de Gonelle & d'Arlotto, ſont tirées des Contes du Poggo, qui ſont ſi fameux en Italie, & même dans le reſte de l'Europe.

vous avoue que je suis fort étonné de cette plainte ; elle est si peu fondée, que je parie contre qui voudra, que la ville est pleine de Médecins. Le Duc lui-même prit la parole, & paria cent sequins contre son bouffon, que ce qu'il disoit ne pouvoit être vrai. Gonelle demanda une semaine pour prouver ce qu'il avoit avancé : on la lui accorda ; & pendant quelques jours il parut n'y plus penser. Mais une grande fête étant arrivée, Gonelle, qui avoit suivi son Prince à l'Eglise, en sortant se mit tout d'un coup à jeter des cris horribles, & à dire qu'il étoit tourmenté d'une violente colique. Aussi-tôt on s'empresse auprès du faux malade ; & en plaignant son mal, chacun lui indique le remède qu'il croit propre à le soulager. Ce pauvre Gonelle, dit l'un, il a sans doute été empoisonné ; il faut lui faire boire de l'huile. Point du tout, dit l'autre, c'est du lait qu'il lui faut. Messieurs, dit un troisième, vous ne vous y connoissez pas ; il faut lui donner du jus de citron, & lui faire boire force limonnade. Il a sûrement, dit un quatrième, la colique des Peintres, pour avoir bu du vin frelaté, dans lequel

il entroit du plomb & de la litarge. Point du tout, disoit un cinquième, c'est une colique de *miserere*; faites lui avaler une balle de plomb: un sixième disoit, non, ce n'est qu'une colique venteuse, avec de l'anis il en sera quitte: c'est une colique d'estomac, disoit un septième, il faut lui donner de la thériaque. Enfin, les uns proposoient une médecine, les autres un vomitif; quelques-uns opinoient pour la saignée, le plus grand nombre pour les lavemens. Les bonnes femmes donnoient aussi leur avis: ce pauvre homme, disoit l'une, il faut lui faire boire du bon vin, pour lui rassurer le cœur: l'autre, menez-le chez moi, j'ai du ratafiat d'Angélique excellent pour les coliques: une troisième proposoit de lui frotter le ventre avec des serviettes chaudes: enfin, elles avoient tout plein de petits secrets de toute espèce pour le guérir.

Gonelle fit durer cette comédie jusqu'au soir, qu'on le ramena dans son galeras au palais du Duc son maître, où il passa la nuit à recevoir encore les consolations ridicules de toute la valetaille de la Cour.

Le lendemain matin il se portoit bien,

& se rendit au lever du Duc son maître. Monseigneur, lui dit-il, quand j'ai eu l'honneur de vous dire que votre ville étoit pleine de Médecins, vous ai-je trompé? Voici une liste de plus de cent personnes qui m'ont honoré de leurs conseils, pour me guérir d'une colique que je n'avois pas. N'ai-je pas gagné mon pari? Le Duc en convint.

Avant d'être au service du Duc Borso, Gonelle avoit été à celui d'un certain Officier Espagnol très-fanfaron, grand menteur, & qui racontoit à tout venant de prétendus exploits dont il n'avoit jamais fait un seul: il avoit accoûtré Gonelle en façon d'Ecuyer, & lui avoit bien recommandé d'appuyer tout ce qu'il diroit de son témoignage, & d'assurer toujours qu'il en avoit été témoin oculaire. Gonelle se prêtoit autant qu'il pouvoit à cette feinte, en reconnoissance d'un de ses vieux habits & d'une de ses vieilles culottes dont l'avoit gratifié le Capitaine son maître. Un jour Dom Habladoros assura qu'ils s'étoit signalé à vingt siéges des plus fortes places de l'Europe, & qu'il avoit assisté à douze batailles rangées, sans

compter les petits combats, les rencontres & les escarmouches. Cela est vrai, dit Gonelle, je l'ai suivi dans toutes ces actions; il vous fait même grace des duels dont il a eu une infinité. Dans un de ces siéges continua le Capitaine, j'ai emporté, moi cinquième, un ouvrage à cornes, défendu par cent cinquante ennemis: nous les passâmes tous au fil de l'épée, & je restai, moi troisième, maître de l'ouvrage, jusqu'à ce que le reste de l'armée fut venu me relever. Dans une bataille, moi seul, je me fis jour, l'épée à la main, à travers une colonne de l'armée ennemie: je la traversai dans toute sa profondeur, & je me trouvai dans leur camp ayant toujours tué tout ce qui se trouvoit devant moi. Ces faits vous paroîtront peut-être un peu extraordinaires? mais demandez-le à mon Ecuyer. Ma foi Monsieur, dit Gonelle, c'est trop fort, je n'y tiens plus, & je ne témoignerai pas pour vous plus longtemps. Si, du moins, l'habit que vous m'avez donné pour mentir, étoit plus neuf & plus beau, passe pour cela, il n'y a rien que l'on ne fasse pour être bien vêtu; mais appuyer des mensonges pour une casaque que vous avez déjà portée

pendant deux ans, & pour une culotte que vous avez fatiguée pendant six mois, non, Monsieur, j'aime mieux quitter votre service.

Gonelle ayant perdu cette condition fut, pendant quelque temps, au service d'un Médecin ou d'une espèce de Charlatan, qui débitoit des pilules purgatives, qu'il prétendoit bonnes à guérir toutes sortes de maladies. Un jour il chargea son valet d'aller les débiter dans un village, où il ne pouvoit se rendre lui-même. Gonelle s'acquitta très-bien de cette commission: il lui arriva même une aventure heureuse, qui réussit par un grand hasard, & mit ses drogues en grande réputation. Comme il donnoit les mêmes pilules à tous ceux qui venoient le consulter, de quelque genre de maux qu'ils se plaignissent, un paysan vint le consulter sur les moyens de retrouver son âne qu'il avoit perdu. Achetez & prenez de mes pilules, lui dit Gonelle. Le pauvre diable en acheta, en prit, & retourna chez lui avec cette belle réponse. Les pilules ne tardèrent pas à opérer; & le malheureux paysan passant le long d'une haie, qui étoit environ

à cent pas de son habitation, se trouva forcé de se retirer derrière cette clôture. A peine y fut-il, qu'il apperçut son âne dans le pré que la haie entouroit. Le bon homme enchanté, prit pour l'effet des pilules ce qui n'étoit que celui du hasard, & publia par-tout qu'il n'y avoit aucun accident auquel ne pussent remédier les pilules du Médecin, sur-tout quand elles étoient distribuées par une main aussi sage que celle du Seigneur Gonelle.

Le Curé Arlotto est un autre personnage à bons mots, aussi fameux que Gonelle, parmi les Auteurs des facéties Italiennes. Un des meilleurs traits de celui-ci, est la réponse qu'il fit à cinq ou six de ses amis, qui, lorsqu'il s'embarquoit à Livourne pour aller à Gênes, l'avoient chargé de plusieurs commissions pour eux & pour leurs femmes, de rapporter des marchandises qu'on trouve aisément dans cette grande ville. Un seul lui donna l'argent nécessaire pour faire ses emplettes: tous les autres se contentèrent de lui donner un mémoire exact de ce qu'ils lui demandoient, & de l'assurer qu'à son retour ils lui rembourseroient ses avances. Ar-

lotto fit un heureux voyage ; &, revenu en Toscane, ne rapporta rien qu'à celui qui lui avoit donné l'argent : il paya les autres de ce petit conte.

Mes chers amis, leur dit-il, je suis parti avec tant d'envie d'exécuter vos ordres, que nous n'avons pas été plutôt en pleine mer, que je me suis mis à relire le mémoire de ce que vous desiriez de moi ; &, pour vous servir mieux, j'ai arrangé tous vos papiers sur le tillac du bâtiment sur lequel j'étois embarqué : la commission du bon homme Antonio n'étoit pas celle dont je voulusse m'acquitter la première ; mais j'avois joint à son mémoire la somme de cent écus qu'il m'avoit donné d'avance ; & cet argent assuroit son papier, tandis que les vôtres ne tenoient à rien ; un coup de vent s'est élevé tout-à-coup, & a emporté vos mémoires : celui d'Antonio est resté seul, & je n'ai pu satisfaire que lui.

Arlotto donna un jour à un de ses Paroissiens, qui se trouvoit dans le plus grand embarras, un conseil fort sage, & en même-temps fort adroit. Ce Paroissien

étoit

étoit une espèce de Banquier auquel trois personnages de sa connoissance, mais dont un lui étoit beacoup plus connu que les deux autres, apportèrent en commun une somme de deux mille écus, le chargeant expressément de ne les remettre que lorsque tous les trois ensemble viendroient les lui redemander. Le Banquier non-seulement promit, mais même s'y obligea par écrit. Cependant quelque temps après il eut la facilité de remettre cette somme à celui qu'il connoissoit le plus, & qui vint la réclamer en son nom & en celui des deux autres. Il n'eut pas plutôt eu cette malheureuse facilité, que les deux autres lui intentèrent un procès, l'accusant d'avoir manqué à son obligation, & voulant le forcer à leur remettre ce qu'il avoit confié à celui qui s'étoit présenté. Le malheureux Banquier étoit sur le point de se voir condamner, lorsqu'il alla consulter son Curé, qui lui dit : de quoi t'embarrasses-tu? Dis que tu t'en tiens aux termes de ta convention? elle porte que tu ne délivreras rien de la somme qu'en présence des trois personnes qui te l'ont remise; il est à présent impossible de les réunir, puisque le troi-

sième s'est échappé avec l'argent : on ne peut donc t'obliger à rien payer.

Arlotto voyageant, arriva un soir dans une auberge, qui étoit très-remplie de monde; il faisoit d'ailleurs un temps horrible; il ne pouvoit approcher, ni du feu qui lui étoit très-nécessaire pour se chauffer, car il étoit fort mouillé, ni de la table sur laquelle il y avoit à manger, mais trop peu pour tous ceux qui vouloient souper, & Arlotto avoit grand faim; enfin il doutoit d'obtenir un lit, vu la foule de passagers dont l'auberge étoit remplie. Pour venir à bout de trouver sa place au feu, au lit & à la table, voici ce qu'Arlotto imagina. Je ne suis pas étonné, Messieurs, dit-il, de voir ici tant de monde; on est bien pressé de se mettre à couvert par le temps qu'il fait; pour moi j'en avois tant de hâte, que quoique je me sois bien apperçu que j'avois perdu ma bourse au coin du bois, qui est à un quart de lieue de cet endroit, j'ai mieux aimé courir vîte ici, que de m'amuser à la chercher : demain il fera jour, & peut-être plus beau, alors je m'occuperai de ce soin. Ces paroles ne

tombèrent pas à terre: au contraire, il entra dans la pensée de plus d'un Voyageur, de prévenir le Prêtre, qu'ils prenoient pour un idiot, & d'aller chercher sa bourse pendant qu'il s'amuseroit à souper & à dormir. Une bonne partie de la compagnie défila insensiblement; Arlotto resta presque seul en possession du feu & du souper, & eut un bon lit, dans lequel il passa la nuit tranquille. Quand il partit le lendemain matin, au point du jour, les autres cherchoient encore sa bourse qu'il n'avoit pas perdue.

Le Curé Arlotto contoit une histoire assez plaisante d'un de ses confreres * : c'étoit un vieux Prêtre, qui depuis cinquante ans gouvernoit une Paroisse fort étendue, & où il se faisoit beaucoup de baptêmes & de mariages. Un jour de S. Joseph, qui est, comme on sait, le seul jour du Carême où il soit permis de se marier, on annonça à M. le Curé qu'il auroit ce jour-là bien des pratiques, & qu'il alloit faire bien des heureux avant

* Cette nouvelle est la onzième du Recueil des Nouvelles Italiennes de Célio Malaspini.

la grand'Messe. Il se lève de bon matin, & se rend à l'Eglise, où il perce avec peine une foule de fiancés & de fiancées, avec leurs parens & amis. Un brouillard épais régnoit dans l'air ; l'Eglise étoit obscure & le vieux Curé ne distinguoit rien. Son Clerc fait avancer à ses pieds les plus pressés; le vieux Pasteur s'acquitte de cette fonction un peu à la hâte ; mais il savoit si bien son rituel par cœur, & avoit tant fait de mariages en sa vie, qu'il ne pouvoit pas se tromper sur les cérémonies : malheureusement il se trompa sur les personnes. Deux couples se présentèrent presque en même-temps: l'un étoit composé d'un vieillard & d'une vieille femme, qui ayant amassé, chacun de leur côté, d'assez grandes richesses, qu'ils conservoient précieusement, avoient jugé à propos d'unir ensemble leurs trésors & leur décrépitude : l'autre étoit formé d'un adolescent bien fait, & d'une jolie fille, tous deux peu accommodés des biens de la fortune. Le jeune couple connoissoit bien le vieux ; il avoit même été question de mariage entre le vieillard & la jeune fille, ainsi qu'entre le jeune homme & la vieille femme ; mais cette affaire

SEPTIÈME CLASSE.

CONTES ET NOUVELLES.

Novelliero Italiano (c'eſt-à-dire) *le Nouvelliſte Italien, ou choix des meilleures nouvelles romaneſques, tragiques, comiques, ou hiſtoriques, écrites en Italien, & citées par l'Académie de la Cruſca. Veniſe*, 1775, 4 *volumes* in-octavo.

L'OUVRAGE dont nous allons parler, eſt proprement fait dans le goût du nôtre, ſi ce n'eſt qu'il n'embraſſe qu'une médiocre partie de notre plan. Il contient la bibliothèque & l'extrait des Auteurs Italiens de Nouvelles, non pas de tous ceux qui en ont compoſé juſqu'à nos jours, mais ſeulement de ceux qui ont travaillé en ce genre, dans ce qu'on appelle en Italie, le bon ſiècle, c'eſt-à-dire, le temps où ont paru les Ecrivains que la Cruſca a adoptés, & qu'elle a érigés en Auteurs claſſiques, en conſacrant dans ſon Dictionnaire leurs expreſſions & leur tournure de phraſes.

Ce Recueil eſt d'autant plus précieux pour les Amateurs de la Littérature Italienne, qu'à la tête de chacun des quatre volumes, l'on trouve des Notes inſtructives ſur les Auteurs, ſur les bonnes

éditions de leurs Nouvelles, & sur l'estime que chacun d'eux mérite. Nous traduirons ces Notes, en y ajoutant nos propres Remarques, dont nous osons d'avance garantir l'exactitude, puisque nous les puiserons dans les meilleures sources, & dans l'examen que nous ferons article par article de ces Auteurs, & des meilleures & des plus belles éditions.

L'Auteur, ou si l'on veut, l'Editeur du *Novelliero Italiano*, a fait un choix des Nouvelles qu'il a cru les plus intéressantes, parmi celles de tous les Auteurs dont il a parlé; & ses quatre volumes contiennent 176 Nouvelles, de 29 Auteurs différens. Mais nous ne trouvons pas qu'il ait été aussi heureux dans son adoption que dans ses notices; aussi nous traduirons celles-ci en entier; & quant aux Nouvelles, nous en choisirons nous mêmes quelques-unes, pour les traduire, sans nous assujettir au choix du Novelliero. Nous indiquerons aussi les traductions Françoises, anciennes ou modernes qui existent, d'une partie de toutes ces histoires, en nous réservant le droit de les revoir & de les remoderner.

Le premier Livre des Nouvelles dont je parle, le *Novelliero Italiano*, est le Recueil de *Cent Nouvelles antiques*, que l'on ne doute point qui ne soient plus anciennes que celles de Boccace. La première édition de ces Nouvelles est un *in-4°.* sans date. Elle est d'une rareté infinie, même en Italie. Il y en a une seconde édition de Bologne, 1525, que l'on sait avoir été publiée par *Carlo Gualteruzzi*, de *Fano*, en Italie. Cet Editeur étoit attaché au Cardinal *Bembo*, qui le fit même

son exécuteur testamentaire en 1547. Ce fut par l'ordre de ce savant Cardinal qu'il fit ce Recueil, composé de cent histoires dont les meilleures sont tirées de nos anciens Fabliaux François, de nos Romans de Chevalerie, & des ouvrages des Troubadours Provençaux.

Il y a une seconde ou troisième édition de ces Nouvelles, imprimée en 1572, à Florence, par les Juntes, c'est cette édition que cite le Dictionnaire de l'Académie de la Crusca, comme Livre classique pour la langue Italienne. C'est la première dans laquelle on trouve un sommaire des Nouvelles, un petit Glossaire des mots anciens Italiens, les plus difficiles à entendre, & quatre Nouvelles ajoutées aux cent anciennes.

En 1724, M. Manni, Florentin, Bbliothècaire du Grand Duc, & grand Editeur de Livres Italiens, publia une nouvelle édition des cent quatre Nouvelles, avec le sommaire mais sans glossaire. Cette dernière édition est bien moins estimée que la précédente.

Le *Novelliero Italiano* a placé dans son Recueil quinze des cent quatre Nouvelles antiques, entre lesquelles celle qui nous a paru la plus singulière, est celle de Méliadus & du Chevalier sans peur, que Chappuis avoit placée dans ses Facétieuses Journées, & dont nous avons rendu compte dans l'article précedent : les quatorze autres sont, sans contredit les meilleures des cent quatre ; mais en vérité elles ne sont pas bien bonnes : & les quatre-vingt-neuf autres encore moins intéressantes, la plupart ne sont que de prétendus bons-mots très-froids, ou des traits histori-

ques usés & rebattus. En général, ce Livre qui n'a point été traduit en François, ne mérite pas de l'être, & est plutôt un morceau de Bibliothèque remarquable, & en quelque façon respectable par son antiquité, qu'un ouvrage qu'on puisse lire.

Nous n'en tirerons qu'un très-petit Conte, mais qui, tout ridicule qu'il est, peut être applicable.

Un fameux Professeur en Médecine, de Bologne, nommé le Docteur Tadée, avoit, dans une de ses leçons, avancé que quiconque mangeoit pendant neuf jours de suite, tous les matins pour son déjeûner, un certain fruit qui s'appelle en Italien *pétronciano*, & en François l'*aubergine*, devenoit fou au bout de la neuvaine. Un des Etudians jugea à propos d'en faire l'épreuve; & au bout de neuf jours, il revint trouver le Professeur au milieu de son école. « M. le Docteur, lui dit-» il, j'ai voulu faire l'épreuve des aubergines » dont vous nous avez parlé la semaine derniere; » il y a plus de neuf jours que j'en mange régu-» lièrement tous les matins, & vous voyez que » je ne suis pas fou? En disant cela, il défit sa » culotte, montra son derrière à toute la com-» pagnie. Fort bien, mon ami, dit tranquille-» ment le Docteur, je vais, ainsi que mes dis-» ciples, ajouter cette observation à ce que » nous avons déja remarqué sur la vertu des » aubergines. »

Le second Auteur de Nouvelles, & le plus illustre de tous ceux extraits dans le *Novelliero Italiano*, est Jean Boccace. Son Décameron, contenant cent Nouvelles divisées en dix Journées,

eſt, en général, connu de tout le monde ; mais il s'en faut bien qu'il le ſoit en France autant qu'il mérite l'être. Nous n'en avons que de vieilles traductions complettes, & à la vérité, de charmantes imitations, mais ſeulement d'une petite partie des Contes du Décameron. Il ſemble même que les François n'aient conſidéré Boccace que comme un Auteur licencieux, tandis qu'en Italie il eſt eſtimé comme un Auteur claſſique, & un modèle de ſtyle, dans lequel, d'ailleurs, on trouve les hiſtoires du monde les plus plus intéreſſantes & les plus touchantes. Son autorité eſt auſſi reſpectée par l'Italien, que celle de Ciceron pour le Latin ; & dès qu'un mot a été employé par lui dans un ſens, aucun Grammairien n'héſite à l'admettre, comme étant du plus pur langage. Le Concile de Trente & les Papes ont eu cette déférence pour l'opinion publique, de ne ne jamais condamner & défendre l'ouvrage en entier, quoiqu'il contienne des contes & des paſſages très-licencieux ; mais de ſe contenter d'adoucir & de rectifier quelques-uns de ces paſſages ; & il faut remarquer que la ſévérité de la Cour de Rome a plutôt porté ſur les hiſtoires où il eſt queſtion de Prêtres & de Moines, que ſur bien d'autres traits licencieux qui ſe trouvent répandus dans l'ouvrage.

La premiere édition du Décameron eſt de Veniſe, 1471, *in-folio*. Elle eſt de la plus grande rareté. Il y en a une ſeconde de Mantoue, 1472, deux autres de Milan & de Bologne, 1476, une de Vicence, 1478, trois de Veniſe, 1481, 1484 & 1492. Toutes celles que nous venons de nommer ſont *in-folio*. Il y en a deux de Florence &

de Veniſe, 1516, *in-quarto* & *in-octavo*, une de Veniſe, 1518, *in-folio*, une autre du même lieu, imprimée par les Aldes, 1522, grand *in-octavo*, une de Veniſe 1525, *in-folio*, & enfin celle de Florence, imprimée par les Juntes, 1527, grand *in-octavo*. C'eſt celle-là qui eſt regardée comme la bonne & la véritable, & qui eſt le plus généralement recherchée, parce que c'eſt ſur elle qu'ont été faites les corrections & les retranchemens que le Concile de Trente, & enſuite les Papes ont jugé à propos de faire au Décameron de Boccace. Toutes celles qui lui ſont poſtérieures, ſont ſuſpectes d'altération, ou pour mieux dire, de corrections, ſi ce n'eſt quelques impreſſions tout-à-fait modernes qui ont été exactement copiées ſur l'édition de 1527; telle eſt celle des Elzévirs, Amſterdam 1665; celle de Londres, 1725, publiée par Paul Rolli, & celle de Paris, 1757, en cinq volumes *in-octavo*, imprimée ſous le titre d'Amſterdam, avec les figures deſſinées par Gravelot. Si l'on veut bien connoître en quoi conſiſtent les corrections faites dans l'édition de 1527, il faut lire les Annotations Italiennes ſur le Décameron, imprimées à Florence, 1574, un volume *in-quarto*. Elles montrent en quoi conſiſtent toutes les corrections qui ont été faites à ce fameux ouvrage en 1573, par ordre du Concile de Trente.

Le Novelliero Italiano a choiſi dix-ſept Nouvelles de Boccace, qu'il a placées, de préférence, dans ſon Recueil, non qu'elles ſoient les plus intéreſſantes, mais parce que ce ſont celles qui lui ont fourni matière à des Notes piquantes pour les Littérateurs. Elles nous apprennent que Boccace

a tiré ces dix-sept Nouvelles de diverses Auteurs beaucoup plus anciens que lui, tels que nos Troubadours Francois, nos Auteurs des Romans de Chevalerie, & nos vieux Chroniqueurs. Cela est très-probable; mais si les Nouvelles n'étoient pas bonnes, elles ne nous en intéresseroient pas davantage.

Au reste, Boccace a écrit plus de cent ans avant l'invention de l'Imprimerie, car il naquit à Certaldo en Toscane dès 1313. Il se destina d'abord au commerce, ensuite à la jurisprudence: il eut pour maître, en cette science, un certain Cino de Pistoie, qui étoit encore meilleur Poëte que Jurisconsulte; & pour compagnon d'étude, le célèbre Pétrarque. Ce fut dans cette compagnie qu'il prit le goût de la poésie, & fit quelques vers; mais beaucoup plus d'ouvrages en prose de différens genres. Ses Œuvres en renferment un de physique, mais de la mauvaise physique connue de son tems, un de mytologie assez médiocre; un d'histoire littéraire & critique, (c'est la vie du Dante, le premier & le plus ancien Poëte qui ait écrit en langue Italienne; il mourut en 1321.) Plusieurs d'histoire, entre lesquelles celle des Hommes malheureux & celle des Dames infortunées, tiennent le premier rang; enfin, un grand nombre d'ouvrages d'imagination, tels que *Philocopol*, ou *le Philocolo*, dans lequel il est question, *des Amours de Floris & de Blanche-Fleur*; *le Labyrinthe d'Amour*, autrement dit *le Corbaccio*; *le Nymphale*, ou *la Nymphe d'Ameto*, Comédie, ou espece de Dialogue; *la Théséide*, contenant *les Amours d'Arcite & de Palémon*; *la Fiametta*, où il est question *des Amours*

de Fiamette & de Pamphile ; la Vision Amoureuse, espèce de songe allégorique ; l'*Urbano*, ou *l'histoire d'Urbain le méconnu*, fils de l'Empereur Barberousse ; enfin, notre fameux *Décameron*, qui est le dernier ouvrage de Boccace. Cet homme illustre, après avoir quitté Florence & la Toscane, sa patrie, agitées de troubles & de factions, passa à la Cour de Robert, Roi de Naples, & y vécut pendant un assez grand nombre d'années ; il fut, dit-on, amoureux & favorisé d'une fille naturelle de ce Monarque ; étant âgé de 60 ans, il retourna dans le petit bourg de Certaldo, lieu de sa naissance, & y mourut en 1375, âgé de 62 ans. Il ne laissa qu'un fils naturel, dont une famille illustre en Toscane se fait encore honneur de descendre.

Nous avons d'anciennes Traductions Françoises de presque tous les Ouvrages de Boccace que nous venons de nommer ; mais nous n'en avons aucunes modernes. Il est vrai que ce seroit une entreprise très-difficile que celle de les traduire en entier ; nous en pouvons parler savamment, l'ayant essayé ; les meilleurs traits sont rendus, & mêmes embellis par différens Auteurs ; & ce qui reste seroit bien difficile à rendre littéralement. Il y a des Traductions Françoises du Décameron, plus anciennes que l'origine de l'Imprimerie ; telle est celle de Laurent de Premierfait, composée dès le commencement du quinzième siècle, pour le Roi de France Charles V. Elle a été imprimée en 1485. Celle qui a paru long-temps après, & qui est la plus commune, est celle de *Robert le Maçon*. La première édition de cette vieille & mauvaise Traduction, est de 1545, &

la dernière est de 1757, cinq volumes *in-octavo*, avec de belles gravures. Ce qui a paru avec les figures de Romain de Hooge, n'est qu'une traduction libre, ou plutôt un mauvais extrait. Il y en a plusieurs contrefactions.

Vincent Brugiantino, Florentin, a mis le Décameron en vers Italiens; il y a ajouté des moralités ou des proverbes. Cet ouvrage, imprimé à Venise en 1554, *in-quarto*, est rare & recherché? mais en le parcourant, nous n'y avons pas trouvé un grand mérite réel.

Disons un mot des Cent Nouvelles du Décameron, & faisons sur ces Nouvelles quelques remarques intéressantes pour les Lecteurs François.

Aucune des dix histoires qui composent la première Journée du Décameron, n'a été imitée par la Fontaine, ni par aucun de nos Auteurs de Contes en vers : en effet, elles n'étoient guère susceptibles de l'être sans beaucoup d'altération. Les deux premières de ces Nouvelles ont souffert, avec raison, quelques corrections, par ordre du Concile de Trente; ce sont les Nouvelles de l'*hypocrite Capellet*, & *du Juif qui va à* Rome. La troisième Nouvelle (celle *des trois Anneaux*) a passé sans difficulté, parce que ce Conte est mis dans la bouche d'un Juif. La quatrième Nouvelle est fort gaillarde & fort plaisante; nous sommes bien étonnés que quelques-uns de nos Auteurs François libres, ne s'en soient pas encore emparés. Les six dernières Nouvelles de cette Journée, ne sont que des traits & des bons mots; mais ces petits Contes auroient du sel, s'ils étoient bien tournés en notre langue.

La seconde Journée a fourni à l'inimitable la Fontaine, trois de ses meilleurs Contes, savoir, celui de *l'Oraison de S. Julien*, qui est tiré de la Nouvelle seconde ; *la Fiancée du Roi de Garbe*, tiré de la Nouvelle septième ; & *le Calendrier des Vieillards*, tiré de la dixième Nouvelle. Mais la Fontaine n'a pas épuisé ce trésor. La troisième Nouvelle de cette Journée est très-agréable ; la quatrième très-intéressante ; la cinquième fort singulière ; la sixième est touchante, & a paru aux Italiens susceptible d'être mise sur leur Théâtre ; il seroit cependant difficile de l'accommoder au nôtre. La huitième est une très-belle histoire, ainsi que la neuvième, quoique celle-ci soit d'un ton moins noble. Il y a un peu de tragique dans toutes les Nouvelles de cette Journée, dont nous venons de faire l'éloge, & qui n'ont point été mises en François moderne ; c'est sans doute ce qui a empêché nos Conteurs de s'en emparer, ne voulant traiter que des sujets gais. La Fontaine, sur-tout, n'étoit point du tout tragique.

La troisième Journée est celle où la Fontaine a puisé le plus heureusement & le plus abondamment, & où il a trouvé le plus de Contes plaisants & gaillards, tels que *Mazet de Lemporechio*, *le Muletier*, *Richard Minutolo*, *Féronde*, ou *le Purgatoire*, *les Oies de Frère Philippe*, *le Magnifique*, & *le Diable en enfer*. Il n'y a que trois Nouvelles dans cette Journée, dont la Fontaine n'ait pas fait usage ; mais Molière s'étoit emparé de l'une, qui est la troisième ; il en avoit tiré grand parti pour former les plus belles scènes de *l'Ecole des Maris*, & de *l'Ecole des Femmes*. La

quatrième Nouvelle, qui est celle du *Frère Felix de Saint Brancace* & de *Pucio*, est un Conte très-gaillard & très-plaisant, dont il faut bien que la Fontaine n'ait pas eu le temps de profiter, car cette histoire étoit bien faite pour être traitée par lui. Il y a encore dans cette Journée deux Nouvelles très-intéressantes, ce sont celles *de Tédalde Elisei*, & *de Gillette de Narbonne;* elles ne sont point du genre de la Fontaine, mais elles n'en sont pas moins estimables. Il sembleroit, par le compte que nous venons de faire, que cette Journée contient onze Nouvelles; elle n'en a cependant que dix, comme les autres; mais c'est que dans cette Journée on trouve, suivant les éditions, quelquefois le Conte *du Magnifique* substitué à celui *des Oies du Frère Philippe*.

La quatrième Journée n'a fourni aucuns Contes à la Fontaine, & effectivement elle contient peu d'histoires plaisantes, mais beaucoup de très-belles, de très-intéressantes & de très-tragiques, telle que celle *de Tancrède, Prince de Salerne, de la belle Sigismonde sa fille, & de Guiscard, amant de Sigismonde*. Cette Nouvelle a servi de sujet à divers Poëmes & à divers Tragédies écrites en différentes langues; on y voit une Princesse mourir en dévorant le cœur de son amant, que son père lui présente dans une coupe. La troisième Nouvelle, qui contient *les Amours & les Aventures de trois Sœurs;* la cinquième contenant *l'Histoire d'Elisabeth;* la sixième, la septième, la huitième, sont également intéressantes; enfin, la neuvième est tout-à-fait tragique & terrible, & l'on y retrouve, avec étonnement &

avec horreur, encore un cœur dévoré. Mais dans cette hiſtoire, c'eſt un mari jaloux qui préſente à ſa femme celui de ſon amant. C'eſt à peu près l'Hiſtoire de Raoul de Coucy, & de Gabrielle de Vergy.

La cinquième Journée a fourni à la Fontaine deux Contes, celui *du Roſſignol* & celui *du Faucon*; les autres Hiſtoires de cette Journée ſont preſque toutes intéreſſantes, ſur-tout la première, la ſeconde, la ſixième, & principalement la huitième.

La ſixième Journée eſt une des moins intéreſſantes de tout le Décameron: elle ne contient aucune belle & grande Hiſtoire; ce ſont preſque toujours des bons mots, des répliques ou des traits critiques, parmi leſquels il y en a cependant de très-ingénieux.

La ſeptième a fourni à la Fontaine les Contes *du Cuvier*, *du Mari cocu, battu & content*, *du Poirier*, qui fait la ſeconde partie de *la Gageure des trois Commères*, & du Conte qui fait la troiſième partie de cette même Gageure. Molière a pris dans la quatrième Nouvelle de cette Journée, une des meilleures ſcenes de ſon *Georges-Dandin*; & Dancourt y a puiſé le fonds de deux de ſes Comédies, *le Tuteur* & *la Pariſienne*. Parmi les Nouvelles auxquelles nos François n'ont point touché, on peut remarquer la première & la troiſième, qui ſont aſſez plaiſantes. La dernière Nouvelle de cette Journée eſt aſſez ſingulière, pour avoir été corrigée par l'autorité du Concile de Trente.

La Fontaine a pris dans la huitième Journée

avoit manqué, quoiqu'elle convînt aux jeunes gens, qui auroient eu par-là l'espérance d'unir bientôt leurs richesses après la mort des vieux époux ; la précipitation & la mauvaise vue du Curé firent par hasard réussir le projet manqué. Le vieux & la vieille, qui se donnoient la main à la porte de l'Eglise, ayant été séparés par la foule, au lieu de se rejoindre l'un & l'autre, se trompèrent ; le vieillard prit la main de la jeune fille, & la vieille femme celle du jeune homme ; ils s'approchèrent ainsi, & dans cet état le Curé les maria. Indépendamment de l'incommodité de ne voir goutte, le Curé & les bonnes gens avoient encore celle d'être fort fourds, & de balbutier, faute de dents, de façon qu'ils entendoient mal, & se faisoient plus mal entendre ; tout cela fit durer le quiproquo, & fut cause qu'il n'y eut que les deux jeunes gens qui s'en apperçurent : mais il étoit de leur intérêt que ce mal-entendu eût son effet, & il se gardèrent bien d'en avertir. Les actes furent dressés en conséquence, & ce ne fut qu'au sortir de l'Eglise, & lorsque chacun voulut ramener sa moitié dans sa maison, que

les vieillards ne trouverent plus leur compte. La colère succéda d'abord à l'étonnement; on voulut porter la cause à l'Officialité, & revenir contre la bénédiction surprise, & cela auroit fait un procès très-difficile à décider: mais avant la fin du jour, les charmes du jeune homme séduisirent la vieille, ceux de la jeune fille touchèrent le vieillard; ils ratifièrent le quiproquo du Curé, & ne vécurent pas assez long-temps pour impatienter les jeunes amans.

celui de ses Contes intitulé, *à femme avare galant esſeroc*; il n'a pris que celui-là, quoique parmi les neuf autres il y en ait plusieurs qui étoient susceptibles d'être traités assez agréablement en François. Cette Journée ne contient que des historiettes plaisantes, & nulles de ces belles histoires intéressantes & tragiques que l'on trouve dans les autres Journées.

La neuvième a fourni à la Fontaine le Conte *du Pseautier*, celui *du Berceau*, & celui *de la Jument du compère Pierre*. Parmi les sept autres Nouvelles, il y en a deux ou trois assez plaisantes, mais les autres ne feroient aucun plaisir dans notre langue; il n'y a point dans cette Journée de Nouvelle noble & intéressante.

Enfin, la dixième & dernière Journée n'a rien fourni à la Fontaine; aussi est-elle toute composée d'histoires touchantes, entre lesquelles les trois dernières méritent certainement la préférence. Celle *de Titus & d'Egésippe* a été écrite à part & a fourni matière à un Poëme Latin, & de sujet à plusieurs Pièces de Théâtre: la dernière (celle *de Griſélidis, Marquiſe de Saluce*) a été mise sur tous les Théâtres, traduite en toutes les langues, & est enfin une histoire de la plus grande réputation.

Après avoir donné cette légère idée de toutes les Nouvelles que contient le Décameron de Boccace, nous devrions passer au troisième Nouvelliste dont parle *le Novelliero Italiano*; mais nous ne pouvons nous empêcher (dussions-nous renvoyer à un autre volume la suite des Nouvellistes Italiens) d'extraire, ou plutôt de traduire ici quel-

ques Nouvelles de Boccace composées dans le genre intéressant, que nous n'avons point encore vu écrites en style moderne, & que nous croyons n'avoir été mises en notre langue que par les vieux Traducteurs, tels que Maison.

Histoire de Madame Britolle Caracciioli, sixième Nouvelle de la seconde journée du Décaméron de Boccace.

Du temps que Mainfroy, fils naturel de l'Empereur Frédéric second, régnoit en Sicile, il avoit pour favori & premier Ministre un Gentilhomme Napolitain, nommé Henri Cappece, qui avoit épousé une Dame aussi Napolitaine, très-spirituelle & très-aimable, nommée Britolle, de l'illustre Maison Caraccioli. Ils vécurent ensemble pendant neuf années, jouissant d'une grande fortune, & de la plus grande considération. Mais la révolution qui fit perdre la couronne & la vie à Mainfroy, changea bientôt, d'une façon cruelle, l'état de leurs affaires. Cappece cherchant à s'enfuir, fut arrêté par les partisans de Charles d'Anjou, Compétiteur de Mainfroy; & son épouse infortunée trouva moyen de s'embarquer, avec ses deux enfans, sur un petit bâtiment qui

devoit la transporter à Naples. Mais une tempête les ayant assaillis dans la traversée, elle fut jettée dans l'Isle déserte de Ponzo avec ses deux fils, & une nourrice ou espèce de servante, chargée de prendre soin de ces deux jeunes créatures qui, éprouvant dès leurs premiers ans une si fâcheuse aventure, paroissoient destinées, comme il arriva effectivement par la suite, à en avoir de tout-à fait singulières. L'aîné de ces enfans avoit déja sept à huit ans; & le second, qui ne faisoit qu'entrer dans sa deuxième année, & que sa mère avoit nourri de son propre lait, commençoit à peine à être sévré. Cete famille infortunée vécut pendant quelques jours des restes des provisions qu'elle avoit trouvé dans le vaisseau échoué. Mais un jour que Madame Britolle s'étoit écartée (en se promenant (de la tente sous laquelle ils se mettoient à l'abri des injures de l'air, un corsaire survint & enleva la nourrice, les deux enfans, & la tente sous laquelle ils étoient, avec tant de promptitude, que lorsque la mère revint, elle ne vit plus que la trace du vaisseau qui venoit de la priver de tout ce qui pouvoit lui servir de consolation. Seule & désolée,

Madame Britolle se retira dans une caverne, où le hasard fit qu'elle trouva une chèvre & deux chevreaux nouveaux nés: elle s'arrangea aisément dans la caverne, avec ces animaux pacifiques; le lait de la chèvre l'aida à se subsistanter, & elle nourrissoit les deux petits avec le sien propre, qui n'étoit pas encore épuisé. Elle passa plusieurs mois dans cette déplorable situation; & l'ardeur du soleil l'ayant horriblement hâlee, les chagrins l'ayant maigrie, & les broussailles à travers lesquelles elle étoit obligée de passer, ayant usé ses habits, elle étoit réduite à l'état le plus pitoyable, lorsque le hasard amena dans cette Isle Conrard, Marquis de Malespine & sa femme. Ils revenoient de leur Terre située dans la Pouille, & retournoient sur une galère à eux appartenante, dans celle qu'ils avoient sur la côte de Gênes, près de Sarzane, où ils faisoient leur résidence ordinaire. La galère ayant relâché par un très-beau temps à l'Isle de Ponzo, pendant qu'on laissoit reposer la chiourme, le Marquis imagina de chasser dans cette Isle déserte avec les chiens qu'il avoit embarqués avec lui. Ces chiens apperçurent bientôt la chèvre & ses deux chevreaux;

ils les pourſuivirent; & la chèvre ayant grimpé au haut du rocher, au-deſſous duquel étoit ſituée la caverne de Madame Britolle, les chevreaux y entrèrent & ſe jettèrent dans ſes bras. Elle défendoit ces petits animaux contre les chiens, en jetant de grands cris; lorſque le Marquis arriva il vit avec étonnement une créature humaine dans cette caverne. Après avoir écarté les chiens, il s'approcha doucement d'elle, & lui demanda compte du ſingulier événement qui avoit pu la réduire à cette extrémité: elle ne lui cacha point quelles étoient ſa naiſſance & ſa qualité, & par quelle ſuite de malheurs elle avoit perdu ſa fortune, ſon époux & ſes enfans. Ce récit toucha le Marquis juſqu'aux larmes: il en fit part à la Marquiſe ſon épouſe, qui y fut également ſenſible; &, après avoir fait prendre à l'infortunée Britolle des habits plus convenables, ce couple généreux lui propoſa de l'emmener dans leur Terre, où ils auroient d'elle le plus grand ſoin. Elle accepta leurs offres avec reconnoiſſance, & ne demanda de plus que la permiſſion d'emmener avec elle les deux chevreaux qui lui avoient, depuis quelques mois, tenu ſi fidelle com-

pagnie. Arrivés heureusement sur les bords de la Magra, dans la Lunégiane, (petis pays sur lequel dominoient les Seigneurs de Malespine, Britolle passa quelques années auprès du Marquis & de la Marquise, ayant toujours présent à l'esprit le malheureux sort de son époux & de ses enfans, & ne sachant aucunes nouvelles de l'un ni des autres, mais d'ailleurs, recevant de la part du Seigneur & de la Dame chez qui elle demeuroit, toutes les consolations dont sa situation pouvoit être susceptible. La Marquise la traitoit comme la plus chère de ses amies, & le Marquis avoit pour elle toute la considération & tous les égards que méritoient sa conduite & ses vertus.

Voyons à présent ce qu'étoient devenus les enfans de Madame Britolle. Les Corsaires avoient cherché à les vendre, eux & leur nourrice, qu'ils croyoient être leur mère. Cette bonne femme avoit laissé ces barbares dans l'erreur, & avoit recommandé à l'aîné des enfans qui étoit déja en état de parler, de bien se garder de découvrir leur naissance, de peur que dans l'espérance de tirer une grosse rançon, on ne les ramenât en Sicile, & on

ne

ne les livrât aux ennemis de leur père. Heureusement, ce ne fut point de ce côté-là que les Corsaires les conduisirent. Ils les menerent à Gênes, & les livrerent comme esclaves à un Génois noble, mais qui avoit amassé de grandes richesses en faisant le commerce : il s'appeloit Gasparin Doria. La bonne femme & les enfans furent traités dans cette maison avec douceur, mais cependant sur le pied de simples valets, les croyant sans noblesse & même sans aveu. La bonne avoit donné à l'aîné des enfans, afin de mieux le déguiser, le nom de Jeannot de Procida, quoique son véritable nom fût Geoffroy Cappèce. Dès qu'avec l'âge il eut acquis des forces, il s'enrôla & fit plusieurs campagnes, dans lesquelles il se distingua. Le hasard l'ayant conduit dans la Lunégiane, il se présenta au Marquis de Malespine, & lui offrit de s'attacher à lui en qualité d'Ecuyer : il joignoit les agrémens de la jeunesse à la figure la plus noble ; la valeur, l'esprit & la galanterie étoient des avantages qu'il paroissoit avoir apportés en naissant, & qu'il ne devoit point à son éducation ; il les possédoit à un degré éminent. Cachant toujours soi-

gneuſemene ſa naiſſance, il n'en réuſſit pas moins dans la petite cour du Marquis ; on l'eſtima, on le chérit ; & Madame Britolle, dont le véritable état étoit un ſecret pour le château & tout le canton, excepté pour le Seigneur & pour la Dame, le prit elle-même en affection, au point qu'elle le chériſſoit comme ſon fils, ſans ſavoir à quel point la nature l'autoriſoit à avoir pour lui de pareils ſentimens. Malheureuſement il ſe trouva dans le château une jeune & aimable Dame qui conçut pour le faux Jeannot de Procida, des ſentimens d'une autre eſpèce ; ils furent pour eux la ſource de bien des larmes. C'étoit la fille du Marquis & de la Marquiſe. Elle avoit été mariée très-jeune, à un Comte de Grignan en Provence ; & s'étant trouvée peu de temps après, veuve ſans enfans, elle étoit revenue chez ſes parens. Ce qu'elle n'avoit fait qu'entrevoir des plaiſirs du mariage, les lui avoit cependant rendu chers, & lui fit bientôt ouvrir les yeux ſur ce jeune Jeannot de Procida, qui, de ſon côté, ne put réſiſter à des agaceries faites pour enflammer un homme de ſon âge. Ils s'aimerent, ſe le dirent, & bientôt ſe le prouverent. Les preuves ſe

multiplierent à proportion des desirs & de la jeuneſſe, & bientôt les occaſions qu'ils pouvoient ſaiſir avec myſtère & avec peine, ne ſuffirent plus à leur ardeur; ils les chercherent trop ſouvent pour leur repos. En allant à la chaſſe, la jeune Dame & l'Ecuyer s'écartoient ſouvent du gros de la troupe des chaſſeurs, s'enfonçoient dans les bois, & s'y retrouvoient. Un jour le Marquis prévenu par leur imprudence, les ſuivit & les ſurprit. La colère s'empara bientôt de ſon ame; la vanité qu'il tiroit de ſa haute naiſſance & de ſes grandes richeſſes anima ſa fureur: il fit arrêter ſa fille & ſon écuyer, les fit jetter dans des priſons ſéparées, & l'on juge bien que le malheureux Jeannot de Procida fut le plus maltraité. On voulut même lui faire donner la queſtion, pour ſavoir comment il avoit ſéduit la demoiſelle du château; mais il étoit bien loin d'avoir uſé d'autres charmes que de ceux attachés à ſa perſonne. Hélas! on ne donna moyen ni à lui, ni à ſon aimable complice de ſe juſtifier; & ils paſſerent un temps aſſez long dans les larmes & dans le déſeſpoir. Madame Britolle adouciſſoit, autant qu'elle le pouvoit, la ſituation de

ſon cher Jeannot; mais on étoit mécontent de ce qu'elle avoit paru ne pas blâmer aſſez la conduite de la jeune Dame, & ne pas ſentir combien elle étoit coupable d'avoir aimé un jeune homme ſans bien & ſans naiſſance.

Un jour enfin, Jeannot de Procida entend du fond de ſa priſon la joie éclater de toutes parts dans le château; il en demande la cauſe, & il apprend que le Marquis de Maleſpine ſe réjouit d'une heureuſe & grande nouvelle qu'il vient de recevoir de la Sicile. Les Gibelins, ayant à leur tête Pierre d'Arragon, héritier des droits de Mainfroy, en avoit chaſſé les Guelfes, qui reconnoiſſoient pour leur Souverain Charles d'Anjou. Le Marquis de Maleſpine, qui étoit Gibelin, reſſentoit un véritable plaiſir de cette révolution; & c'eſt ce que le geolier du malheureux Jeannot lui apprit, lorſqu'il lui demanda la raiſon des fêtes dont il entendoit le bruit. *Ah!* (ne put s'empêcher de s'écrier alors le priſonnier, (*eſt-il poſſible que je ſois détenu ici dans une obſcure priſon comme un miſérable ſéducteur, tandis que mon pere, s'il vit encore, comme je l'eſpere, eſt peut-être remonté au faîte de la gloire,*

& des honneurs, dont il a ſi long-temps joui dans la Sicile ?

A ces mots, le geolier crut que Jeannot étoit devenu fou. Il lui demanda cependant l'explication de cette énigme. Jeannot ne put s'empêcher de lui conter toute ſon hiſtoire. Le geolier n'eut rien de plus preſſé que d'aller la rendre au Marquis; & ce Seigneur reconnut auſſitôt dans Jeannot, le fils de Madame Britolle. Cette dame recevoit déjà les complimens du Marquis & de la Marquiſe, ſur ce que l'on avoit appris que ſon mari avoit été rétabli dans toutes ſes charges, dignités & poſſeſſions; il étoit, pour ainſi dire, remonté ſur le trône avec Pierre d'Arragon; & il gouvernoit même la Sicile en qualité de Vice-Roi, en attendant que le Monarque paſſât en perſonne dans cette Iſle.

Le Marquis de Maleſpine ménagea avec prudence la reconnoiſſance de la mère & du fils; il les interrogea d'abord ſéparément ſur leurs aventures; & voyant que les circonſtances ſe rapportoient abſolument, il les mit enfin à portée de ſe reconnoître & de s'embraſſer. L'on juge bien que pour rendre le dénouement

parfaitement heureux & agréable, il donna la Comteſſe Douairiere de Grignan, ſa fille, en mariage au jeune Geoffroy Cappèce. Son frere cadet étoit encore dans la maiſon de Gaſparin Doria; il s'étoit fait généralement aimer à Gênes, & avoit eu le bonheur de plaire à la fille de ce noble & riche Génois: on la lui fit épouſer; & Madame Britolle ayant vu ſes deux fils auſſi heureuſement établis, retourna joindre ſon époux en Sicile: ils y paſſerent enſemble des jours brillants & glorieux.

L'heureux Pélerin. Septième Nouvelle de la troiſième journée du Décameron de Boccace.

Une des plus aimables femmes de Florence, nommée Madame Ermeline, avoit pour mari, Meſſire Aldobrandin Palérmini, aſſez bon homme; & pour amant, Tédalde Elizei, un des plus aimables & des plus charmans jeunes hommes de cette ville. Pendant quelque temps, Tédalde & Ermeline jouirent des douceurs du plus tendre amour; ils ſe livroient, ſans beaucoup de ſcrupule, à ce que leur cœur ſembloit leur preſcrire; mais tout-à-coup

les dispositions de la belle dame pour Tédalde parurent changer cruellement. Non-seulement elle lui refusa sa porte, mais elle s'obstina à ne plus recevoir de sa part ni billets, ni messages; enfin elle rompit entierement avec lui, sans cependant écouter aucun autre soupirant. Le jeune amant désespéré, ne voulut plus rester dans une ville où tout lui retraçoit le bonheur dont il avoit joui, & qu'il venoit de perdre. Il s'éloigna donc de sa patrie, changea ses fonds de nature, les plaça dans le commerce, alla dans le Levant chercher fortune, & la trouva. Au bout de quelques années, il revint en Italie avec d'assez grandes richesses, s'établit à Ancône dans l'état du Pape, sous le nom de Philippe Sandolescio; & delà, il envoya un homme de confiance à Florence, pour s'informer si Madame Ermeline & son mari, vivoient encore, quelles étoient la conduite & les dispositions de la dame, comptant bien en profiter, & retourner auprès d'elle, s'il voyoit quelque jour à lui faire reprendre ses premiers sentimens.

Il y avoit quinze jours que l'agent de Tédalde étoit parti, & il n'écrivoit point. Notre amoureux s'impatientant de ne

point recevoir de ſes nouvelles, prit le parti de ſe rendre lui-même à Florence, déguiſé en Pélerin. Il s'ajuſte avec une fauſſe barbe, un grand chapeau qui lui couvroit une partie du viſage, une veſte longue & une cappe qui déguiſoient ſa taille: des chapelets, des croix, des coquilles & un bourdon, achevoient de lui donner l'air d'un revenant du ſaint Sépulchre de Jéruſalem. Ce fut dans cet équipage qu'il revit ſa patrie. Son premier ſoin fut d'aller ſe promener devant la maiſon d'Ermeline & d'Aldobrandin; il en trouva les portes & les fenêtres exactement fermées; la maiſon avoit l'air d'être abandonnée. On juge bien qu'il en conçut de l'inquiétude. Il s'informa au Cordonnier du coin, d'où provenoit la triſteſſe qu'il voyoit régner dans cette maiſon. « Les maîtres, dit le voiſin, ſont » dans un grand embarras: le mari a été » arrêté, il y a quelques jours, ſoup- » conné d'avoir aſſaſſiné un homme; on » lui fait ſon procès, & on dit que l'af- » faire tourne mal pour lui, ſa femme » lui tient fidelle compagnie dans la » priſon, quoiqu'on diſe que le mort » étoit un ancien amant de la dame. «

On croit bien que ce récit allarma Tédalde; cependant il passa de cette rue dans une autre, où il savoit que logeoient deux de ses freres qu'il avoit laissé à Florence, & auxquels il y avoit long-temps qu'il n'avoit donné de ses nouvelles. Il les vit sortir de leur maison, en grand deuil, suivis de domestiques en même équipage: Il s'approche aussi-tôt de la boutique d'un Barbier, lui demande quels sont ces Messieurs, & quelle perte ils ont faite. » Ce » sont, lui répond-on, deux Seigneurs » de la maison Elizei, qui viennent d'é- » prouver un grand malheur. Ils avoient » un frere qui depuis plusieurs années » avoit quitté le pays, pour se livrer au » commerce; il y avoit acquis de grandes » richesses, & étoit prêt à les rapporter » dans sa patrie; il est revenu dans ce » pays, incognito, pour surprendre, à » ce que l'on croit, une ancienne maî- » tresse qu'il y avoit laissée; mais à peine » a-t-il été vingt-quatre heures à Florence, » qu'il y a été cruellement assassiné, à ce » qu'on dit, par un jaloux. Les freres se » donnent beaucoup de mouvemens pour » obtenir la vengeance de ce meurtre, & » l'on ne doute pas qu'ils n'y réussissent».

L'étonnement de Tédalde redoubla ; cependant il falloit qu'il se procurât dans Florence un logement convenable au déguisement qu'il avoit pris, & à l'incognito qu'il vouloit garder. Il le trouva dans une assez mauvaise maison, où on le plaça au troisième étage, dans une petite chambre voisine d'une autre un peu plus grande, dans laquelle il vit, à travers les fentes d'une cloison, entrer deux grands drôles, qui en se couchant ; raisonnerent ensemble de leurs affaires, » Camarade » disoit l'un à l'autre, bientôt nous n'au- » rons plus à craindre d'être recherchés. » Bien nous en a pris de n'avoir volé à » cet homme que son argent, après lui » avoit écrasé la tête, & de lui avoir laissé » les papiers qu'il avoit dans ses poches. » Ils l'ont fait reconnoître pour un nom- « mé Tédalde qui étoit de cette ville, » mais qui depuis long-temps en étoit » sorti. Comme il avoit été amoureux » d'une femme de ce pays-ci, on a cru » qu'il y revenoit pour elle, & on a soup- » çonné le mari jaloux de l'avoir tué : on » l'a arrêté, on lui a fait son procès, & » je viens d'apprendre qu'il a avoué à la » question tout ce qu'on vouloit. Il sera

» jugé demain, & exécuté peu après; le » pauvre diable paiera pour nous ».

Tédalde compritalors ce qui avoit occasionné la bruit de sa mort, & reconnut que c'étoit l'émissaire qu'il avoit envoyé d'Ancône à Florence, qui avoit été malheureusement assassiné par des voleurs. Le visage de ce malheureux s'étant trouvé défiguré, & ses poches remplies de papiers signés de Tédalde, ou dans lesquels il étoit question de lui, on n'avoit pas douté que ce ne fût lui-même qui avoit eu ce malheureux sort; on en avoit mal-à-propos accusé Aldobrandin; & celui-ci avoit eu la foiblesse de confesser à la question, un crime qu'il n'avoit pas commis. Tédalde prit aussi-tôt la juste & sage résolution de sauver le mari de sa maitresse. Plein de cette idée, il attendit pour sortir, que les coquins fussent décampés; & ne fit, jusqu'à ce moment, aucun bruit, de peur qu'ils ne soupçonnassent qu'on les avoit entendus. Après leur départ, il reprit son accoûtrement de Pélerin, & se rendit chez sa dame, qu'il trouva seule dans une salle basse, fort affligée, en attendant d'apprendre le jugement de son mari. Son cœur étoit livré à la plus affreu-

se tristesse: d'un côté, elle voyoit son époux près d'être traîné au supplice; & de l'autre, elle croyoit avoir perdu un amant qu'elle ne pouvoit oublier. Tédalde ayant trouvé le moyen de pénétrer jusqu'auprès d'elle: ah! dit-elle en voyant son accoûtrement, retire-toi malheureux, j'ai bien autre chose à penser qu'à donner l'aumône. Non, lui répondit Tédalde, en contrefaisant sa voix, & affectant un jargon propre à le faire prendre pour un étranger, ce n'est point l'aumône que je viens vous demander; je vous apporte au contraire des secours & des consolations; je suis de Constantinople, & j'arrive de ce pays lointain, destiné par la Providence, à tarir la source de vos chagrins & de vos larmes. Savez-vous seulement qui je suis, répliqua la Dame? sans doute, reprit le Pélerin; vous vous appellez Ermeline, &c... &c... &c... & tout de suite il se mit à lui raconter son histoire, en homme qui la savoit parfaitement: elle l'écouta d'abord en silence, & avec étonnement; mais quand il vint à lui nommer Tédalde, Ermeline jeta un grand cri: Hélas, dit-elle, homme de Dieu, puisque vous savez tout, vous savez que nous nous

sommes long temps aimés avec l'ardeur la plus sincère ; un malheureux moine auquel je me crus obligée de découvrir mes plus secretes pensées, me fit naître des scrupules qui ont fait évanouir tout mon bonheur. Ma fille, lui dit le Pélerin, en prenant un ton dévot, il ne faut pas toujours croire ce que disent les moines : selon eux, c'est un grand crime que d'aimer un homme aimable, quand on n'a qu'un époux maussade. * Hélas ! dit Ermeline, en soupirant, ce sont ces discours qui m'ont fait bannir le malheureux Tédalde. Hélas ! il ne m'avoit pas sans doute oubliée ; il revenoit pour me voir, & il a été la victime du projet inconsidéré qu'il avoit formé de se réunir avec moi : il a été assassiné ; & quoique je croye mon mari fort innocent de ce crime dont on l'accuse, c'est Tédalde qui fait couler de mes yeux les larmes les plus amères. Mais,

* Dans l'édition de 1527 & celles plus anciennes, on trouve ici une grande tirade contre les Moines, leur conduite & leur doctrine ; les Censeurs du Décameron ont retranché cette tirade, qui ne se trouve plus dans les éditions corrigées ; mais le fond du raisonnement du Pélerin est toujours le même.

Madame, dit le Pélerin, en cachant son trouble, si vous avez autrefois aimé Tédalde, il y a long-temps que vous ne l'aimez plus! Que dites-vous, s'écria Ermeline, non, il a toujours été le maître de mon cœur; & à présent son image l'occupe tout entier. Eh bien, Madame, dit l'amant déguisé, Tédalde n'est point mort; & pour vous en donner la preuve, regardez cet anneau qu'il m'a chargé de vous remettre. — Grand Dieu! dit Ermeline, en voyant sa bague, je reconnois ce gage de l'amour le plus tendre, que je lui donnai lorsque, pour la première fois.....Ah! reconnoissez donc aussi votre amant, dit le faux Pélerin, parlant bon Toscan, & jetant sa fausse barbe & son manteau. — Ciel! Tédalde! mon doux ami, dit la Dame, en se levant & l'embrassant: — Objet toujours cher à mon cœur, reprit l'heureux Pélerin, remettons à des momens plus tranquilles, les expressions d'une tendresse, qui, dans ce moment, me rappelle de si doux plaisirs. Songeons à sauver & votre époux, & l'honneur de votre maison.

En effet, il n'y avoit pas de temps à perdre. Tédalde se rendit chez le princi-

pal Juge criminel de Florence. Aldobrandin venoit d'être condamné ; mais en se présentant & se faisant reconnoître, Tédalde prouva que le crime étoit imaginaire. Il révéla ensuite ce qu'il avoit entendu dire aux deux coquins qui avoient assassiné son agent : on les arrêta au moment qu'ils s'en défioient le moins ; on leur fit leur procès ; ils furent convaincus de cet assassinat, & exécutés. Le bonhomme Aldobrandin Palermini, ne pouvoit se lasser de remercier son aimable libérateur : il devint son meilleur ami : il engagea sa femme à le regarder & à le traiter comme tel, & Ermeline, Aldobrandin & Tédalde, formerent un trio d'un accord parfait. Quelques Florentins (car cette nation est communément soupçonneuse) disoient quelquefois au bonhomme Aldobrandin, que l'intime union de Tédalde & de sa femme devoit lui être suspecte, & pouvoit faire courir quelques risques à son honneur ; mais, répondoit le bon mari, comment pourrois-je soupçonner de me faire du tort, un homme qui m'a rendu de si grands services, & à qui je dois la vie & l'honneur.

Histoire de Gillette de Narbonne, neuvième nouvelle de la troisième journée du Décameron de Boccace.

Esnard, Comte de Roussillon, étant âgé & infirme, fixa auprès de lui un ancien & habile Médecin, nommé Gérard de Narbonne. Ce Docteur avoit une fille unique, que l'on appelloit Gillette: elle étoit aimable, & avoit beaucoup d'esprit. Son père l'instruisit de bonne heure des secrets de son art, & lui donna la connoissance de plusieurs excellens spécifiques; malgré la science & les soins du Médecin, le Comte de Roussillon mourut, & son vieux Docteur le suivit de près. Le Comte ne laissa pour héritier de ses Etats, qu'un petit-fils encore mineur, qui faisoit espérer d'être un jour un Prince accompli. On le fit passer à la Cour du Roi de France, qui, en qualité de Suzerain du Roussillon, devoit être son tuteur. Gillette un peu plus âgée que lui, & déjà en âge de former des vœux, lorsque le jeune Comte entroit à peine dans son adolescence, l'avoit vu à la Cour de son grand-père; elle l'avoit aimé, & n'étoit occupée

que du desir de le revoir, lorsque l'occasion s'en présenta.

Le Roi de France se trouva attaqué d'une maladie grave, qui faisoit tous les jours des progrès, & à laquelle les Médecins ne trouvoient point de remede. Quelqu'un lui enseigna un spécifique, dont Gillette de Narbonne avoit seule le secret, qu'elle avoit hérité de son pere. Aussi-tôt on dépêche des couriers à Perpignan; on demande à la demoiselle son spécifique: elle offre de le porter elle-même au Roi: on y consent: elle se rend à Paris, & fait de son remede un si bon usage, que la santé du Monarque est bientôt parfaitement rétablie. Le Roi, pénétré de reconnoissance, veut dignement récompenser un si grand service, & presse le jeune & joli Médecin de lui dire, avec sincérité, ce qu'il peut desirer, lui donnant sa parole royale qu'il ne le lui refusera pas. Gillette, après avoir hésité, rougi, & tremblé, avoue que tout ce qu'elle desire au monde, c'est d'avoir pour époux le jeune Comte de Roussillon; que depuis son enfance elle s'est faite une douce habitude de l'aimer, quoiqu'elle n'ose se flatter qu'il réponde à sa tendresse. Sire,

dit-elle au Monarque François, si j'étois assez brave & assez heureuse pour conquérir des Royaumes, j'en ferois hommage au Comte Bertrand: j'ai eu le bonheur de sauver la vie à Votre Majesté, que Bertrand seul soit le prix du service que j'ai rendu à tous vos fidèles sujets. Le Roi n'ose & ne veut pas la refuser: il mande le jeune Comte, & lui fait entendre qu'en qualité de son pupile, il ne doit pas hésiter à accepter de sa main une femme aimable, jolie & spirituelle. Sire, répond Bertrand, je suis prêt à m'unir à celle des Princesses de votre Sang, ou à telle demoiselle de haut lignage que vous me conseillerez d'épouser; mais mon sang ne me permet pas de faire une alliance inférieure, & votre autorité sur moi ne peut m'y contraindre. On lui nomme Gillette. Je connois, dit le Comte, & j'admire les charmes de sa figure, ceux de son esprit, & l'étendue de ses connoissances; mais en l'épousant je m'avilirois, & vous ne pouvez exiger de moi une si basse complaisance. Le Roi insiste; le Comte refuse encore: cependant, comment un Vassal, quelque noble qu'il soit, pourroit-il résister aux ordres d'un

grand Souverain au milieu de sa Cour; sur-tout quand le refus n'est fondé que sur une délicatesse, & que l'aversion & le mépris de la personne n'y ont aucune part? Le Comte est contraint d'épouser solemnellement Gillette; mais aussi-tôt après la cérémonie, il se résout à la quitter, & à entreprendre des voyage qui, en formant son esprit & augmentant ses connoissances, lui épargneront la honte de se montrer à ses sujets marié à une simple Bourgeoise, à la fille d'un Médecin qui étoit aux gages du Comte son grand-pere. Les larmes de Gillette, ni les instances du Roi son tuteur ne peuvent le retenir. Sire, dit-il au Monarque, mettez, si vous le voulez, l'épouse que vous m'avez donnée en possession de mes Etats: elle peut les avoir mérités par le service qu'elle vous a rendu; mais je ne partagerai point avec elle un trône, quelque petit qu'il soit, qu'elle n'est point faite pour occuper avec moi: & vous, Madame, dit-il à Gillette, je ne vous reconnoîtrai pour Comtesse de Roussillon, que quand je vous aurai donné l'anneau que je porte à mon doigt, & que voici, ajouta-t-il, en lui montrant une riche bague qu'il avoit

hérité de ſes peres,& quand j'aurai eu de vous un fils qui prouvera & juſtifiera notre union.

Après s'être ainſi expliqué, Bertrand partit pour ſes voyages. Le Roi ne laiſſa pas, pour conſoler la triſte Gillette, de l'envoyer gouverner le Rouſſillon. Elle ſe rendit dans cette Province; & comme elle la connoiſſoit parfaitement, y ayant été élevée, elle s'y conduiſit ſi bien, qu'elle ſe fit adorer par ſa douceur & ſa bonté, & admirer par ſa ſageſſe & ſon eſprit. En moins de deux ans, elle rétablit l'ordre dans ce pays, qui depuis la mort du Comte Eſnard, avoit été très-mal adminiſtré: elle en régla les finances, & en augmenta conſidérablement les revenus. Elle faiſoit paſſer au Comte toutes les ſommes dont il avoit beſoin, pour vivre avec éclat dans ſes voyages. Il les recevoit comme ſon bien, & s'obſtinoit à mander qu'il ne retourneroit jamais dans ſes Etats, tant qu'il croiroit y retrouver Gillette. Enfin, celle-ci ſe détermina à quitter le Rouſſillon. Les peuples s'affligèrent de ſa retraite; mais elle dit que puiſqu'il n'y avoit pas d'autre moyen de leur procurer le bonheur de revoir leur maître que de

s'éloigner, elle alloit lui céder la place. Elle partit, après s'être munie seulement de quelques bijoux précieux, & n'étant accompagnée que de deux domestiques, dont la fidélité lui étoit connue. Sous prétexte de pélerinage, elle tourna ses pas vers l'Italie, comptant bien y trouver son époux. Etant arrivée dans un grand incognito à Florence, elle s'y logea dans une hôtellerie voisine d'une maison particuliere & assez obscure, où le lendemain elle fut bien surprise de voir entrer le Comte de Roussillon. Elle demanda son nom, comme si elle ne le connoissoit pas; & quand le on lui eut nommé, elle fit de nouvelles questions sur les raisons qui l'attiroient dans une maison d'une apparence si médiocre. Il y vient, lui répondit-on, faire l'amour à une jeune & jolie personne qui demeure dans cette maison; mais quoiqu'on le reçoive avec toutes les distinctions qu'il mérite, il est très-éloigné d'être heureux, la fille étant trop honnête pour vouloir être sa maitresse, & d'une condition trop inférieure à la sienne pour se flatter de le voir son époux. Gillette ayant reçu ces informations, forma son plan de conduite. Elle se rendit, le lende-

main matin, avant l'heure où le Comte devoit y venir, dans la maison où elle l'avoit vu entrer la veille; & ayant demandé à la mere & à la fille une conversation particulière & secrette, elle leur dit qu'elles pouvoient lui rendre un service dont elle ne seroit point ingrate, & qu'elle récompenseroit même magnifiquement. Elles le lui promirent, pourvu qu'il n'y eut rien dans tout cela qui pût blesser leur honneur. Alors Gillette leur découvrit, avec vérité, quelle étoit sa naissance, son état, & sa situation à l'égard du Comte Bertrand. « Faites, je vous prie, dit-elle à la » fille, semblant de céder aux desirs du » Comte; mais exigez de lui la bague qu'il » porte au doigt. Quand vous lui aurez ac- » cordé un rendez-vous, avertissez-moi; « & , sans que votre honneur & votre » conscience souffrent aucun dommage, » je mettrai, dit-elle à la mère, cette jeune » personne en état de se marier convena- » blement «. En disant ces mots, elle leur étala les bijoux précieux qu'elle avoit apportés avec elle, & leur en donna d'avance quelques-uns. Cette libéralité détruisit le scrupule que la mère & la fille avoient de paroître, pour quelque temps,

ſe prêter à des vues malhonnêtes. Etant bien perſuadées & bien inſtruites, elles jouèrent parfaitement leur rôle : le jeune Comte ſacrifia ſon anneau, & obtint un rendez-vous dans lequel Gillette ſe ſubſtitua à la jeune Florentine. Il fut ſuivi de quelques autres, pendant leſquels le Comte reſta toujours plongé dans l'erreur & dans les plaiſirs. Mais au bout de quelques jours, Gillette croyant s'être ſuffiſamment aſſurée de ſon époux, fit diſparroître la jeune Florentine & ſa mère. De prétendus remords leur ſervirent d'excuſe & de prétexte : Bertrand, dont les deſirs étoient ſatisfaits, ſe conſola aiſément de leur retraite ; & ayant appris que la Comteſſe avoit abandonné le Rouſſillon, il ſe détermina à retourner dans ſes Etats. Gillette le laiſſa partir ſans ſe découvrir, & un peu plus de huit mois après ſon départ, elle mit au monde deux enfans jumeaux ; dont les traits avoient une reſſemblance parfaite avec ceux de leur père. Après s'être parfaitement rétablie, & avoir mis ſes enfans en état de ſoutenir le voyage, elle ſe rendit à Perpignan, ſans quitter ſon déguiſement, qu'elle augmenta même, à meſure qu'elle appro-

choit de sa patrie. Quand elle y fut arrivée, elle attendit un jour où le Comte tenoit sa Cour dans le plus grand éclat: il étoit prêt à se mettre à table lorsqu'elle entra; & se jettant à ses pieds avec ses deux enfans: Seigneur, lui dit-elle, reconnoissez une épouse tendre & fidelle, qui a rempli les conditions que vous lui avez prescrites en quittant la France. Elle & ses malheureux enfans méritent de jouir des droits sacrés qu'ils ont sur votre cœur.

On auroit peine à se représenter l'extrême étonnement de Bertrand; ou la scène qu'on lui offroit étoit de l'audace la plus inconcevable, ou c'étoit une énigme dont l'explication étoit bien difficile. Gillette l'éclaira en lui représentant son anneau, & lui rappellant sa bonne fortune de Florence avec des circonstances si particulières, qu'il ne put plus douter de la vérité. Ses entrailles s'expliquèrent en faveur de ses enfans; sa jeunesse le rendit sensible aux charmes de Gillette, & il se rappela les plaisirs qu'il avoit goûtés dans ses bras sans la connoître. Enfin, réfléchissant sur la conduite admirable de cette tendre & vertueuse épouse, il se

réunit

réunit avec elle, & ils passèrent ensemble des jours heureux, chéris de leurs peuples, & estimés de leurs voisins.

Les Damnés de Ravennes, huitième nouvelle de la cinquième journée du Décameron de Boccace.

Il ne faut pas croire, dit Boccace, (qui n'est pas un Auteur bien sûr en morale, & encore moins en théologie) que le ciel approuve les rigueurs dont les belles usent envers les amans qui leur sont constamment & fidellement attachés : l'histoire que nous allons raconter en fournit une bonne preuve.

Anastase *di Gli Honesti*, Citoyen de Ravennes, d'une naissance illustre, & jouissant d'une fortune assez considérable, étoit éperdument amoureux de Mademoiselle *Elise Traversari*, d'une famille aussi distinguée que la sienne, mais bien moins riche. Cependant l'amant n'éprouvoit, de la part de sa maitresse, que les rebuts les plus cruels : un système d'indifférence, formé & enraciné dans le cœur de la belle, ne lui permettoit pas d'écouter les soupirs d'Anastase. Elle

le traitoit avec la dernière dureté, & l'assuroit nettement qu'elle n'aimeroit jamais ni lui, ni aucun autre homme. Ce n'étoit pas qu'Elise voulût se faire Religieuse; elle vouloit seulement rester libre & maitresse de son cœur. Enfin, las de tant de mépris, le jeune Honesti annonça qu'il alloit partir pour de longs voyages, afin de s'éloigner de l'objet de son malheureux amour. Mais il n'alla pas bien loin, & s'arrêta à une lieue & demie de Ravennes, dans un petit village nommé *Quiassi*, où il avoit une assez jolie maison. Non loin de-là étoit une forêt, dans laquelle notre amant alloit tous les jours se promener. Un certain Vendredi qu'il s'y étoit enfoncé, en rêvant à son inhumaine, il entend les cris d'une femme, & l'aboyement de plusieurs chiens qui couroient à travers les halliers & les buissons; &, un moment après, il voit passer, à dix pas de lui, une personne échevelée, presque nue, dont les légers vêtemens, & la peau même avoient été déchirés par les ronces & les épines. Elle paroissoit très-effrayée, & jettoit les plus hauts cris, ; deux dogues furieux la suivoient de très-près, & l'eurent

bientôt atteinte, mordue & déchirée. Anastase voulut la secourir avec un bâton, seule arme qu'il tint à sa main; mais un cavalier très-brun, vêtu de noir, & monté sur un cheval de même couleur, qui tenoit en main une longue épée, & avoit l'air furieux & égaré, lui cria d'une voix de tonnerre : « arrêtes Anastase, & n'em-» pêche pas l'exercice de la justice divine. » Cavalier, lui répondit l'amant d'Elise, » quoiqu'il paroisse que je ne te suis pas » inconnu, j'ignore absolument qui tu es; » mais je dois te dire que ton procédé est » odieux & barbare, & qu'il n'est pas per-» mis à un chevalier armé, de poursuivre » ainsi une femme nue & sans défense. » Attends, répond le cavalier inconnu, » que j'aie accompli ma vengeance, & » je te dirai mes raisons. » Cela dit, il atteint la victime, arrêtée par ses chiens, lui plonge son épée dans la poitrine & lui perce le cœur : il fait plus, il lui fend l'estomac & le ventre, en arrache les entrailles, & les donne à dévorer à ses animaux; ensuite, après avoir essuyé son épée avec assez de sang-froid, il se retourne du côté du jeune homme : « apprends mon his-» toire, continua-t-il. Je suis de la même

» ville où tu as pris naissance, & j'y mou-
» rus lorsque tu n'étois encore qu'un en-
» fant. J'étois plus amoureux de la femme
» que tu viens de me voir égorger, que
» tu ne l'es de la belle Elise; & pendant
» plusieurs années, je fis tous les efforts
» imaginables pour toucher son cœur.
» Enfin, désespéré de ses rigueurs, je pris
» le parti de renoncer à la vie, & je me
» perçai le sein en présence de ma mai-
» tresse, avec cette même épée que tu vois
» fumante dans mes mains. Le Ciel a
» puni avec justice la liberté que j'ai prise
» de disposer ainsi de ma vie, je suis dam-
» né; mais mon inhumaine ayant été frap-
» pée de l'horrible spectacle de ma mort,
» tomba aussi dans le désespoir, & com-
» mit la même faute. Le ciel, en nous
» condamnant à des peines éternelles, a
» ajouté à notre supplice cette singulière
» circonstance, que tous les Vendredis
» nous faisons dans cette forêt, dont j'é-
« tois autrefois le Seigneur, la course sin-
» gulière dont tu viens d'être témoin. De-
» puis la pointe du jour jusques à la nuit,
» nous nous poursuivons Madame & moi:
» à midi, (c'est l'heure où nous sommes)
» je l'atteins, & tu viens de voir le traite-

» ment que je lui fais; mais ne crois pas
» qu'elle en meure, ou plutôt qu'elle soit
» susceptible de mourir une seconde fois.
» Tu vas la voir recommencer sa course :
» ce soir, au soleil couchant, elle éprou-
» vera le même tourment, & nous dis-
» paroîtrons jusques à la huitaine : tu
» pourras de nouveau être témoin de
» notre supplice; car c'en est un pour moi,
» de faire souffrir une femme que j'ai tant
» aimée, & pour qui je brûle encore au
» fond des enfers. Mais bientôt nous se-
» rons dispensés, du moins de ce der-
» nier genre de tourment; car il est
» borné à vingt ans; & la dix-neuvieme
» année est déjà fort avancée ».

Dès que le cavalier noir eut achevé ce récit, Anastase vit sa femme se relever, & continuer sa route toujours également poursuivie. Les ayant perdu de vue, l'amant d'Elise retourna dans son village, & deux jours après se rendit à Ravennes, où ayant appris d'un air assez tranquille, à toute la famille des Traversari, qu'il ne s'étoit pas autant éloigné de la ville qu'on l'avoit cru, il proposa à sa maitresse & à toute sa parenté, de venir passer le Vendredi suivant, dans sa petite maison

de campagne, dont il leur vanta beaucoup la situation & les agrémens. On ne crut pas devoir lui refuser cette satisfaction, & l'on se rendit chez lui d'assez bonne heure. Avant midi, Anastase proposa d'aller faire un tour dans la forêt, où l'on seroit à l'abri des ardeurs du soleil : on y alla ; & à point nommé, on vit arriver la femme poursuivie ; les dogues & le cavalier noir : l'exécution sanglante se fit en présence de la famille épouvantée ; & le spectre noir le termina par ces terribles paroles : » Amans malheureux, » apprenez à ne pas vous livrer à un dé» sespoir d'où résulteroit votre damna» tion éternelle ; & vous, belles insensi» bles, apprenez que des cruautés injustes » & déplacées, déplaisent même à l'Etre» Suprême.

Les fantômes disparurent, après avoir donné cette effrayante leçon : on eut bien de la peine à faire revenir la belle Elise de l'évanouissement qu'ils lui avoient causé ; on en eut autant à la ramener dans la maison de son amant, qui la reconduisit le soir même à Ravennes. Enfin la belle, aussi touchée de la tendresse d'Anastase, que de ce qu'elle avoit vu, &

des remontrances de ſes parens, épouſa dès la ſemaine ſuivante, celui en faveur de qui le ciel & les enfers même paroiſſoient être intéreſſés.

Tite & Egéſipe, ou le triomphe de l'amitié, huitième nouvelle de la dixième journée du Décameron de Boccace.

Sous le règne de l'Empereur Auguſte, il y avoit à Rome un jeune homme, nommé Titus Fulvius, à qui ſon père, citoyen Romain, aſſez diſtingué, voulut procurer la plus parfaite éducation. Pour cet effet il l'envoya à Athènes; & le recommanda à un vieillard de ſes amis, habitant de cette ville, nommé Chrémès. Celui-ci logea chez lui le jeune Titus, & en eut autant de ſoin que de ſon propre fils. Il y avoit un nommé Egéſipe, qui étant devenu le compagnon d'étude & d'amuſemens du jeune Tite, forma avec lui la plus étroite amitié. Egéſipe étant parvenu à l'âge où les jeunes Athéniens penſent à ſe marier, ſes parens le preſsèrent de faire un choix; il s'y refuſa pendant quelque tems; enfin les éloges qu'il entendit faire de la jeune Sophronie, le

déterminèrent à l'épouser. Son ami contribua même à lui faire sentir combien cette alliance lui étoit convenable. L'entrevue se fit en présence du jeune Romain; mais dès cet instant, celui-ci se sentit frappé, comme d'un trait de flamme, des charmes de la belle Sophronie. Pendant que tout se disposoit pour le mariage d'Egésipe, Tite parut accablé d'une langueur mortelle : l'Athénien n'épargna rien pour connoître & adoucir la cause de son chagrin. Ce ne fut qu'après les plus vives instances & les plus grandes difficultés, qu'il arracha à son ami l'aveu de sa passion. Dès qu'il en fut instruit, il n'hésita pas à vouloir y apporter le remède le plus efficace, en lui cedant sa maitresse. Mais, comment faire ce sacrifice? Quand même Egésipe auroit renoncé à Sophronie, il n'y avoit nulle apparence que Tite pût l'obtenir. Les parens de la belle vouloient la tenir auprès d'eux à Athènes; ils ne pouvoient même lui trouver un meilleur parti que le fils de Chrémès. Dans cet embarras, Egésipe fit à Tite une proposition qui prouvoit combien son amitié pour lui étoit tendre, & au-dessus de toute autre passion ; & que, de son côté,

Tite ne pouvoit accepter qu'autant que sa passion violente ne pouvoit être autrement satisfaite. Ce fut de le substituer à sa place la première nuit de ses nôces. Cet arrangement s'exécuta avec beaucoup de succès ; un mois se passa sans qu'on s'apperçut de rien ; Egésipe étoit proprement le mari du jour, & Tite le mari de nuit. L'Athénien avoit bien quelque regret aux plaisirs qu'il ne goûtoit pas, mais l'amitié satisfaite le consoloit de cette perte. Tite reçut une lettre qui lui apprenoit que son pere venoit de mourir à Rome ; il se prépara à s'y rendre ; mais il ne pouvoit se résoudre à se séparer de la belle Sophronie. Nouvel embarras, nouvelles consolations entre les deux amis ; ils ne trouvèrent d'autre moyen de se satisfaire, qu'en déclarant la tromperie qu'ils avoient faite à Sophronie, l'avouant à cette belle même & à ses parens, la faisant convenir que c'étoit de Tite qu'elle étoit la femme, & l'engagant à le suivre à Rome. Tout cela fut fait, non sans grands embarras, grandes difficultés, grandes représentations de la part des parens ; la belle Athénienne fut la moins difficile à persuader : Tite lui plaisoit ; & elle étoit

mécontente d'Egésipe, qui avoit sacrifié à l'amitié, le bonheur de la posséder ; enfin on convient que Sophronie resteroit à Tite, & elle le suivit à Rome. Les deux amis se séparèrent avec les plus grandes marques d'une tendresse qui devoit durer autant que leur vie.

Pendant une couple d'années ils s'écrivoient régulièrement, & n'eurent à se faire part que de leur bonheur mutuel. Mais une révolution arrivée dans le gouvernement particulier de la ville d'Athènes, bannit le bon homme Chrémès, & sa famille, de sa patrie. Il se réfugia dans l'Isle d'Eubée, où il succomba, presque aussi-tôt, à ses chagrins ; & son fils, dépouillé de tous ses biens, ne sut plus que devenir. Il fit part de ses malheurs à son ami Tite ; mais ses lettres ne lui parvinrent point, sans doute par la négligence de ceux qui en étoient chargés. Voyant qu'il n'en recevoit point de nouvelles, il se résolut à partir pour Rome, & s'y rendit dans un état assez misérable. En arrivant, il s'informa de la demeure de son ancien ami ; on la lui indiqua : il se présente à sa porte, & ne le trouve pas au logis, non plus que Sophronie : les esclaves qui

le voyent assez mal en ordre, le rebutent; il se retire humilié. Se promenant sur la grande place, il voit passer son ami, s'en approche d'un air embarrassé; n'en est ni reconnu, ni regardé, & s'imagine qu'il en est mépriſé.

Désespéré de cette prétendue ingratitude, Egésipe accusant le ciel & maudissant les hommes, se retire le soir dans une espèce de caverne, pénètre jusqu'au fond, & se couche sur la terre, en attendant & ne desirant que la mort. A la pointe du jour, un brigand poursuivant un malheureux complice de ses crimes, avec qui il avoit pris querelle, l'atteint à l'entrée de cette caverne, le perce de plusieurs coups mortels, & y laisse son cadavre ensanglanté. Le matin, Egésipe sort de sa retraite, &, dans le même moment, les gardes chargés de la sûreté de la ville arrivent, trouvent un homme assassiné, & voyent auprès de lui le malheureux Egésipe. Ils le soupçonnent, & l'interrogent: » oui, dit l'Athénien troublé, désolé & » hors de lui-même, je suis coupable; j'éprouve tout ce que la colère des Dieux » a de plus terrible: qu'on me traîne au » supplice «. On regarde ces paroles

comme un aveu ; on le traîne devant le Préteur. Le savant Marcus Varron, qui occupoit alors cette place importante, l'interroge; & l'accusé répete qu'il est coupable. Tout autre juge qu'un magistrat habile & pénétrant, l'eût condamné sur le champ; mais Varron considéra qu'il y avoit dans le désordre de ses propos, quelque chose de singulier : il ne prit point l'aveu de son crime prétendu, pour une preuve certaine, cette preuve étant si mal accompagnée. Egésipe ne pouvoit dire, ni à quelle occasion, ni comment il avoit commis ce meurtre : le Préteur l'interrogeoit à diverses reprises, consultoit, hésitoit à le condamner ou à l'absoudre. Egésipe seul pressoit sa condamnation & son supplice. Le peuple Romain s'étoit amassé dans le *Forum*, où, suivant l'ancien usage, la procédure s'instruisoit en public. Titus traverse la place, voit une nombreuse populace rassemblée près du Tribunal, s'approche, & reconnoit dans l'accusé son ancien ami d'Athènes. Il s'informe; on lui apprend qu'Egésipe lui-même, plaide pour ainsi dire; la cause des bourreaux, contre sa propre vie. Titus frémit, rougit. Ah ! dit-il, si Egésipe

avoit pu commettre un crime, ce seroit moi seul qui en serois coupable : je déclare donc que c'est moi qui le suis ; & je demande de périr à sa place. Ces paroles firent ouvrir les yeux à l'infortuné Athénien ; tout chargé de fers qu'il étoit, il s'approche de son ancien camarade d'étude : & après quelques éclaircissemens, il s'éleve entre eux la dispute la plus singulière & la plus intéressante, sur celui des deux qui doit périr : l'un & l'autre, également, vouloient être condamnés. Nous n'entrerons point dans les détails de cette contestation ; nous sommes dans un siécle où la sincère amitié est si rare, que ces détails, trop longs, paroîtroient trop extraordinaires. Qu'il suffise à nos lecteurs de savoir que, dans le moment où le Préteur Varron étoit le plus embarrassé, on arrêta un brigand nommé Publius Ambustus, qui, avec bien plus de raison, fut soupçonné du meurtre, & qui en fut bientôt convaincu. Il ne restoit donc plus au Préteur qu'à éclaircir par quelle raison les deux amis desiroient la mort. Les soupçons qu'Egésipe avoit conçus sur la bonté du cœur & la reconnoissance de Tite le chagrin que celui-ci avoit eu de se voir soup-

conner, tout cela étant bien expliqué & bien senti, convainquit le Préteur. Il instruisit l'Empereur de l'histoire & des sentimens de ces deux amis; Auguste ne put leur refuser son admiration & son estime: il fit plus, il les combla d'honneurs & de biens, & les admit dans sa familiarité.

HUITIÈME CLASSE.

Contes de Fées, Romans merveilleux.

L'examen que nous avons fait du *Novelliero Italiano*, des vingt-neuf Auteurs qui y sont extraits, & des cent-soixante-seize Nouvelles qui y sont compriſes, nous a conduit à connoître un autre Livre Italien formé de Contes de Fées & d'Ogres, & du genre de ceux que nous appelons en France Contes de ma Mère l'Oie, ou Contes de Peau d'Ane: il est écrit dans un jargon Provincial, dont le fond est Italien, mais dans lequel il y a si peu de livres imprimés, que le commun des Italiens a peine à l'entendre, & que ceux qui ont appris la langue Italienne dans les bonnes sources, ne peuvent le déchiffrer sans le secours d'un gloſſaire ou d'un homme du pays, accoutumé à entendre ce patois. A la difficulté d'entendre les mots particuliers au jargon Napolitan, dans lequel ce Livre est écrit, se joint celle d'entendre nombre de proverbes & d'expreſſions populaires,

qui se trouvent dans l'ouvrage dont nous parlons, & qui sont aussi étrangers aux gens bien élevés de la capitale de Naples, que le sont les expressions de la halles aux habitans du fauxbourg S. Germain.

Cet ouvrage si singulier, si rare, & en même-temps si ridicule, est celui dont nous allons donner le titre.

Il Pentamerone del Cavalier Giovan Battista Basile, overo lo cunto de li cunte trattenemiento de li Peccerille de Gian Alesio Abbatutis. Napoli, 1674, *in*-8°.

Que nous aurions de choses à dire pour faire sentir quel est le mérite de l'impertinent ouvrage dont nous allons parler! mais nous ferions une longue dissertation sur un objet qui n'en vaut peut-être pas la peine. Contentons-nous d'annoncer, 1°. que ce Livre a le mérite de faire connoître le jargon Napolitain, dans lequel il y a très-peu d'ouvrages imprimés, tant en vers qu'en prose; & que comme celui-ci contient quatre grandes Églogues, il fait connoître les vers comme la prose de ce jargon 2°. Qu'il est intitulé *Pentamerone*, parce qu'il contient cinq Journées, de dix Nouvelles chacune, à l'imitation du Décameron de Boccace, qui contient dix Journées, également de dix Nouvelles chacune. 3° Que dans toutes celles de ce beau Recueil-ci, il n'y a pas une Nouvelle raisonnable, tragique, ni intéressante; & que toutes sont de vrais coqs à l'âne, devrais contes bleus, propres tout au plus à amuser

les petits enfans, mais ils ont au moins le mérite de faire juger de l'esprit du siècle dans lequel ils ont été écrits, & du goût du peuple pour qui ils ont été faits. 4°. Que l'Auteur s'appeloit Jean-Baptiste Basile, de Naples; & qu'il a pris, pour composer ce Livre, le surnom de Jean-Alexis Abbatutis. Il étoit noble, Comte de Torone, Gentilhomme du Duc de Mantoue, & Membre de deux Académies de Naples, dont l'une prenoit le titre *des Extravagans*, l'autre celui *des Oisifs*. Dans cette dernière il avoit pris pour surnom celui *de Paresseux*; mais il a bien démenti ce titre par la quantité d'ouvrages, que nous avons de lui dans tous les genres. Il a été l'Editeur des Poësies de Galéas de Tarsia, ancien Auteur Napolitain, qui étoit tombé dans l'oubli. Ce fut dès 1598 qu'il donna cette édition: depuis ce temps, il a publié des éditions corrigées des ouvrages du Bembo, & de ceux de Jean de la Casa, avec des Commentaires & des Notes. Il a fait imprimer ses propres Odes & Madrigaux, des Epithalames, une Traduction en bon Italien du fameux Poëme Grec de Théagènes & Cariclée: enfin, les quatre Eglogues qui se trouvent dans le *Conto delle Conte*, ont été imprimées à part, du vivant de leur Auteur; & c'est presque le seul ouvrage de poësie en langage Napolitain que nous ayions; mais il y a toute apparence que Basile étoit mort avant que parut la première édition du *Conto delle Conte*; car nous n'en connoissons point de plus ancienne que celle de 1669, qui étoit déja devenue très-rare lorsque celle de 1674 parut annoncée comme revue & corrigée avec soin.

Faisons à présent connoître le cadre de ce singulier Livre, en remettant à une autre fois l'extrait de quelques-uns des cinquante Contes qu'il renferme. Nous supposons, sans doute, que ce qui paroît très-plaisant & très-gai en Italie, & dont les plus honnêtes gens rient & s'amusent, ne paroîtra pas à nos Lecteurs François trop fou, trop ridicule, & même trop plat. Dans le cas où le plus grand nombre n'en seroit pas amusé, nous en resterions à l'échantillon que nous en allons donner; car si l'extrait de ce Livre n'amuse pas beaucoup, nous aurions tort de nous donner la peine extraordinaire de le continuer. Qu'on juge de notre travail. Nous sommes obligés de traduire premièrement, du Napolitain en bon Italien; secondement, de l'Italien littéralement en François; troisièmement, de tourner la traduction littérale Françoise assez bien, pour la présenter d'une manière agréable à des Lecteurs François, en leur faisant sentir le sel d'une plaisanterie étrangère, & le mérite des proverbes & des expressions populaires propres aux habitans d'une grande ville située à 350 lieues de Paris.

Le Roi de Valle Péloſa voit une fille unique, dont la figure étoit charmante, & qui avoit tout l'esprit & tous les talens du monde: aussi l'appeloit-on *Zoza*, c'est-à-dire, en Napolitain, *Bijou*; mais c'étoit un triste bijou; car quelque chose que Monsieur son père eût pu imaginer pour

l'égayer, on n'avoit jamais pu venir à bout de la faire rire. Elle avoit cela, dit-on, de commun avec le grand Zoroastre & Héraclite, qu'elle ne rioit jamais, & pleuroit avec une facilité merveilleuse. Sa famille en étoit sensiblement affligée; car il n'y a rien de si affligeant que de ne voir jamais rire, & de voir toujours pleurer. C'étoit en vain qu'on faisoit passer en revue devant la Princesse toutes les facéties dont l'Italie s'amuse, & qui attirent les badauts & les filoux sur toutes les places des grandes villes de ce beau pays. Les Mataſſins, les Escamoteurs, les Joueurs de gobelets, ceux qui font des culbutes & des tours de force, l'âne qui vole, celui qui boit dans un gobelet, les chiens qui danſent, les Fantoccini ou grandes & petites marionnettes, Polichinelle & toute sa famille : on fit même venir des Arlequins & des Pantalons de Veniſe, des Giles de France, & des Hanſwourth d'Allemagne; tout cela n'y faisoit rien: la Princesse ne sourioit pas. Enfin, le Directeur des menus plaisirs du Roi de Valle Peloſa, imagina de lui conseiller de faire répandre un tonneau d'huile sur le baſſin d'une grande fon-

taine qui étoit au milieu de la place située devant le Palais Royal : l'huile surnagea, déborda, & rendit tout le pavé des environs de la fontaine glissant. Les bonnes femmes qui venoient pour puiser de l'eau, glissoient, tomboient, se culbutoient, ou faisoient des grimaces extraordinaires pour se soutenir sur leurs jambes : les unes se cassoient le nez, d'autres cassoient leur cruche. Le Roi étoit aux fenêtres de son palais avec la belle Zoza. Le Roi rioit ; mais la Princesse gardoit son sérieux ordinaire avec une gravité désespérante. Enfin, arriva une vieille petite bonne femme, faite très-ridiculement, le visage allumé & l'air colère & méchant : elle tenoit à sa main une petite cruche, & sans s'amuser à parvenir comme les autres à la fontaine, & à vouloir puiser de l'eau à travers l'huile, elle se mit à ramasser l'huile même, & en remplit sa cruche. » Cela sera bon » pour notre lampe, disoit-elle, nous » trouverons d'ailleurs assez d'eau à la » rivière. » En ricanant ainsi, & s'aidant des mains & des pieds ; elle avançoit jusqu'au bassin même, lorsqu'un petit Page, malin comme un singe, s'avise de lui

jouer un tour. Armé d'un bâton ferré, il glisse sur l'huile, arrive à la vieille femme, & donnant un coup sur la cruche, il lui casse. La vieille se met aussi-tôt dans une colère terrible, & chante pouille au Page *.

La vieille ne sachant plus que dire, finit par montrer au Page quelque chose de si vilain, de si extraordinaire & de si ridicule, que pour le coup la gravité de la Princesse n'y put plus tenir. Voilà Zoza qui se met à rire. Le Roi & toute la Cour sont enchantés: on crie au prodige, il n'y a que la vieille qui est très-mécontente de ce qu'elle a produit ce grand effet: elle se relève, se traîne vers les fenêtres du palais, & se tournant vers la Princesse, elle se met à lui dire autant d'injures qu'elle en avoit dit au

* On trouve dans l'original une belle tirade de toutes les sottises que les femmes du peuple de Naples disent aux hommes quand elles sont en colère. Le Page répond à la vieille sur le même ton, & ils font ensemble une scène dans le goût de celles que Vadé nous a données en langage des halles de Paris. Cela est impossible à traduire; il suffira à nos Lecteurs de savoir que ce genre d'éloquence est aussi fort à Naples qu'en France.

Page. De toute cette liste de sottises, il n'y en a qu'une seule qui fasse quelque chose à notre conte. *Il n'y a donc que moi qui te fasse rire*, dit la vieille; *il n'y a que ma personne qui puisse te tirer de ta chienne de mélancolie. Vas, belle Princesse pleureuse, vas t'en épouser le Prince Campo Retuno.* Les injures de cette vieille créature ne faisoient de mal à personne, & ne méritoient pas qu'on s'en fâchât, aussi le Roi n'en fit il que rire; & quand elle eut dit tout ce qu'elle en savoit, il ordonna seulement qu'on l'éloignât, & qu'on la fit taire. Mais la Princesse avoit été frappée de ce que cette vieille sorcière lui avoit dit, qu'elle n'étoit bonne qu'à épouser le Prince de Campo Retuno. Dès le soir même, elle envoya chercher la vieille, & lui en demanda l'explication. Celle-ci se fit prier, & il fallut l'amadouer en lui rendant une cruche neuve, & de meilleure huile que celle qu'elle avoit perdue. Enfin, elle expliqua son propos, ainsi qu'il suit.

Il y avoit dans une Province assez éloignée de celle-ci, un Prince qui étoit le plus beau & le plus aimable du monde. Il est mort sans postérité, il y a assez long-

temps. La consolation que les Fées ont accordées à ses sujets, c'est d'assurer qu'il ressuscitera, mais à une condition bien difficile à remplir, & qui ne l'a pas été encore. On lui a élevé un beau tombeau de marbre noir à la porte de sa ville : auprès de ce tombeau, on a mis une cruche, & il faut que quelque fille ait le talent de remplir cette cruche, qui est assez grande, de ses larmes, jusqu'aux bords. Alors le Prince ressuscitera & épousera la pleureuse.

Après avoir fait cette belle histoire, la vieille se retira, & la Princesse fit de profondes réflexions sur ce qu'elle lui avoit dit. Bientôt elle trouva heureux & agréable de pouvoir tirer parti du beau talent qu'elle avoit de pleurer. Il est rare que ce talent procure un bon mari : on en réserve ordinairement l'usage pour le cas où on en a trouvé un mauvais. La Princesse, après avoir bien pensé, réfléchi, desiré, se détermina à aller chercher le Prince Campo Retuno. Pour cet effet, elle se déguise ; &, de grand matin, elle monte sur un cheval de l'écurie de son père, & se rend au château d'une Fée qu'elle connoissoit, & qui ne demeuroit qu'à quel-

ques lieues de Valle Péloſa. La Fée la reçut à merveille, lui donna bien à dîner, & lui demanda de quoi il s'agiſſoit. Y a-t-il quelque choſe de vrai, dit-elle, dans ce que m'a raconté hier une vieille femme, du Prince de Campo Retuno ? Rien n'eſt ſi ſûr, répondit la Fée; & avec le beau talent de pleurer dont nous vous avons douée en naiſſant, vous pouvez prétendre à cette grande alliance. Mais il y a loin d'ici à Campo Retuno, & je n'en ſais pas bien le chemin : ce que je peux faire, c'eſt de vous adreſſer à une de mes ſœurs qui demeure à quelques lieues d'ici: elle vous donnera des inſtructions plus certaines & mieux détaillées. Vous irez chez elle demain : en attendant, prenez cette noix, & ſerrez-la précieuſement ; ſi vous vous trouvez dans l'embarras, elle vous ſervira à vous en tirer.

Le lendemain, Zoza partit pour ſe rendre chez la ſeconde Fée, qui la reçut également bien ; mais la renvoya à une troiſième, après lui avoir donné une châtaigne, qui devoit lui être auſſi utile que la noix. Enfin, la dernière lui indiqua préciſément la ville & le tombeau qu'elle cherchoit, & lui donna une noiſette mer-

veilleuſe. Ainſi chargée de petits préſens qui devoient lui être bien utiles, & de beaucoup d'argent & de pierreries dont les Fées avoient d'ailleurs rempli ſes poches, Zoza ſe trouva auprès du tombeau. L'image du Prince qui y étoit ſculptée, lui préſenta un objet ſi charmant, qu'en penſant qu'il étoit dans la ſépulture, il lui fut très-aiſé de pleurer abondamment; & quoique la cruche fût aſſez grande, elle la remplit de ſes larmes à deux travers de doigt près; mais comme pleurer n'amuſe gueres, quand elle en fut à ce point, la Princeſſe s'endormit au pied du tombeau, d'autant plus aiſément, que la nuit étoit ſurvenue. A la pointe du jour une jeune ſervante noire, groſſière & vilaine, qui étoit ſouvent battue par ſa maitreſſe, & à qui cet accident avoit procuré le moyen de pleurer aiſément, arrive auprès du tombeau, trouve la cruche preſque pleine à côté de la Princeſſe endormie, n'a la peine que d'y répandre l'épaiſſeur de deux doigts de ſes larmes; & elle ſe trouve remplie. Suivant l'inſcription, dont la tradition étoit connue de tout le pays, la ſervante met auſſi-tôt la cruche ſur le tombeau. On entend un bruit ſouterrain, la terre trem-

ble,

ble, le tonnerre gronde, le tombeau s'ouvre, & le Prince en sort beau, jeune, frais & vigoureux : il reconnoît la servante pour sa libératrice, la prend par la main, & entre avec elle dans la ville. Le peuple court au-devant d'eux, & les conduit au palais. Comme il n'est pas question de chicanner sur le mérite & la figure d'une femme qui vous a tiré du tombeau, après un séjour de bien des années, le Prince se détermine tout de suite à épouser la servante. On la nétoye le mieux qu'on peut ; on l'habille, on la pare : dans la même journée elle est épousée, couronnée : la nuit suivante le mariage est consommé, & la nouvelle Princesse se trouve grosse.

Cependant Zoza, qui s'étoit réveillée au bruit du tonnerre & des fêtes, stupéfaite, & ne revenant point de ce qu'une autre lui avoit enlevé la satisfaction d'épouser le Prince de *Campo Retuno*, ne put faire autre chose que d'entrer dans la ville, & de se loger dans une maison, vis-à-vis du palais, d'où elle contemploit le Prince & sa nouvelle épouse, qui étoient dans l'ivresse des premiers plaisirs. Ah ! que Zoza devoit souffrir ! Elle prit cepen-

dant patience pendant quelque tems. La groſſeſſe de la vilaine Princeſſe ſe confirma. Le Prince ne prenoit pas garde à ſa voiſine : il ne penſoit qu'à ſa femme. Zoza embarraſſée, & voulant s'attirer les regards du voiſin, ouvrit ſa fenêtre, & fut enfin remarquée. Alors la Princeſſe enceinte ſe fâcha, & dit au Prince ces mots terribles, qu'elle répéta pluſieurs fois depuis avec quelques légères différences.

Si je vois mon volage époux
Faire à voiſine les yeux doux,
De déſeſpoir me frapperai,
Et notre héritier je tuerai.

Ces vers tout plats & tout bêtes qu'ils étoient, renfermoient une menace ſi effrayante, que Tadée (c'étoit le nom du Prince de Campo Retuno) en fut alarmé : il ceſſa de regarder Zoza. Celle-ci, parvenue au comble de l'inquiétude, eut recours aux reſſources qui lui avoient été fournies par les Fées, & caſſa d'abord la noix. Il en ſortit un petit oiſeau, qui avoit le plus joli plumage du monde, &, qui plus eſt, un chant mélodieux. Zoza l'ayant mis dans une cage, ſur ſa fenêtre, il ſe mit à faire, de ſon talent pour

la musique, un usage si merveilleux, que la ci-devant servante, devenue Princesse, en fut enchantée, & voulut l'avoir en sa possession. Aussi-tôt elle se mit à crier comme un aigle :

Si je ne tiens ce bel oiseau
Chantant si bien, étant si beau,
De désespoir me frapperai,
Et notre héritier je tuerai.

Le Prince craignant la menace, envoya demander aussi-tôt l'oiseau à sa voisine, & lui fit promettre de la récompenser magnifiquement, & en grand Prince, si elle vouloit le lui vendre. Zoza répondit qu'elle n'étoit point marchande d'oiseaux, mais qu'elle lui céderoit volontiers le sien, pourvu qu'il vînt la remercier. On lui promit de la part du Prince tout ce qu'elle vouloit ; on emporta l'oiseau ; & le Prince ne vint seulement pas lui en dire grand-merci. Après avoir attendu assez long-temps, elle désespéra de la récompense promise, & prit le parti d'ouvrir la châtaigne. Il en sortit une poule & douze poussins, dont les plumes étoient dorées & si brillantes, qu'elles reluisoient le jour comme le soleil, & éclairoient la

nuit, comme des escarboucles. Zoza laissa courir sur sa fenêtre cette nichée, que la Princesse régnante apperçut bientôt, & dont elle fut enchantée ; elle voulut encore l'avoir ; & s'étant assurée, par les expériences précédentes, que son mari lui accorderoit tout ce qu'elle voudroit, elle cria encore :

Si demain matin je ne tiens
La poule & ses douze poussins,
De désespoir me frapperai,
Et notre héritier je tuerai.

Le Prince tenta de nouveaux efforts pour obtenir ce second présent ; il fit de nouvelles promesses, eut ce qu'il desiroit, & ne fut pas plus exact à s'acquitter.

Zoza pleuroit de plus en plus ; & s'il ne se fût agi, pour cette fois, que de remplir une cruche de larmes, pour obtenir le Prince Tadée, elle eût plutôt rempli un tonneau ; mais rien n'y servoit : il fallut avoir recours au troisieme don ; elle ouvrit donc la noiserte. Il en sortit une poupée petite, petite, mais qui grandit bientôt jusqu'à la hauteur d'une coudée, & qui en resta là. Cette poupée tenoit une quenouille, & sur cette quenouille

elle filoit de l'or si fin, si fin, qu'il n'y avoit rien de si beau; & elle filoit sur le balcon de Zoza : on la remarqua, on la demanda, mais, pour le coup, on ne l'obtint pas si aisément. Vraiment, vraiment, dit le bijou de Valle Pelosa, je n'y serai point attrapée trois fois, & je ne donnerai point ma poupée, que le Prince ne vienne me la demander lui-même. Grande négociation ; enfin le Prince y vint, & demanda la poupée filante ; on la lui accorda avec peine ; & il ne la dût qu'à des regards passionnés qu'il jetta sur Zoza, & qui lui firent entendre qu'il étoit bien fâché d'être attaché à un char bien moins aimable que le sien.

Cependant la laide Princesse avoit eu le produit des trois dons des Fées, la noix, la châtaigne & la noisette ; il sembloit qu'il ne restoit plus aucune ressource à Zoza ; mais ses protectrices lui en avoient ménagé une quatrième. L'oiseau cessa de chanter, la poule de coqueter, & la poupée de filer ; on ne savoit plus qu'en faire, lorsque la poupée, interrogée, répondit:

Si des Contes l'on ne nous conte,
De rien nous ne tiendrons plus compte.

Aussi-tôt la Servante, érigée en Princesse, se mit à crier :

Si l'on ne fait Contes conter,
Pour mes trois bijoux contenter,
De désespoir me frapperai,
Et notre héritier je tuerai.

Le Prince se hâta de chercher par-tout des conteuses, afin de satisfaire la Princesse & ses bijoux. Le résultat des informations que l'on fit dans le Campo Retuno, fut qu'il y avoit dans le Pays dix femmes toutes vieilles, ou mal bâties, ou ridicules, qui savoient toutes les plus plaisans contes du monde. Le Prince les rassembla dans son palais ; & après les avoir bien régalées, il leur proposa de dire chacune leur histoire, pendant autant de temps qu'il seroit nécessaire pour mettre les joujoux de bonne humeur. Les bonnes femmes y consentirent ; on les rangea en cercle aux pieds de la Princesse ; & elles commencèrent. Ces bonnes femmes s'appeloient la commère *Popa*, la *Cecca*, la *Meneca*, la *Tolla*, la *Naguta*, la *Ciulla*, la *Antonella*, la *Paola*, la *Storta*, la *Jacomella*. Chacune d'elles prit la parole à son tour ; ainsi, dès le premier jour, il

y eut dix histoires contées, & elles commencèrent à produire leur effet. Le bel oiseau reprit son charmant ramage, la poule & les poussins chantèrent pendant quelque temps, & la poupée recommença à filer son or, quoique d'abord assez doucement. On engagea les conteuses à revenir le lendemain; elles revinrent, & après avoir bien dîné, pour se mettre en train, elles reprirent leurs contes, qui produisirent encore sur l'oiseau, la poule & la poupée un meilleur effet que le premier jour. La troisième journée fut remplie toujours par dix contes, qui eurent encore le plus grand succès: ils étoient neufs, gais & plaisans; & quoiqu'il n'y eût pas l'ombre de philosophie ni de morale, aucune vraisemblance, & pour tout dire; pas le sens commun, ils amusèrent infiniment la cour de Campo Retuno. Les dix contes de la quatrième journée plurent autant; mais à la fin de cette journée il arriva un accident qui troubla un peu la fête; la commère Jacomella ayant conté le conte de l'orgueil corrigé, voulut exprimer, par une démonstration, l'excessive impertinence d'une Princesse qui, voulant s'élever au-dessus de tout le monde,

fit une chûte effroyable du haut de son trône, & tomba dans la boue. Voici la Princesse qui monte sur son trône, dit la bonne femme, en montant sur sa chaise, & la voilà qui tombe *patatra ;* en disant cela, la conteuse se laisse tomber, & si mal-adroitement, qu'elle se casse le nez, un bras & une jambe. On la ramassa avec beaucoup de peine; le Prince la fit reporter chez elle, & ordonna qu'on en eut grand soin; mais quelques remèdes qu'on lui fît, il étoit impossible qu'elle fût en état de faire des contes le lendemain; ainsi il fallut chercher à la remplacer : Zoza, qui de sa fenêtre avoit été témoin de l'accident, prit le parti de se déguiser, & se présenta le lendemain en habit de bonne-femme, pour remplacer la blessée. Elle assura qu'elle savoit bien d'aussi bons contes qu'elle; que du moins si les siens n'étoient pas si comiques, ils étoient plus intéressans, & qu'elle étoit bien assurée que l'oiseau, la poule & la poupée en seroient parfaitement contens. Elle prit donc la place de *Jacomella.* Après que les neuf premières commeres eurent dit chacune leur histoire (ce qui formoit le nombre de quarante-neuf), ce fut à

Zoza à conter la cinquantième. Elle prit la parole, & ce qu'elle conta fut sa propre histoire, telle qu'on l'a lue au commencement de notre extrait ; elle fit un plaisir infini, & la Princesse de Valle Péloſa, sans rire du tout, fit beaucoup rire les auditeurs. Mais quand ce vint à la fin, que le Prince de Campo Retuno s'entendit nommer, qu'il fut question de la cruche remplie de larmes, & de la servante qui avoit, pour ainsi dire, excroqué le prodige, toute l'assistance se mit à fondre en larmes, excepté la Princesse Grosse, qui entra dans une telle colère qu'elle en pensa crever ; elle voulut se jeter sur Zoza, mais on l'en empêcha, & celle-ci acheva son histoire : aussi-tôt l'oiseau se mit à chanter si mélodieusement, qu'il sembloit qu'il exécutât lui seul un opéra & toutes les parties : la poule & ses poussins coquetèrent tant, qu'on auroit cru que cette petite famille formoit à elle seule une nombreuse basse-cour, & la poupée fileuse filoit tant d'or & disoit de si jolies choses, qu'on ne savoit plus auxquelles entendre. Le Prince s'approcha de Zoza, la considéra, l'admira, & lui fit des excuses de ne lui avoir pas plutôt

rendu justice. La servante érigée en Princesse, acheva de se désespérer, rentra dans son appartement, se mit au lit, fit une fausse couche d'un petit monstre, & mourut. Le Prince s'en consola, dans l'espérance d'avoir bientôt de plus beaux enfans de la belle Zoza, & ses espérances furent remplies : il la reconduisit chez le Roi son père, & là ils se marièrent. Leur union fut si heureuse, qu'elle fit beaucoup perdre à la Princesse de son humeur sérieuse, & elle renonça au beau talent de pleurer avec tant de facilité & d'abondance. Les fruits de leur union furent deux Princes & trois Princesses. De l'aîné des Princes sont descendus les Rois de Valle Pélosa ; & du cadet, ceux de Campo Retuno : quant aux trois Princesses, les Fées, qui furent leurs maraines, donnèrent à la première le noyer qui produisoit les noix d'où sortoient les beaux oiseaux qui chantoient si bien, & cette dot fut considérable ; car le Prince des Canaries, qui épousa cette Princesse, tira un grand parti de ces oiseaux, & en fit l'objet d'un grand commerce. La seconde Princesse eut pour dot la poule & les poussins d'or ; la

poule fit des œufs d'or ; & on conçoit bien qu'on peut former un grand tréſor d'une pareille ponte. La troiſième eut en partage la poupée fileuſe qui fila, parfila, effila, deſſila des monceaux d'or valant des millions, que nous vous ſouhaitons, amis Lecteurs.

TABLE du Volume de Mai.

ROMANS Grecs, Latins, Eſpagnols, &c. *Page* 5
Hiſtoire du brave Frégus & de la belle Galienne. 36
Hiſtoire des deux nobles Chevaliers Valentin & Orſon. 60

TABLE du Volume de Juin.

ABDEKER *ou* le Médecin Arabe. *Page* 7
Les Facétieuſes Journées. 100
Novelliero Italiano, (*c'eſt-à-dire*) le Nouvelliſte Italien. 151
Hiſtoire de Madame Britolle Caraccioli. 164
L'heureux Pelerin. 174
Hiſtoire de Gillette de Narbonne. 184
Les Damnés de Ravennes. 193
Tite & Egéſipe, *ou* le Triomphe de l'Amitié. 199
Contes de Fées, Romans Merveilleux. 206

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde-des-Sceaux, le Volume du mois de Juin de la *Bibliothèque des Romans*; & je crois que cet Ouvrage, qui, en donnant des Romans la plus exacte analyse, en fuive les longueurs, ne peut manquer d'être très favorablement reçu du Public. A Paris, ce 31 Mai 1777. AMEILHON.

De l'Imprimerie de N. VALLEYRE jeune, rue Saint Severin.

LF.C.
B582u

209682

Author

Title Bibliothèque universelle des romans. Vols.31-32.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU